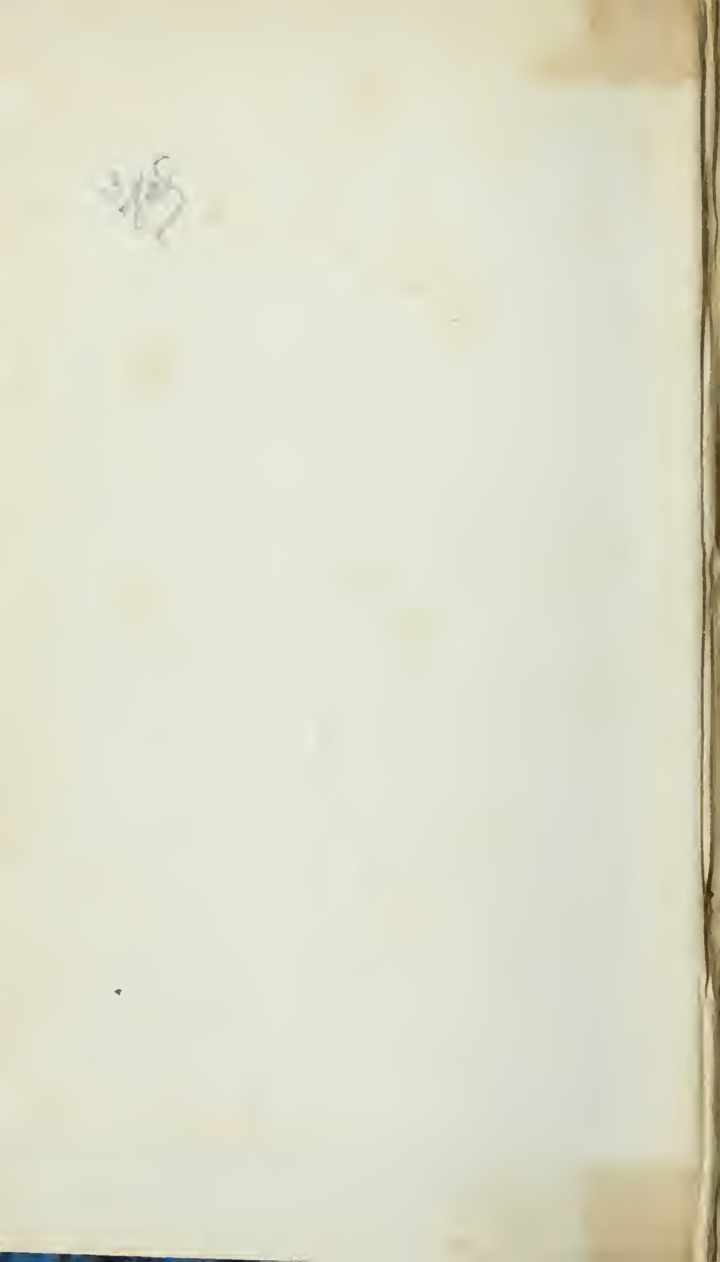




DU MÊME AUTEUR

JÉROME PATUROT à la recherche d'une position sociale .... 1 vol.
JÉROME PATUROT à recherche de la meilleure des Républiques... .... 4 »
NOUVELLES... .... 1 »
ROMANS .... 1 »
LA COMTESSE DE MAULÉON .... 1 »

Sous Presse

LA VIE A REBOURS.. 1 »
MARINES ET VOYAGES .... 1 »

AVIS IMPORTANT

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE ET Ce, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

MŒURS

ET

PORTRAITS DU TEMPS

PAR

LOUIS REYBAUD

Auteur de *Jérôme Paturot*

TOME SECOND



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1853

L'ILE DES APHONES

§ XXIII.

UNE ASSEMBLÉE QUI FAIT PEU DE BRUIT.

Avant que le lieutenant Baby pût éclaircir les mystères qu'offrait cette réunion, il se fit dans l'enceinte un mouvement dont il fut frappé. Huit ou dix hommes, qui portaient en sautoir une écrevisse d'acier, allèrent de divan en divan, et de place en place, ayant à la main des objets qui, de loin, figuraient de petites urnes. Ces urnes servaient à recueillir des bulletins de diverses formes et de diverses couleurs, et, quand elles étaient remplies, on les disposait autour du personnage qui parais-

sait présider à ces opérations. Des assesseurs, placés à ses côtés, tiraient alors les bulletins des urnes et en faisaient le dépouillement; tout cela sans bruit, sans émotion et presque à huis clos. Personne n'y semblait attacher le moindre prix, tant c'était un résultat connu d'avance et une pure formalité.

Cette circonstance avait laissé à l'assemblée quelque liberté de mouvement, et elle en profita pour prendre ses aises. Peu à peu les siéges devinrent déserts, et il se forma des groupes dans l'espace livré à la circulation. Le geste y était animé, la pose familière, comme si les galeries supérieures n'eussent pas été garnies de spectateurs. On y reconnaissait l'allure de gens qui sont chez eux et ne font pas de façons, même avec le public. Quelques-uns, qui étaient demeurés à leur place, y continuaient des travaux de plume, expédiaient leur correspondance et confiaient ensuite leurs messages aux hommes qui portaient l'écrevisse d'acier. C'étaient des allées et venues sans fin, du mouvement, des entretiens particuliers et tout ce qui caractérise un intermède.

Un signal du personnage qui présidait remit un peu de tenue dans l'assemblée. Chacun regagna son siége, et le silence s'établit. L'intérêt allait commencer ; Baby redoubla d'attention. Un orateur venait de se lever et se disposait à parler ; c'était une des plus énormes écrevisses de la réunion, et à ce titre il inclinait aux longs discours. Puis il avait un genre, le genre sentimental, et s'y exerçait aux dépens du trésor. Si sa main n'était pas prompte à l'aumône, en revanche sa voix était toujours prête à tonner contre les ateliers insalubres et à demander pour le pauvre des logements perfectionnés. Cette fois, il s'agissait d'envisager les alouettes rôties dans leurs rapports avec l'alimentation populaire, et de rechercher à l'aide de quels procédés un gouvernement peut les faire tomber du ciel dans cet état et bardées de leur lard. Thème fécond, et les développements n'y furent point épargnés! De toutes les charités, il n'en est pas de plus éloquentes que celles dont les caisses publiques doivent supporter tous les frais.

Il faut le confesser, l'assemblée n'en paraissait guère émue, et l'orateur s'échauffait moins pour

elle que pour lui. On peut même dire qu'elle cherchait à se distraire de ce discours par des occupations silencieuses et variées. Les uns épuisaient leurs facultés dans la taille de leurs ongles et y employaient une foule d'instruments ingénieux; les autres assouplissaient le papier sous leurs doigts et lui donnaient des formes familières: ceux-ci découpaient des silhouettes, ceux-là exécutaient des croquis à la plume ou dessinaient en charge les têtes de leurs voisins; chacun s'efforçait d'échapper de son mieux aux grandes phrases et aux grandes périodes que multipliait l'orateur, en les aggravant par la plus évidente des préméditations. Lui pourtant, quoique seul à s'écouter, n'y mettait ni moins de feu, ni moins d'emphase; il s'était promis qu'il irait jusqu'au bout et il y alla en effet : il ne se fit grâce ni d'un point ni d'une virgule. La cause des alouettes rôties avait trouvé un rude champion.

Comme on le pense, Baby était tout oreilles : pour la première fois il entendait traiter des sujets qui lui semblaient être du ressort du gouvernement. Son problème allait donc être résolu. Ce-

pendant il avait beau prêter l'attention la plus vive, certains passages du discours n'arrivaient pas jusqu'aux tribunes, et il lui parut que c'étaient les plus intéressants. Tant qu'il ne s'agissait que d'alouettes rôties, la voix conservait son éclat ; mais était-il question des institutions locales, de leur mérite, de leur nature, du sens qu'on y attachait, à l'instant l'organe s'éteignait pour ainsi dire et ne fournissait que des sons confus. Ainsi le phénomène dont l'officier du *Star* était préoccupé se reproduisait, quoique à un degré moindre, et persistait en toute occasion.

Quand la harangue fut achevée et que l'orateur eut débité, avec des gestes assortis, tout ce qu'il avait à se dire, il se passa entre lui et le personnage qui occupait le siége le plus élevé une petite scène dont le détail n'est point indifférent. Ce n'est qu'un trait de mœurs, mais il a du prix : on y verra quelles satisfactions s'administre, dans l'île des Aphones, l'innocente vanité des auteurs. Celui-ci donna cours sur-le-champ à la sienne :

— Monsieur le président, dit-il, j'ai une requête à vous présenter.

— Parlez, Monsieur, répliqua le dignitaire interpellé. De quoi s'agit-il?

— D'une mesure d'ordre public, à ce que j'estime. Il s'agit de répandre à flots le discours que je viens de prononcer.

Le président, puisqu'on le nommait ainsi, était un philosophe pétri d'expérience et qui connaissait à fond les mystères du cœur humain. Il avait fait sur lui-même l'épreuve de toutes les opinions, afin qu'aucune ne le prît en défaut et que, d'un premier coup d'œil, il discernât celle qui avait le dessus. Personne n'était plus aguerri contre les surprises, ni moins accessible aux préjugés, et pourtant il ne put retenir un sourire :

— Votre discours? répondit-il; vous demandez à répandre votre discours!

— Par milliers d'exemplaires; j'en veux inonder les poches de mes collègues : c'est urgent.

— Ils l'ont entendu, ce me semble.

— Ils le liront pour varier leurs plaisirs. D'ailleurs je ne les inonderai pas seuls : j'en veux couvrir la surface du pays, les corps constitués, la diplomatie étrangère et toutes les notabilités de l'Al-

manach. Voilà le vœu que j'exprime et que je demande à réaliser.

— A vos frais?

— Et auxquels donc, monsieur le président? Oui, à mes frais, et d'enthousiasme. Jamais argent n'aura été mieux placé. A mes frais? Cela va sans dire; mes moyens me le permettent amplement.

— A la bonne heure! Dès que vous y tenez!

— Si j'y tiens, monsieur le président! On y tiendrait à moins! Un discours pareil! Jugez donc! Comment garder cela sous le boisseau? Qu'en dirait le public? Qu'en penserait le monde?

— Alors, va pour l'impression. Personne ne s'y oppose : c'est de droit.

§ XXIV.

UNE ASSEMBLÉE PLUS SAGE ENCORE.

Les choses continuèrent ainsi tant que dura la séance. Quatre ou cinq orateurs se tinrent de petits discours sur des sujets de leur goût et pour leur propre satisfaction. Jamais distraction plus in-

nocente ne fut goûtée avec plus de candeur. Ces discours ne se répondaient en aucune façon ; ils restaient sans effet comme sans cause. Chacun prenait un thème et le mettait en variations ; l'assemblée ne paraissait pas s'en préoccuper autrement : elle laissait le champ libre à ce genre d'éloquence. Puis, sa harangue à peine achevée, l'orateur demandait invariablement à en répandre les beautés au plus grand nombre d'exemplaires possible et à ses frais. Cette faveur obtenue, il se rasseyait en homme comblé de gloire et qui n'a pas perdu sa journée.

A force de voir la même scène se répéter, l'officier du *Star* finit par y prendre un intérêt moins vif et désirer que l'on passât à d'autres spectacles. Son vœu fut exaucé. La séance venait de se clore sur un discours qui avait obtenu un magnifique succès d'assoupissement. Les bancs se dégarnissaient, la foule évacuait l'enceinte. Baby se leva comme les autres et se laissa aller au courant ; il croyait en être quitte et retrouver, au delà de ces couloirs sombres, un air plus pur que celui qu'il venait de respirer. Quelle fut sa surprise lorsque le flot des

curieux le porta dans une seconde salle, décorée comme la première, peuplée comme la première ; seulement, décorée avec plus de soin et peuplée de dignitaires d'un ordre évidemment supérieur. Sur toutes les poitrines brillait l'écrevisse en topazes, signe distinctif des grands de l'État, de ceux qui marchaient immédiatement après le souverain. Les étoffes les plus riches couvraient ces messieurs et en faisaient comme un étalage animé. Toutes les couleurs du prisme y avaient fourni leur contingent et versé leur éclat. De loin on eût dit un parterre.

Cependant la tenue de cette assemblée était plus composée, plus grave, plus recueillie. On y reconnaissait une institution très-élevée dans l'ordre des préséances. Point de pétulance, point de bruit. Chaque membre occupait son fauteuil avec la majesté d'un sage et l'aplomb qui s'attache aux gros traitements. A ce spectacle, l'esprit s'abandonnait à un rapprochement involontaire et se reportait aux grandes magistratures de l'antiquité. Ainsi devaient être, pour la pose et le maintien, les hommes qui rendirent Rome illustre et moururent sur leurs chaises curules quand

elle fut envahie par les Goths. C'était frappant.

Autant que Baby en put juger par le témoignage de ses sens, il lui parut que le rôle de cette assemblée était purement contemplatif. Elle habitait des régions trop sereines et se composait d'éléments trop éthérés pour qu'on la vît descendre à des débats vulgaires. Pas un membre qui élevât des objections ou cherchât à placer son mot. L'assemblée connaissait le prix du temps et se prêtait peu aux manéges de la vanité; il y avait en elle quelque chose de supérieur aux faiblesses humaines. Elle assistait aux actes de la vie publique et y ajoutait une sorte de consécration : c'était sa fonction, son titre, son honneur, et elle en jouissait avec la modération qui sied si bien aux puissances. Rien ne la troublait, ni les bruits du dehors, ni les ambitions du dedans; elle n'avait même qu'un médiocre souci des choses; elle les voyait et les jugeait de haut. Seulement elle gardait intact dans son sein le dépôt des grands principes, s'y réchauffait discrètement et mystérieusement, toujours prête à rompre le silence, si par impossible on les eût menacés ou méconnus.

Aussi notre officier n'eut-il pas longtemps à jouir de la scène dont le hasard l'avait rendu spectateur. En moins d'une heure, l'assemblée expédia cinquante affaires avec la rapidité et l'exactitude d'un instrument de précision. Rien de plus curieux ni de plus satisfaisant au regard. Les couleurs variaient d'un membre à l'autre; il y en avait de blancs, de bleus, même de roses. Ce qui ne variait pas, c'était le geste; impossible d'obtenir plus d'ensemble ni plus d'uniformité.

De temps à autre, des sommets du fauteuil où siégeait le président, une voix rappelait à ces sages qu'un acquiescement leur était demandé :

— Y consentez-vous? disait-elle.

A l'instant et avec une régularité exemplaire toutes les têtes s'inclinaient. Cinquante fois le mouvement fut reproduit et toujours avec un succès nouveau. Pas une faute, pas un écart, pas un geste disparate : l'unisson était parfait. Cela tenait du prodige.

Baby ne fut pas des derniers à admirer cette sûreté d'évolutions et cette discipline perfectionnée. Il se retrouvait dans son élément. C'était bien là ce

qu'il avait rêvé, ce qu'il avait glorifié au grand scandale de Fox, ce qu'il regardait comme la limite des institutions humaines et l'étoile polaire des sociétés : — A la bonne heure, se dit-il, voilà du moins une assemblée qui ne fait pas ses embarras. Le cas est nouveau ; je doute qu'elle ait sa pareille sur le globe. Toutes jusqu'ici ont mené leur petit bruit et mis volontiers le poing sur la hanche. Rien n'allait à leur gré ; elles prenaient tout de travers. Comme les allures de celle-ci sont différentes ! Elle est tranquille et voit les choses en beau. Dans les autres, c'était à qui parlerait ; ici c'est à qui se taira. On voit bien que nous sommes aux antipodes.

Ainsi parlait Baby en quittant l'enceinte où éclataient de si rares vertus.

§ XXV.

LES OUVRIERS EN LOIS.

Au moment où notre héros songeait à la retraite et cherchait à gagner l'une des issues du

palais, un bruit singulier frappa son oreille. Ce bruit rappelait, à s'y tromper, celui de martinets en pleine activité; on se serait cru dans le voisinage d'une forge. Étonné, Baby s'arrêta; un atelier en pareil lieu, qui aurait pu s'y attendre? Il voulut en avoir le cœur net et marcha du côté du bruit.

Ce ne fut ni sans peine, ni sans hésitation, qu'il parvint à se guider dans les détours du vaste édifice. Le labyrinthe de Crète ne devait pas avoir plus de replis, ni offrir plus de piéges aux téméraires qui s'y engageaient. Les galeries, les salles se succédaient, semblables pour la forme et la décoration, et de manière à ce qu'un œil exercé pût seul s'y reconnaître. Le pauvre Baby s'en allait au hasard, cherchant partout une issue et n'en trouvant point : tantôt il s'égarait dans un corridor obscur, tantôt il se retrouvait dans une de ces vastes pièces qu'on a justement nommées des pas-perdus. Dix fois il revint à la même place sans rencontrer le fil tutélaire qui devait le mettre sur la voie; les sons mêmes vers lesquels il se dirigeait changeaient de direction et de nature et

ne faisaient qu'accroître son embarras. Il était sur le point de renoncer, d'abandonner sa poursuite.

Enfin, le hasard aidant, il arriva dans une vaste cour, au fond de laquelle s'élevait un autre palais d'un style sobre et imposant. Par ses deux ailes, ce palais confinait au reste des constructions et les étreignait pour ainsi dire. Sur ses façades s'ouvraient mille croisées, qui ressemblaient à autant d'alvéoles et lui donnaient de loin l'aspect d'une ruche, disposée pour le travail. C'était en effet une ruche, à en juger par l'activité qui y régnait et les bruits qui s'en échappaient sans relâche. De tous côtés on voyait aller et venir des gens chargés de dossiers ou des hommes de service se croisant sous le péristyle. Point de profanes, point de curieux, pas même de témoins; il n'y avait là que des personnes accréditées, expédiant la besogne à huis clos et ne se donnant pas en spectacle.

Baby hésita avant de pousser sa reconnaissance plus loin; tout l'avertissait qu'il foulait un terrain interdit. S'il lui était resté quelques doutes à ce sujet, le frontispice du monument les eût dissipés.

Au milieu de trophées d'écrevisses on y lisait ces mots :

MANUFACTURE DE LOIS.

Le public n'entre pas ici.

La consigne était formelle et n'admettait pas d'exceptions. Notre officier ne put s'empêcher d'y voir un acte de sagesse, digne de tous ses respects. Il avait assisté à la préparation publique des lois, et cette méthode ne l'avait que médiocrement satisfait; il n'y voyait pas, comme Fox, la dernière expression de la sagesse humaine. Volontiers il eût donné la préférence à ce laboratoire silencieux, tant ses idées inclinaient aux moyens expéditifs. Que voulez-vous? Le sens politique lui manquait.

A l'aide d'une foule de précautions, Baby parvint à se glisser dans l'intérieur du monument et à en parcourir l'étendue. C'était avec raison que la façade annonçait une manufacture; aucun des détails ne donnait tort à cette qualification. Le grand principe de l'industrie, la division du tra-

vail, y régnait d'une façon manifeste et présidait à l'ensemble des opérations. Chaque pièce avait sa destination, son personnel, son matériel, son objet et sa cause. Rien ne s'y confondait, rien n'y faisait double emploi. Ici on lisait sur l'une des portes : *lois de finances;* plus loin sur une autre porte : *lois militaires;* dans un autre endroit : *lois civiles* ou bien *lois commerciales.* A l'étiquette on pouvait reconnaître le caractère de l'atelier et la nature des produits qui en sortaient. L'enseigne était ainsi justifiée.

Il fallut à notre héros un art infini pour dérober sa marche aux surveillants, chargés de la police du local. Tantôt il se mettait à l'abri de quelque colonne, tantôt il payait d'audace et se portait en avant avec une assurance qui imposait. On l'eût pris pour un habitué de la maison, tant il y mettait d'aisance et de naturel. Ce fut ainsi qu'il arriva dans la grande salle où les ouvriers en lois s'étaient réunis pour délibérer sur quelques points d'intérêt commun. Tous se trouvaient là, les maîtres, les apprentis et jusqu'aux manœuvres. Le fauteuil était occupé par le plus considérable d'en-

tre eux, un habile homme qui connaissait la rose des vents pour l'avoir diverses fois parcourue et avec un succès toujours nouveau. Même parmi les ouvriers, il en était qui avaient souvent changé de jaquette et n'en paraissaient pas plus enorgueillis pour cela. La modestie sied à la grandeur.

Quand notre héros pénétra jusqu'à eux, ces hommes étaient dans le feu de la composition. Ici on dégrossissait des lois, là on les polissait, puis on les portait aux établissements chargés de leur débit. Jamais tâche ne fut remplie avec plus d'ardeur, ni environnée de plus de mystère. C'était un spectacle édifiant. Baby venait de voir deux assemblées, l'une passive, l'autre contemplative; il en avait une active sous les yeux. Ces malheureux ouvriers pouvaient à peine suffire à la besogne; ils soufflaient, suaient et semblaient près de crier merci. Point de trêve, point de relâche; des lois, toujours des lois et encore des lois. Quand il n'y en avait point de neuves à créer, on refondait ou l'on rajustait les anciennes, de manière à leur donner les apparences de la nouveauté. Aussi le service était-il rude et parlait-on d'y appliquer

la vapeur : les forces humaines y succombaient.

Notre officier prenait goût à ces scènes et n'eût pas mieux demandé que de les suivre jusqu'au bout. Malheureusement il venait d'être aperçu par l'un des gardiens de la salle : sa physionomie inconnue et ses allures suspectes le signalèrent comme un intrus. Qu'on juge du scandale qu'occasionna cette découverte ! Sur-le-champ on mit deux estafiers aux trousses du téméraire qui avait forcé les consignes et surpris des secrets d'État ; un instant il fut question de le plonger dans un cachot. Si on le jeta simplement à la porte, ce fut par faveur ; mais on eut le soin d'y joindre quelques brutalités comme assaisonnement. Baby aima mieux les endurer que de se trahir ; pareilles aventures étaient arrivées à des califes.

§ XXVI.

NOTRE AMI LE BASQUE.

Cette journée éclaira sur bien des points l'opinion de notre héros ; il se prit à croire que l'île

des Aphones possédait un régime quelconque, entouré d'institutions assorties. Ce qui lui paraissait évident, c'est que de tous côtés on était d'accord pour y faire le moins de bruit et le moins d'embarras possible. En interrogeant ses souvenirs et par un rapprochement familier à son esprit, Baby en vint à rattacher ce procédé de gouvernement au nom et au règne de Tarquin le Superbe. On sait comment cet ingénieux monarque se conduisit à l'égard des pavots de son jardin et ce qu'il voulait dire en les décapitant avec son bâton. Tout faisait supposer à l'officier du *Star* qu'il avait sous les yeux quelque chose d'analogue à cette allégorie de l'antiquité. A son sens l'île des Aphones en était au même point que le parterre de Tarquin; les pavots venaient d'être abattus; il n'y restait plus que les plantes d'un port plus humble et de prétentions plus modestes.

Mais alors où était la force? où était l'action? Plus les assemblées s'effaçaient, plus il fallait qu'une autre influence se montrât. Le pouvoir ne s'en va jamais; seulement il se déplace. Sur ce point, il régnait un grand vide dans les impres-

sions de Baby; le hasard se chargea de le combler.

A deux jours de là, son hôte vint le surprendre de fort bonne heure et avant qu'il fût levé. Le ciel était radieux, la campagne dans tout son éclat; il s'agissait d'une excursion aux environs, avec un but particulier que David indiquait vaguement. Le point sur lequel il insistait, c'était un excellent déjeuner, pris en plein air et arrosé de rhum. Il n'en fallait pas davantage pour mettre notre héros en goût; en moins de dix minutes il fut sur pied et en état de partir; la proposition seule lui ouvrait l'appétit. Trois palanquins élégamment décorés les attendaient à la porte, et de l'un d'eux s'élança un petit homme aux formes robustes, au regard vif, au jarret d'acier :

— Mon ami le Basque, dit David en le présentant à l'officier du *Star*.

— Ah! répondit Baby; et ils échangèrent les politesses de rigueur.

— Qui représente ici l'élément gaulois, ajouta David pour compléter l'introduction.

— Bien, bien, dit Baby; comme vous représentez l'élément saxon, n'est-ce pas?

— Au même titre, lieutenant.

Le Basque n'avait pas encore placé son mot; il se renfermait dans une observation silencieuse. Son œil noir et vif ne se détachait pas du visage de l'Américain : il le tenait en arrêt comme s'il eût voulu le pénétrer jusqu'à l'âme. Enfin il s'expliqua :

— Monsiur, dit-il, tirez-moi d'un douté. Il mé semblé que jé vous aïe bu quelqué part.

Au nombre des langues que Baby possédait à fond, il faut ranger le français. Dans les États du Sud et à la Louisiane surtout, on le parle couramment; notre officier aurait donc pu répondre à la question qui lui était adressée, si un mot ne lui eût paru susceptible d'explication :

— Vous m'avez bu? dit-il.

— Oui, reprit le Basque, il mé semblé qué jé vous aïe bu.

— Bu?

— Bu, commé jé bous bois.

— C'est-à-dire vu; vous croyez m'avoir vu.

— Eh oui, sangdieu, bu, bu, bu, cé qui s'appélé bu. Mais où céla? Jé né saurais lé dire. Si cé

n'est pas chez les Lapons, cé doit êtré chez les Patagons.

— Allons, Messieurs, en palanquins, s'écria David en interrompant cette discussion grammaticale. Le soleil monte, et la distance est longue. Partons.

Le Basque se résigna, quoiqu'à regret; il eût voulu pousser jusqu'au bout la reconnaissance. On ne lui eût pas enlevé de l'esprit qu'il avait vu le lieutenant Baby sur quelque point de globe, et il persistait à le soutenir avec un accent et dans un langage bien dignes d'un représentant de l'élément gaulois.

On se mit en route, et dès les premiers pas notre héros put comprendre ce que le mode de transport en usage dans l'île des Aphones avait de doux et de sensuel. Ces palanquins étaient de véritables lits, où le fond, en bambous tressés, portait un matelas recouvert de nattes souples et fraîches. A droite et à gauche, des rideaux, courant sur leurs tringles, se fermaient et s'ouvraient à volonté, de manière à intercepter le soleil en livrant passage à la brise. C'est dans

cet appareil digne d'un sybarite que Baby s'installa de son mieux, avec un éventail à la main et une pipe à sa portée. A peine venait-il de s'y étendre que quatre porteurs soulevèrent le palanquin et en appuyèrent les brancards sur leurs vigoureuses épaules. Une fois en équilibre, ils s'ébranlèrent au pas de course, en réglant leurs mouvements les uns sur les autres et s'accompagnant d'un chant monotone qui leur servait de rhythme et d'aiguillon. Afin que le service ne fût pas ralenti, David avait fait établir de distance en distance des relais de porteurs qui se succédaient aux brancards, parcouraient rapidement leur étape et se reposaient ensuite jusqu'au retour.

Jamais Baby ne s'était senti plus heureux. Aux douceurs du moyen de transport se joignaient les beautés du paysage, l'aspect de pâturages couverts de troupeaux ou de bois touffus dont les cimes s'inclinaient sous le vent du matin. Les trois palanquins marchaient presque de front, de sorte qu'il pouvait, de temps à autre, échanger quelques mots avec David ou recueillir une saillie du Basque. Le trajet s'accomplit ainsi sans fatigue comme sans

ennui; seulement l'estomac de Baby avait éprouvé les vertus apéritives de l'air des champs, et quand les palanquins s'arrêtèrent, ce fut son premier cri :

— Déjeune-t-on? dit-il.

De son côté, le Basque en revenait à son idée fixe et continuait à faire un appel à ses souvenirs :

— Sangdieu, disait-il, j'ai bu cé vonhommé quelqué part. Si cé n'est pas dans l'Illinois, ça doit êtré chez les Chinois.

Ainsi parlait le représentant de l'élément gaulois, chargé de donner au peuple des Aphones une idée de notre belle langue et des délicatesses de sa prononciation.

§ XXVII.

LA DERNIÈRE RAISON D'UN ÉTAT.

Le vœu de Baby ne devait pas être exaucé sur-le-champ; on ne déjeunait point encore. D'autres soins allaient prendre le pas sur cette fonction essentielle, et telle était la nouveauté du spectacle

que l'appétit de notre héros devait en être désarmé pour une heure au moins.

Dans un vaste guéret, que terminait une forêt sombre, s'élevaient des milliers de tentes bariolées, toutes surmontées de banderoles et disposées dans un ordre qui charmait le regard. De loin en loin, d'autres tentes plus spacieuses, plus ornées, occupaient des tertres garnis de gazon et, pourvues du pavillon de commandement, dominaient celles qui étaient répandues dans la plaine. Les dimensions et les formes des tentes variaient en raison du grade, et sur un mamelon transformé en redoute figurait la tente d'honneur, asile du chef supérieur, et d'où l'œil embrassait la contrée à plusieurs milles à la ronde.

C'était un camp, il n'y avait pas à s'y tromper; une portion de l'armée des Aphones s'y exerçait aux grandes manœuvres et s'y formait à la vie en plein air. L'usage et la prudence le voulaient ainsi. A défaut de réalité, il fallait, pour tenir les troupes en haleine, multiplier les images de la guerre, les combats simulés, les engagements sur le papier, les campagnes en miniature. Noble délassement

de l'esprit humain! Spectacles d'autant plus doux qu'ils sont sans péril et qu'aucun deuil ne s'y mêle. Qu'y faire? Toutes les époques ne comportent ni les mêmes gloires, ni les mêmes plaisirs. Il n'est pas donné à chaque génération de se prendre de querelle avec l'univers entier, d'avoir pendant un quart de siècle la flamberge au vent, et d'ébranler le monde à coups d'estramaçon. Ce sont là des chances rares, et qui, trop répétées, perdraient de leur prix. En général il convient de se résigner à des fortunes plus modestes; c'est ce que les Aphones avaient senti. De la guerre ils ne conservaient que l'appareil et s'en donnaient volontiers la représentation inoffensive. C'était tout profit. Ils y faisaient autant de poussière et y versaient beaucoup moins de sang.

Baby était donc en face d'un camp; il avait sous les yeux les troupes les plus exercées de l'île et allait être témoin de leurs évolutions. Cette scène offrait de l'intérêt et il y prit goût. D'ailleurs il était attendu; on comptait se mettre en frais pour lui et exécuter à son intention des manœuvres extraordinaires. Aussi trouva-t-il, dès son arrivée,

une escorte et un cheval de main. Certes, notre héros se fût bien passé de tels honneurs. En sa qualité d'homme de mer, il était fort mauvais écuyer, et la vue de cet animal qui frappait la terre de son sabot ne lui inspirait qu'une médiocre confiance. Quant à l'escorte, ce qu'il en remarqua, ce furent des airs rebarbatifs et des moustaches singulièrement hérissées. De tels signes ne trompent jamais; là où ils se montrent, l'armée est en veine et fait frissonner le bourgeois.

Bon gré, mal gré, il fallut que notre héros se conformât au programme arrêté pour lui. Avec un peu d'aide et après quelques efforts malheureux, il parvint à se mettre en selle et à s'y maintenir malgré les courbettes de son cheval. Les moyens qu'il employait étaient, il est vrai, étrangers aux règles de l'équitation ; par exemple, il se cramponnait trop souvent à la crinière de l'animal ou cherchait trop manifestement un point d'appui sur les arçons; mais pourvu qu'il restât enfourché, la manière lui importait peu ; tant qu'il n'avait pas vidé les étriers l'honneur était sauf. Seulement, dans son for intérieur, il se prenait à regretter sa

monture habituelle et s'avouait qu'il était mieux placé sur le pont d'un brick que sur le dos d'un coursier de combat. Qu'y faire? il n'avait plus de choix entre les balancements.

Le premier plaisir qu'on lui procura, fut une promenade sur le front de bandière, que décoraient de petits ouvrages d'industrie et d'art, fruits des loisirs du soldat. Il y en avait dans le nombre de fort ingénieux, et qui se rattachaient au métier des armes, des citadelles de quelques pouces de hauteur, avec leurs créneaux, leurs canons, leurs ponts-levis et jusqu'aux sentinelles veillant sur le rempart, des trophées exécutés avec une grande liberté de composition et ornés de devises très-originales; des parcs d'artillerie avec leurs boulets et leurs caissons, des arsenaux, des chantiers, des travaux de siége, mille détails familiers, mille tableaux en relief, chefs-d'œuvre de de patience et d'habileté. Mais ce n'était pas tout. A côté de ces hommages rendus à la profession, il y en avait d'autres qui dérivaient d'un sentiment moins militaire et beaucoup plus doux. Ainsi sur bien des points on pouvait voir des noms entre-

lacés, des chiffres et des emblèmes amoureux, entre autres des cœurs percés de dards et composés de cailloux en marqueterie, lesquels portaient pour dédicace : *A ma Céleste!* ou bien : *A ma Rosine!* ou à toute autre sainte de la légende du pays.

Baby trouvait tout cela charmant, et n'eût été le souci de son cheval il en eût joui sans réserve. Sur bien des points, il se montra avide d'explications, et ses compagnons ne les lui épargnèrent pas. Le Basque surtout y déploya un fonds d'érudition intarissable : personne ne connaissait le camp mieux que lui, le personnel, le matériel, les états de services des chefs; il était au courant de tous les noms, n'ignorait rien de la position des corps, et savait jusqu'à la chronique secrète. Malheureusement il employait, pour raconter ces faits, le langage raffiné qui lui était habituel, et continuait à donner aux lettres de l'alphabet une valeur singulièrement arbitraire, de sorte que notre héros avait toutes les peines du monde à le suivre dans le cours de ces explications. Sans David, qui y ajoutait un commentaire en anglais,

il n'en eût certainement compris que la moindre partie, et de plus experts n'y auraient pas été plus heureux. Cependant la confiance que le Basque avait en lui-même ne s'en ébranlait pas, et, son thème épuisé, il en revenait à son exclamation favorite :

— Lé veau corps de vataillé, s'écriait-il, lé veau corps dé vataillé !

§ XXVIII.

LES GRANDES MANŒUVRES.

Jusqu'alors l'officier du *Star*, quoique un peu entrepris, avait fait une assez bonne figure sur son cheval. L'inspection des lignes du camp avait eu lieu au pas, et à cette allure l'équilibre se conserve facilement. Mais une épreuve plus rude attendait l'infortuné Baby ; on s'apprêtait à lui donner le spectacle de grandes manœuvres : c'est un honneur dont il se serait bien passé.

L'armée des Aphones se partageait en deux

corps, celui des guidons jaunes et celui des guidons bleus, chacun avec leurs chefs et leur matériel de guerre. Ces deux corps allaient en venir aux mains. Les guidons bleus occupaient un mamelon que les guidons jaunes devaient emporter d'assaut. Jusque-là rien de plus simple; ce qui l'était moins, c'était la série des opérations nécessaires pour arriver à ce résultat. Toute la science du Basque fut employée à les rendre sensibles à l'esprit de Baby, et il faut ajouter qu'il y réussit médiocrement. L'affaire se composait de fausses attaques et d'attaques sérieuses, de retraites suivies de retours offensifs, de passages à gué ou d'escalade le long d'escarpements, de ruses de guerre plus savantes les unes que les autres, enfin de tout ce que la tactique peut suggérer de mieux à des capitaines expérimentés. Le programme était vaste; il aurait pu être plus clair.

Les guidons jaunes et bleus ne devaient pas d'ailleurs s'ébranler pour de petits motifs; il ne s'agissait de rien moins que de la destinée d'un empire. Voici l'hypothèse dans toute sa gravité. Les guidons jaunes figuraient une armée ennemie

qui, après trois combats heureux, marchait sur la capitale; les guidons bleus représentaient les derniers défenseurs du pays, retranchés dans leur dernier boulevard. S'ils tenaient bon, la patrie était sauvée; s'ils cédaient, adieu l'indépendance et l'honneur. La question était posée carrément; il y allait de l'existence d'un État. Elle reposait sur les guidons bleus.

Comment Baby ne se serait-il pas intéressé à un engagement d'un caractère si décisif? Il le fit, et l'aurait fait avec plus d'élan encore sans les inquiétudes que lui causait son maudit cheval. C'était un vrai coursier de guerre, et dès qu'il vit la plaine s'animer, les troupes se former en bataille, dès qu'il entendit la voix des chefs, le bruit des armures, les défis qu'échangeaient les assaillants, aucun effort ne put le contenir; il frappa la terre du pied, blanchit son mors d'écume et se livra à des exercices menaçants pour son cavalier. Le problème d'équilibre que poursuivait notre héros devenait de plus en plus insoluble, il en arrivait à la limite des expédients. Tantôt il était rejeté vers le croupe, tantôt vers le garrot, sans pouvoir trouver entre

ces deux extrêmes un point d'appui définitif.

Cependant les guidons jaunes s'étaient mis en mouvement avec la confiance que donnent des succès antérieurs; de leur côté les guidons bleus montraient cette résolution qui s'attache aux situations désespérées. Il y avait du Spartiate dans l'attitude de ceux-ci, du Romain dans la marche de ceux-là. C'était vraiment beau d'effet. Dans des jeux semblables, le rôle de vaincu n'a rien qui séduise communément; on le subit, on ne le recherche pas. Mais ici le rôle se relevait par la mise en scène; c'était l'adieu suprême de ceux qui vont mourir. Aussi les guidons bleus avaient-ils l'enthousiasme dans les yeux et le défi sur les lèvres; on eût dit que les honneurs de la journée leur étaient réservés.

Baby et ses compagnons suivaient de leur mieux les mouvements des deux armées, en se portant du côté où l'action paraissait engagée le plus vivement. Les débuts consistèrent en fausses attaques, destinées à masquer le grand mouvement qui devait porter les guidons jaunes jusqu'aux sommets du plateau. A trois ou quatre reprises, on tra-

versa une petite rivière à gué; les bords en étaient occupés, puis abandonnés, en raison des incidents du combat. Le cheval de notre héros ne manqua aucun de ces passages; c'était une bête pleine de conscience, qui tenait à se montrer partout et poussait le zèle jusqu'à l'excès. Ce pauvre Baby en fut victime, quoiqu'il en eût. Deux fois, il prit des bains de rivière, à son corps défendant; la première fois jusqu'au buste, la seconde jusqu'aux aisselles; peu s'en fallut qu'il ne fût submergé. Quand il sortit de là, ruisselant de la tête aux pieds, couvert d'herbes et de vase, il ressemblait à un dieu des eaux chassé de son empire et troublé dans l'exercice de ses fonctions.

Hélas! le malheureux n'était pas au bout de ses mésaventures; il y manquait un dernier trait. A peine venait-il d'échapper à l'humide élément qu'un cri formidable se fit entendre. C'était le signal décisif, celui qui devait précéder la grande attaque du mamelon. Le sort de l'empire allait en dépendre. Partagés en deux fractions, les guidons jaunes gravissaient les escarpements; les uns abordaient la position de front, les autres la pre-

naient à revers, ce qui obligeait les guidons bleus à un double effort et à une double défense. Déjà la mêlée commençait et le combat se changeait en une multitude de duels; tantôt les bleus se précipitaient sur les pentes en balayant les jaunes devant eux; tantôt les jaunes pénétraient dans les rangs des bleus et s'emparaient des avantages du terrain; l'ardeur, l'élan, l'enthousiasme, régnaient des deux parts, et les chances étaient si bien balancées qu'on n'eût pu prévoir à qui le champ de bataille resterait. Le programme condamnait, il est vrai, les bleus à succomber; mais ils ne s'y résignaient pas facilement et y mettaient beaucoup de mauvaise grâce.

Ce fut alors qu'un incident inattendu vint changer l'aspect du combat. On a vu quelles étaient les dispositions du coursier de Baby; cet animal prenait ses devoirs au sérieux; partout où il y avait des horions à recevoir il voulait y être. Tant que l'engagement n'eut que de médiocres proportions, il se contint; mais dès que l'action s'échauffa, il céda à ses instincts belliqueux. Au moment où son cavalier s'y attendait le moins, il partit comme

une flèche. En vain Baby pesa-t-il sur le mors, en vain prodigua-t-il à ce serviteur révolté toutes les injures que la langue peut fournir; rien n'y fit; on eût dit même que la vitesse y acquérait un degré de plus. Point d'obstacle qui pût arrêter cet élan, ni les troncs d'arbres semés dans la plaine, ni les fossés, ni les pentes, ni les talus; l'animal avait des ailes à ses pieds et dévorait l'espace. Qu'on se dépeigne, s'il se peut, la situation de notre héros! Mazeppa, sur son cheval indompté, ne dut pas en avoir une pire. Jeté dans une sorte de tourbillon, il n'avait plus la conscience de ce qu'il faisait, ni de ce qu'il était; il se croyait le jouet d'une vision et s'abandonnait sans défense aux emportements de sa monture.

Le cheval n'avait pas besoin d'être guidé, il allait droit au combat. Mieux que son écuyer, il comprenait la gravité de l'affaire et ne voulait pas qu'elle se vidât sans qu'il y mît du sien. En moins de cinq minutes il se trouva au fort de la mêlée, renversant tout devant lui, guidons jaunes ou guidons bleus, se livrant à des écarts inouïs, et dis-

tribuant à droite et à gauche des ruades indescriptibles. Comment Baby parvint-il, au milieu de ces soubresauts, à se maintenir en selle, c'est un problème qu'il est moins facile de résoudre que de poser. D'autant que l'animal y déploya une opiniâtreté incroyable, et que non content d'une première charge, il y revint à cinq ou six fois, se jetant dans les rangs les plus épais, jouant des pieds et des dents, comme s'il eût voulu ne rien laisser d'intact et faire justice des deux armées.

Faut-il le dire? le dénouement en fut suspendu : l'on ne put savoir, ce jour-là, si la patrie serait sauvée ou non et quelle cause triompherait, celle de l'indépendance ou celle de l'asservissement. Un cheval échappé laissa la question indécise. Quand les deux corps de troupes virent que cette bête le prenait ainsi, il s'ensuivit un peu d'hésitation. D'ailleurs celui qui la montait était l'hôte du camp, en l'honneur duquel s'exécutaient les grandes manœuvres. On se demandait pour quel motif il faisait acte de paladin et venait affronter à lui seul deux armées en présence : depuis les temps chevaleresques on n'avait vu ni ouï rien de pareil.

C'est ainsi que Baby devint le héros de la journée et qu'il fut question de lui décerner l'écrevisse d'or sur le champ de bataille.

§ XXIX.

LES IMPRESSIONS D'UN PHILOSOPHE.

Cependant il était un point dont ces incidents, si graves qu'ils fussent, n'avaient pu détourner l'esprit du marin; c'était le déjeuner. A tant de mésaventures il n'avait gagné qu'un surcroît d'appétit. Le moment était venu de le satisfaire. Par les soins des chefs du camp, une table avait été dressée sous une tente et Baby put s'y asseoir devant un repas copieux. Il va sans dire qu'il y figurait mieux que sur le dos de son cheval.

Tout se passa à souhait; les mets étaient excellents, les vins exquis; il y eut du rhum à profusion. Les officiers supérieurs présidaient au déjeuner; ils s'y montrèrent d'une politesse achevée et pleins d'attentions pour leurs hôtes. Au dessert

l'entretien s'anima, et Baby ne manqua pas de mettre l'occasion à profit. On sait quel judicieux observateur et quel profond philosophe c'était. Peu de préjugés et un coup d'œil sûr! De la tolérance, et ce sentiment plein de sagesse que chaque peuple doit faire son ménage comme il l'entend! Toutes ces qualités allaient trouver de quoi s'exercer. Il s'agissait de savoir quelle place tenait l'armée dans les institutions de l'île, et si elle avait le verbe haut pendant que la population bourgeoise se trouvait atteinte dans les organes de la voix.

Baby avait été frappé, dès son arrivée au camp, d'une circonstance caractéristique, c'est que la troupe avait les moustaches hérissées et des airs rébarbatifs. Pourquoi cela? De pareils agréments ne marchent pas seuls; ils ont une cause et un objet; ils naissent et se développent sous l'influence de quelque événement; ils se rattachent à une situation particulière. Ainsi pensait Baby avec cette pénétration qui ne l'abandonnait jamais. Puis il se disait que là où le soldat a la moustache hérissée, l'officier doit être sur sa hanche et se coiffer de travers. Pourtant il n'apercevait rien de sembla-

ble; la tenue était simple et de bon goût. D'où venait cette contradiction? quel mystère cachait-elle? Et sous ces dehors accommodants n'y avait-il pas des idées et des actes qui l'étaient beaucoup moins?

C'est sur ce chapitre que Baby poussa les officiers, et il vit sur-le-champ à quelle école ils appartenaient. Ces messieurs ne comprenaient, en fait de gouvernement, que ceux dont les formes sont sommaires et qui ne se laissent point discuter. Non-seulement ils s'abstenaient de raisonner des affaires de l'État, mais ils n'aimaient pas les raisonneurs et ne s'en cachaient guère. Leur langage était si vif que Baby se prit à réfléchir :

— Diable! se disait-il, aurais-je mis la main sur l'objet que je poursuis? Je cherchais le nerf de ce régime; serait-il ici? Voici des troupes qui excellent dans leurs évolutions et portent des moustaches peu endurantes; voici des officiers très-montés contre les discoureurs et qui ne semblent pas disposés à se payer de mots. Quoi d'étonnant si la voix manque sur de certains sujets; elle y est peu encouragée. Tout pays a son genre, celui-ci

préfère aux mouvements de la tribune les mouvements sur le terrain; c'est un goût qui peut s'avouer. On y exerce tout autre chose que les langues : à la bonne heure, c'est moins d'embarras. Moi, j'aime les idées simples; vivent les idées simples; elles font toujours leur chemin.

Voilà par quel travail intérieur le lieutenant Baby arriva à se former une opinion sur les choses qu'on s'obstinait à lui cacher; il y employait les grandes méthodes, celles qui conduisent aux plus savantes analyses des opérations de l'esprit; il allait du connu à l'inconnu. Aux yeux de tout autre, ces petits détails, les moustaches de ceux-ci, les propos de ceux-là, n'auraient eu qu'un médiocre intérêt; lui en tirait un parti inappréciable. On sait comment les naturalistes parviennent, sur l'examen du moindre fragment , à recomposer un animal tout entier; Baby ne procédait pas différemment, sur un mot il recomposait une civilisation, et quelle civilisation !

Une portion de la journée s'était écoulée entre la table et ces causeries; le soleil déclinait déjà ; il était temps de regagner la ville. Jusqu'au bout

Baby fut traité en enfant gâté; on le reconduisit aux limites du camp avec les honneurs militaires. Guidons jaunes et guidons bleus s'inclinèrent devant lui et les fanfares résonnèrent à l'envi quand il monta dans son palanquin. Tout stoïcien qu'il fût, ces attentions ne laissèrent pas que de caresser sa vanité; cela s'explique; elles venaient d'hommes d'épée, et Baby avait un faible pour eux.

Le retour ne fut marqué par aucun incident; notre héros n'y brilla que par son silence; il recueillait ses impressions. En revanche, le Basque, dont le cerveau était fort échauffé, revenait sans cesse à son idée fixe :

— Sangdieu, disait-il, on né m'ôtérait pas dé l'esprit que je vous aïe bu quelqué part. Si cé n'est pas dans l'Amériqué, ça doit êtré dans la Valtiqué.

Ainsi parlait cet homme; rien au monde n'eût pu le tirer de son antienne; il en devenait fastidieux.

Et dire qu'il était seul à représenter, chez les Aphones, l'élément gaulois, et qu'il n'y avait pas même là un Bas-Breton pour lui faire équilibre.

§ XXX.

LES DÉLICES DE CAPOUE.

Baby était décidément un homme lancé; il avait ses grandes et petites entrées dans le monde officiel; il eut bientôt son couvert mis chez les ministres, et put s'assurer que leur table ne le cédait à aucune de celles dont s'honore le monde civilisé. Au fond ces ministres étaient d'assez bonnes gens, ayant à côté de leurs titres publics de petits talents de société qui n'étaient connus que des intimes. Ainsi le ministre des armées était un agréable amateur de flageolet, le ministre des flottes excellait sur la guimbarde; on citait le ministre du trésor pour son habileté sur le cor de chasse, et le ministre des routes pour son jeu sur la trompette à clefs; quant au ministre de l'enseignement, il se contentait d'être de première force sur la flûte à l'ognon. C'est ce qu'on appelait le concert du cabinet. Non pas que l'harmonie y fut toujours

parfaite ; il n'y a rien de parfait ici-bas. Les points délicats, c'était de savoir qui serait le mieux en cour, ferait en voyage les discours les plus ronflants, et occuperait les meilleures places et les plus gros caractères du journal du gouvernement. Mais ces dissonances étaient légères, et comme le ton venait de plus haut, l'accord était bien vite rétabli.

Notre héros prenait goût à cette vie et trouvait ce régime à son gré. Comment en eût-il été autrement? De toute part on le recherchait; il n'était point de fête, de cérémonie, dont il ne fût. Pour résister à tant de séductions, il eût fallu l'âme d'un Scythe. Si encore Fox eût été là! S'il s'il avait pu raffermir son lieutenant par la parole et par l'exemple, le rappeler au sentiment de ses devoirs, lui montrer à quels abîmes conduisent des principes relâchés, lui répéter que le titre de citoyen d'un État libre est de ceux qui obligent et qu'on ne méconnaît pas impunément. Mais Fox était loin; il se renfermait dans une attitude prudente, il ne quittait pas son poste et protestait silencieusement. Quoi d'étonnant dès lors que Baby,

livré à lui-même, se laissât énerver par les délices de la résidence! De grands exemples l'y encourageaient, et pouvait-il espérer de vaincre là où Annibal avait succombé?

D'ailleurs tout se conjurait pour le perdre et abolir ce qui restait chez lui de force et de vertu. On a vu que ses premières entreprises sur le sérail de David avaient été mal servies par les événements; il n'en était sorti qu'avec un peu de ridicule. Aussi avait-il eu le bon goût de s'abstenir de tout nouvel essai et de réparer à force de réserve le dommage fait à sa dignité. Trop heureux s'il eût persisté dans cette conduite! Hélas! le démon s'en mêla. Ailleurs que dans les tragédies, on trouve des confidents disposés à pousser les héros vers le vice et à leur en aplanir les chemins. Celui qui remplit ce rôle auprès de Baby fut son valet de chambre, un vrai serpent, capable de corrompre un séraphin. A force d'artifices de langage, il parvint à réveiller l'humeur entreprenante de l'officier, pansa les blessures de sa vanité, et le remit en bonne disposition; il lui dit que son aventure n'avait pas eu une issue aussi fâcheuse

qu'il l'imaginait, que depuis lors il n'était plus question d'autre chose dans le sérail, que toutes les odalisques y raffolaient de lui, et que, s'il y paraissait, ce serait à qui se disputerait ses faveurs et se prêterait à l'hommage du mouchoir. Ainsi du reste.

Baby ne céda pas sur-le-champ; il avait son premier désappointement sur la conscience. Mais le séducteur revint à la charge, et, avec l'astuce commune à ses pareils, trouva le point vulnérable et s'y appesantit. Notre héros avait pour les femmes des faiblesses qu'il ne dissimulait pas; il les croyait généralement destinées à capituler devant lui, et se persuadait que lorsqu'elles y mettaient de la mauvaise grâce, c'était par suite de circonstances indépendantes de leur volonté. Cette conviction, très-ancienne et très-profonde, l'avait exposé à de rudes mécomptes, et pourtant il n'en était pas guéri. Il se croyait toujours irrésistible. Aussi finit-il par céder aux instances de son familier. A entendre cet homme, le sérail devait s'ouvrir devant l'étranger, et chaque soir, à des heures notoirement indues, on l'y introduirait mystérieu-

sement. Comment Baby aurait-il résisté à de semblables perspectives? Même sur un esprit moins inflammable que le sien, l'effet en eût été décisif. Il céda; qui n'eût pas cédé?

Tirons maintenant un voile : les versions ne s'accordent pas sur l'accueil que reçut notre héros dans l'enceinte où nul homme, excepté David, n'aurait dû avoir accès. Lui-même a été impénétrable là-dessus; on ne pouvait moins attendre d'un pareil chevalier. Les uns disent qu'il y eut en cela un complot ourdi et une mise en scène arrangée. Admis dans le logement des femmes, Baby leur servait de jouet, rien de plus. On le faisait causer de ses voyages, de ses amours d'Amérique, de ses bonnes fortunes dans le reste du globe, puis on le comblait de friandises et de sirops. La soirée s'écoulait ainsi, sans tirer à conséquence. On le traitait en enfant gâté, en Chérubin; on s'amusait de ses saillies, on riait de ses propos galants. Voilà quelle est la première version. La seconde présente les choses sous un aspect autrement sérieux. Baby y deviendrait un héros de roman, qui aurait jonché le sérail de victimes et

en aurait fait le théâtre des plus grands égarements. On s'y serait arraché les yeux et déchiré les coiffes à son intention. Jamais loup, introduit dans une bergerie, n'y aurait commis de tels ravages ni fait saigner plus de cœurs innocents.

Que les choses eussent tourné de l'une ou de l'autre façon, l'officier du *Star* n'en était pas moins jeté hors de ses voies habituelles et perdu pour le service du brick. Il éprouvait une de ces crises qui conduisent aux plus éclatantes abdications; pour un rien il eût renié ses dieux et passé à ceux des Aphones. Chez lui, les sens parlaient en maîtres et l'âme s'effaçait de plus en plus. Or on sait où cela conduit; l'exemple des compagnons d'Ulysse est dans toutes les mémoires. Baby en était arrivé là; il s'amollissait dans les plaisirs et n'avait plus la force de s'y arracher. Ses journées s'écoulaient au milieu d'enivrements sans fin et de fêtes perpétuelles : devoirs de marin, capitaine, bâtiment, pêche du cachalot, souvenirs du pays natal, tout était indignement oublié et foulé aux pieds; il n'avait plus de goût que pour la coupe du vice; il avait trouvé son île de Circé.

§ XXXI.

L'ENLÈVEMENT.

Pour l'intelligence de l'événement qui va suivre, il est nécessaire de donner quelques détails sur les habitudes de notre héros.

Depuis que le harem s'ouvrait chaque soir devant lui, sa conduite était des plus irrégulières, et plus il allait moins il y mettait de ménagements. Des gens de l'hôtel se racontaient à l'oreille qu'ils l'avaient surpris dans les jardins à des heures tellement suspectes, qu'aucune explication légitime ne se présentait à l'esprit et qu'il fallait nécessairement y voir un abîme de scandale. Là-dessus mille propos et des anecdotes à l'appui. Naturellement on ne se privait pas d'enchérir, et de détail en détail, de prouesse en prouesse, Baby finit par acquérir, aux yeux des valets, les proportions des plus grands voluptueux, de ceux qui ont laissé un nom dans l'art des conquêtes.

Comme on le devine, ces bruits, d'abord con-

centrés à l'intérieur, se répandirent au dehors et y prirent de la notoriété. Rien ne vaut de telles nouvelles pour faire du chemin ; il n'y eut bientôt plus, chez les Aphones, un seul harem où le nom de Baby n'eût pénétré. Ce ne fut d'abord que de la curiosité ; plus tard l'intérêt s'en mêla. Chaque jour il était assiégé de messages mystérieux ; on lui demandait une entrevue ici ; là, quelques lignes de son écriture ; ailleurs, on se contentait d'une mèche de ses cheveux. D'autres fois, afin d'exercer sur lui une plus grande séduction, on avait soin de lui expédier des portraits, où la légèreté des tissus laissait voir le plus de perfections possible. Ainsi s'étendait le cercle des bonnes fortunes de notre héros ; ainsi se resserrait le réseau de plaisirs dans lequel il était enlacé. Encore quelques jours, quelques heures de cette existence, et c'était un homme perdu pour l'Amérique du Sud ; un miracle seul pouvait le sauver.

Une nuit qu'il s'était mis en course pour une aventure de ce genre, il lui sembla entendre comme un bruit de pas et apercevoir, à quelque distance, des hommes qui se dérobaient dans l'ombre. Il en

éprouva un peu d'hésitation et se crut épié et suivi. Mais ce ne fut qu'un éclair, un nuage; sa pensée avait un tout autre aliment et bien plus vif. Il s'agissait d'une conquête de choix, d'une entreprise à l'espagnole, sans guitare il est vrai, mais avec échelle de soie, duègne et l'assortiment. Une dame du plus haut parage lui accordait la faveur d'un entretien accompagné de ces circonstances aggravantes. Qu'importait à Baby qu'il y eût des témoins du fait? Il pouvait l'avouer devant le monde entier et s'en montrer enorgueilli. Il exécuta donc son escalade avec la hardiesse et la légèreté du marin, après quoi les persiennes se fermèrent comme c'est l'usage en pareille occasion. Jusque-là, rien de mieux; le programme suivait son cours habituel.

Au retour seulement, il y eut de l'imprévu. Notre héros venait de reprendre le chemin qui lui avait été si propice, et cela en de moins bonnes dispositions. Au lieu de monter il fallait descendre, et de l'ivresse de l'espérance passer aux joies tranquilles du souvenir. Il en était là, lorsque arrivé aux derniers degrés de l'échelle, il sentit tout

point d'appui lui échapper et fut précipité d'une certaine hauteur. A l'instant, et sans qu'il eût le temps de se reconnaître, deux hommes s'emparèrent de ses pieds et de ses mains qu'ils garrottèrent fortement, tandis que d'autres lui mettaient un bandeau sur les yeux et un bâillon sur la bouche. Par surcroît de précautions, on l'enferma dans un sac dont l'ouverture fut liée avec soin; puis le plus vigoureux des assaillants le chargea sur ses épaules comme il eût fait d'une botte de foin ou d'une balle de coton.

Qu'on juge de la situation de Baby? Tout cela s'était exécuté si promptement qu'il ne savait même pas à qui il avait affaire; jamais surprise n'avait été conduite plus habilement. O humiliation! Du haut de sa conquête tomber dans le fond d'un sac! Quand il y songeait, il lui prenait des rages sourdes et il se livrait à des mouvements forcenés; mais les bras qui le retenaient avaient la force d'un étau et lui faisaient cruellement expier ses révoltes. Alors il s'apaisait et s'épuisait en conjectures. Quel pouvait être l'auteur de cet odieux guet-apens? Probablement l'une de victimes de ses galanteries,

un époux qui se vengeait de l'outrage reçu par une incarcération d'un genre nouveau? Et ces représailles jusqu'où les pousserait-il? Quelle limite mettrait-il au châtiment? De la part de ces naturels on pouvait s'attendre à tout. Qui le sait! peut-être allait-on le jeter au fond de la mer en compagnie d'une vingtaine de couleuvres, comme cela se pratique chez les Orientaux. C'était encore, pour Baby, un souvenir de ses études et non pas des plus gais. L'érudition a ses épines.

Cependant une circonstance rendit un peu de calme à son esprit; parmi les sens qu'il avait de libres figurait l'odorat, et ce sens était vivement affecté des parfums de goudron qui s'exhalaient de l'enveloppe où il était renfermé. En y réfléchissant, il lui sembla que ces parfums lui étaient familiers, il lui sembla aussi que la marche des hommes qui l'accompagnaient n'avait rien de commun avec les allures des insulaires : c'était un pas qu'il connaissait et dont la régularité trahissait des habitudes de discipline. Il n'attendait plus qu'un mot, un seul mot pour savoir à quoi s'en tenir; ce mot n'arriva pas; le silence le plus absolu

fut gardé pendant tout le temps que dura le trajet.

A un moment donné on changea d'élément; de la terre on passa sur l'eau; c'était la chance la plus menaçante que Baby eût entrevue; il craignait qu'on ne se débarrassât de lui en l'envoyant au fond de la mer; il s'y attendait et recommandait son âme à Dieu. La durée même de la traversée ne le rassura que médiocrement; il y vit un calcul de ses bourreaux qui, en le noyant sur un point éloigné, s'efforçaient de dérober leur attentat aux recherches de la justice et à la vengeance des lois. Ce fut ainsi et au milieu de ces alternatives qu'il arriva à sa destination, autant du moins qu'il le put présumer. De nouveau il se sentit soulevé par deux bras vigoureux, porté pendant quelques marches, puis redescendu à une certaine profondeur. Était-ce là sa tombe et allait-il être enterré vivant? Il y avait lieu de le redouter.

Enfin il se fit comme une espèce de répit dans son supplice. On ouvrit le sac, où l'air commençait à manquer à ses poumons; on dégagea ses pieds et ses mains; on enleva le bâillon qui lui couvrait la bouche; déjà il pouvait respirer, marcher et

parler; c'était un premier retour à l'exercice de ses fonctions naturelles. Pour achever cette délivrance on détacha le bandeau qui pesait sur ses yeux, et que vit-il? Fox, debout dans sa cabine, et à ses côtés quatre matelots qui avaient été les exécuteurs de ses arrêts :

— Eh bien, transfuge, dit le capitaine en tendant la main à son lieutenant; voilà comment il faut s'y prendre pour vous repêcher. Vous auriez bien mérité que je vous laissasse barboter en eau trouble. Libertin!

Tout s'expliquait; le digne Américain du Nord, pour sauver son malheureux subordonné, n'avait pas reculé devant l'emploi de moyens héroïques et de violences salutaires. Il avait emprunté à la fable l'une de ses plus ingénieuses traditions. C'était le procédé de Mentor, précipitant son élève dans la mer, afin de l'arracher aux charmes d'un séjour dangereux. Baby n'était-il pas dans le même cas et bien plus compromis encore que l'innocent Télémaque?

§ XXXII.

LE CAPITAINE FOX.

Il est temps de dire ce qu'avait fait le commandant du *Star* pendant que son lieutenant s'abandonnait aux séductions du rivage. Entre les deux conduites il existait toute la distance qui sépare l'homme aux principes austères de l'homme aux principes relâchés. Baby n'avait obéi qu'à ses passions; Fox était resté fidèle à ses devoirs.

Dès son retour à bord, le capitaine s'était tracé un plan dont il ne devait plus s'écarter et qui se résumait en deux points essentiels : tromper ses espions, chercher des moyens de fuite. Il s'étudiait donc à garder les apparences de la résignation pendant que de sourdes colères grondaient au fond de son âme. Sortir de ce havre de malheur, échapper à la condition déplorable où il était réduit, lui et ses gens, voilà vers quel but étaient tendus les ressorts de sa pensée. Mais comment en venir à bout? à l'aide de quelles

ruses? Par quels expédients? Il l'ignorait. Le hasard seul pouvait le mettre sur la voie.

Le principal embarras était dans la nature même du mouillage où il avait trouvé un abri. Était-ce une mer intérieure, entièrement fermée, sans communication avec les eaux du large; ou bien y existait-il un passage par où le brick pût gagner les plaines de l'Océan? C'est ce qu'il fallait d'abord éclaircir. Au premier aspect la question paraissait se résoudre contre Fox : la barre de coraux qui s'étendait à l'horizon ne présentait point d'issue visible, et formait dans toute son étendue un obstacle menaçant. Cependant le capitaine ne désespéra pas de l'entreprise; le front des récifs était vaste, et peut-être à force de recherches trouverait-on sur quelque point un fond plus libre et moins chargé d'écueils.

Pour s'en assurer, il fallait un prétexte; la pêche en offrit un des plus naturels. Chaque matin, une embarcation quitta désormais le bord pour aller s'établir sur la ligne des brisants; le soir elle en revenait chargée de poissons. Ainsi aucun soupçon ne pouvait s'élever dans l'esprit des gardiens.

Mais cette embarcation était montée par Fox en personne, et le vigilant capitaine mettait le temps et les circonstances à profit. La sonde en main, il poursuivait la solution de son problème, cherchant s'il ne trouverait pas, au milieu de ces remparts cachés sous les eaux, un canal qui fût praticable et servît à la délivrance de son bâtiment. Il n'y eut pas un rocher de cette côte inhospitalière qu'il ne reconnût et n'interrogeât, pas une crique dans laquelle il n'engageât son canot, pas un banc de madrépores dont il ne fixât d'une manière précise l'étendue et la configuration. L'ingénieur le plus expérimenté n'y eût pas mis plus de soin, ni déployé plus de science.

Longtemps ses efforts furent vains; nulle part il ne trouvait l'issue tant désirée. En de certains endroits, l'intervalle qui séparait cette mer intérieure de la haute mer se réduisait à quelques toises, mais des écueils infranchissables s'y élevaient et ne livraient d'accès sur aucun point. C'était à rebuter un esprit moins ferme et moins patient. Un jour pourtant il eut un trait de lumière. La roche qui formait ces bancs était due au

travail de ces polypes qui, après en avoir été les architectes, s'y ensevelissent comme débris, et dont la masse, spongieuse d'abord, finit pas acquérir la dureté de la pierre. C'est ainsi que cette barrière de coraux s'élevait incessamment et formait, entre le havre intérieur et la haute mer, une muraille vivante. Or une circonstance frappa le capitaine Fox, c'est qu'au contact de l'eau douce ce phénomène cessait, et il en conclut que s'il se rencontrait dans les développements du récif une embouchure de rivière, la profondeur devait y être plus grande, et moins active la structure du rocher.

En effet cette conjecture ne tarda pas à se vérifier. Lorsque dans le cours de ses recherches le capitaine en fut arrivé à l'endroit où le fleuve des Aphones se jette dans l'Océan, il trouva une navigation plus libre et un fond moins dangereux. Le travail des madrépores n'y avait ni la même activité ni la même étendue, et les vases du fleuve composaient jusqu'à une certaine distance un lit inoffensif que la quille du brick pouvait pénétrer impunément. Afin de mieux constater le fait, Fox

y revint à diverses reprises, envoya la sonde dans tous les sens, s'assura de l'épaisseur des alluvions, et compléta sa découverte en traçant, à l'aide de balises, un canal par où son bâtiment gagnerait le large à marée haute et toutes voiles dehors.

Maître de ce secret, le commandant du *Star* n'en laissa rien transpirer; ses mesures furent prises avec une prudence consommée. La moindre indiscrétion suffisait pour tout perdre; il ne s'y exposa pas. L'heure de l'évasion fut arrêtée dans son esprit sans que personne à bord en eût le plus léger soupçon. Même dans ses préparatifs, il apporta une réserve propre à déjouer la vigilance de ses gardiens. Tout était mis sur le compte de la pêche, pour laquelle il affectait un goût chaque jour plus vif, et afin de se le faire mieux pardonner il en distribuait le produit aux hommes préposés à sa surveillance. Ce fut ainsi qu'il arriva au moment décisif.

Il n'existait plus qu'un obstacle et un embarras; c'était Baby. Le lieutenant restait à terre comme otage. Le faire revenir ouvertement, c'était se trahir; partir sans lui, Fox n'en avait pas le cou-

rage. Non pas que notre héros n'eût mérité ce châtiment; c'eût été justice que d'abandonner un tel voluptueux à ses écarts et de fermer le retour de la patrie à un homme qui en appréciait si mal les institutions. Mais le capitaine avait pour Baby une faiblesse qu'il ne cherchait ni à vaincre ni à cacher, et qui prenait sa source dans l'opposition même de leurs caractères. D'ailleurs Baby était inscrit au rôle, il était lieutenant du *Star*, ce titre le couvrait; puis, si pétri de vices qu'il fût, il avait des qualités qui y faisaient équilibre, excellent cœur, parfait marin, pêcheur accompli, animant l'équipage comme pas un, gai dans les jours sombres et solide dans le danger. A raison de ces motifs, il fallait arracher ce malheureux aux liens de fleurs dont il était enveloppé, le sauver à tout prix et des piéges qu'on lui tendait et de ses propres faiblesses.

De là cette expédition dont il avait été l'objet. Une embarcation montée par quatre marins vigoureux y avait suffi; elle venait de ramener le lieutenant entre quatre barriques d'eau, rapportées de l'aiguade. Dès lors plus d'obstacle à l'exé-

cution des projets de Fox; l'équipage était au complet, les dispositions étaient prises; il suffisait d'un mot pour que la conjuration éclatât. Le capitaine allait le prononcer; il attendait que la marée fût haute.

§ XXXIII.

L'ÉVASION.

Au moment où Baby arriva à bord, on avait encore devant soi quelques heures de nuit. Dès la veille, il y avait eu parmi les gardiens une distribution extraordinaire de vivres et de boissons. Sur l'ordre qu'en donna Fox, le rhum fut prodigué, et en telle dose que les hommes chargés de la surveillance du brick tombèrent dans le plus profond sommeil. C'est à peine si celui qui les commandait put tenir l'œil ouvert jusqu'à minuit; vaincu alors, il céda comme les autres.

Le capitaine put donc se concerter avec son équipage sans trouble ni empêchement. Il fut con-

venu qu'on n'userait de violence vis-à-vis d'aucun naturel, si ce n'est dans un cas extrême et lorsque tout autre moyen deviendrait insuffisant. On devait, à mesure qu'ils se réveilleraient, les bâillonner un à un et avant qu'ils pussent donner l'alarme; puis, en dernier ressort, les jeter à l'eau s'ils menaient trop de bruit et devenaient trop dangereux. C'est ainsi que le rigide Américain conciliait les devoirs de l'humanité avec les nécessités du salut commun. Chaque matelot reçut des instructions dans ce sens et promit de les exécuter avec une conscience libre et un bras prompt. Comment hésiter, en effet? Pour tous ces marins, il s'agissait d'échapper à une captivité qui pesait sur les cœurs, de sortir de ces eaux où ils étaient emprisonnés, et de s'élancer à la conquête de plus vastes horizons. Aussi avec quelle ardeur les ordres étaient exécutés, avec quelle rigueur les consignes étaient maintenues!

A un signal du capitaine l'ancre fut levée; c'était l'opération la plus délicate et celle qui présentait le plus de difficultés. Il fallait amortir le bruit de la manœuvre de manière à ne pas donner un

éveil trop prompt, soit à terre, soit à bord. Les matelots s'y montrèrent admirables; à force de précautions ils rendirent l'opération presque insensible. Un seul des gardiens en fut réveillé; mais à peine avait-il l'œil ouvert que deux bras vigoureux s'emparèrent de lui et l'accommodèrent de telle sorte qu'il ne put ni pousser un cri ni faire un mouvement. Il en fut ainsi de tous ceux que leur mauvaise étoile arracha au sommeil; à l'instant même on les mit dans l'impuissance de nuire. Sitôt éveillé, sitôt bâillonné; c'était merveille de voir comment les matelots procédaient à ces exécutions.

Cependant l'ancre était à pic et le *Star* venait de déployer ses voiles longtemps oisives. Ce fut un moment solennel pour l'équipage, et il n'était point de cœur qui ne fût ému. Bien des doutes planaient encore sur l'entreprise, même dans l'esprit de Fox. Avait-il bien fait ses calculs? Trouverait-il la profondeur suffisante, et ne surviendrait-il point d'incident de nature à troubler l'exécution de son projet? Pour le succès il n'y avait qu'une chance, il y en avait mille pour un échec. N'im-

porte, capitaine et matelots n'en allaient pas moins avec une résolution inébranlable vers l'accomplissement de leur dessein; il n'était pas jusqu'à Baby, qui, revenu de ses égarements, ne cherchât à les expier par un surcroît de zèle et un redoublement d'activité.

Jusque-là tout servait l'évasion du *Star*. Point de bruit à terre, rien qui trahît une alerte; à bord, vingt gardiens endormis, six garrottés et impuissants. Une brise douce enflait les voiles du brick et le poussait rapidement vers le passage que Fox avait découvert; avant que le jour se fît on devait en atteindre l'entrée, et les premières lueurs de l'aube suffiraient pour qu'on pût s'y diriger et le franchir. Grâce aux balises ce serait une tâche aisée, et une fois dans des eaux plus profondes, avec les vents propices et l'espace devant soi, on chanterait l'hymne de délivrance. Voilà les perspectives sur lesquelles l'esprit des fugitifs se reposait.

Sur plusieurs points ce programme fut troublé. La distance entre le mouillage et la ligne des brisants était considérable, et le jour commençait à

poindre que le *Star* n'y était pas encore arrivé. De là un premier dérangement, Fox avait compté sur un peu plus de nuit et d'ombres; la lumière allait le trahir avant qu'il fût en sûreté. D'un autre côté, à mesure que les exécutions des naturels devenaient plus nombreuses, on avait plus de peine à les contenir. Quelques-uns parvinrent à se délivrer de leurs bâillons et jetèrent l'éveil parmi les autres. Il fallut alors engager des luttes sérieuses, vaincre des résistances, pousser les sévices plus loin. Même il y eut un moment où cette situation devint intolérable. Le brick allait s'engager dans le canal étroit qui, au calcul de Fox, devait le conduire vers la haute mer; tout mouvement inopportun, toute fausse manœuvre pouvaient le perdre; qu'il allât un peu plus à droite ou un peu plus à gauche, et il risquait d'échouer. Pour assurer le succès, aucun soin n'était de trop; le pont devait être libre et l'attention de l'équipage concentré sur un seul point.

C'était donc le moment et le cas de recourir aux grands moyens; Baby y songea le premier.

— Capitaine, dit-il, une idée!

— Parlez, répliqua celui-ci qui était devenu soucieux.

— Si nous jetions ces canards à l'eau; et il désignait les naturels qui étaient aux prises avec les marins.

— Vous croyez, dit Fox mis en considération.

— C'est un moyen infaillible de vider le pont, ajouta le lieutenant. D'ailleurs que risquent-ils? Un bain matinal. Dans une demi-heure ils seront rendus sur la plage et nous lancés en pleine mer. C'est tout profit des deux parts.

— A la bonne heure, dit Fox, et envoyez-leur quelques bouées par précaution.

— Des bouées, à des canards pareils! s'écria Baby; vous allez voir, capitaine.

Et il poussa vers la mer le plus récalcitrant des insulaires, après lui avoir rendu la liberté de ses mouvements. Une fois à l'eau cet homme se mit à nager comme un poisson, et se dirigea vers le rivage :

— Vous le voyez, capitaine, dit Baby, c'est leur élément.

L'un après l'autre, les gardiens du brick furent

expédiés par le même chemin et s'en tirèrent tous avec une aisance égale. Ce fut pour les matelots un grand débarras : il ne leur restait plus qu'un souci, celui de la manœuvre, et aucun bras n'y était de trop. Quant à la conduite du bâtiment, le capitaine Fox n'en avait laissé à personne la responsabilité ; il tenait lui-même le gouvernail et dirigeait le *Star* dans une passe resserrée que bordaient, à droite et à gauche, de formidables écueils. Quelques signaux, à peine visibles, l'aidaient seuls à se reconnaître dans cette navigation périlleuse. Aussi que de soins Fox y apportait, que de vigilance! Comme sa main était prompte, et son coup d'œil sûr! Il faut tout dire, le salut en dépendait. Une méprise, un oubli, un faux mouvement, auraient suffi pour gâter la partie ; un retard même eût été fatal. Déjà les hommes dont on s'était délivré avaient gagné la plage, et à leur appel on voyait accourir des gondoles de guerre envoyées à la poursuite du bâtiment fugitif.

Jusqu'au milieu du canal, il ne se passa rien de fâcheux ; habilement dirigé et poussé par une

brise fraîche, le brick fournit heureusement la moitié de sa course; encore quelques instants, et l'Océan lui ouvrait ses surfaces et il y traçait un sillon indépendant. L'équipage, rangé sur le pont, s'apprêtait à célébrer l'événement; il avait la pleine mer sous les yeux, il l'embrassait, il y atteignait. Hélas! que de choses échappent au moment où on croit les tenir! Dans une dernière évolution le bâtiment toucha, et, après un effort infructueux, demeura comme enchaîné par une puissance invisible. Il avait rencontré un haut-fond. En vain les voiles se gonflaient sous l'action du vent, en vain les mâts ployaient jusqu'à se rompre, rien ne pouvait le soustraire à cette étreinte ni l'arracher à cette immobilité.

A quoi tiennent les destinées? c'en était assez pour renverser les projets de Fox; quelques pieds d'écart avaient tout changé. Ces visages que la joie animait naguère exprimaient maintenant la consternation; au lieu de se porter vers la haute mer, les regards étaient fixés sur ce malheureux navire qu'aucun effort ne pouvait dégager. Toute minute aggravait le péril. Déjà des troupes accou-

raient pour châtier cet audacieux coup de main; déjà les gondoles de guerre se rapprochaient de leur proie; c'en était fait; plus d'illusion possible; le sort se déclarait pour les Aphones et trahissait la cause des Américains; l'écrevisse l'emportait sur les étoiles de l'Union.

Seul parmi les siens, le capitaine conservait son impassibilité, on eût dit que cet incident ne le prenait pas au dépourvu. Il n'avait quitté le gouvernail qu'un moment, afin de s'assurer de la position de ses balises; il l'avait repris ensuite tout en gardant à la main le porte-voix du commandement. Un autre eût amené les voiles; Fox les fit toutes déployer; il couvrit le brick de toute la toile qu'il pouvait porter. Ce fut un spectacle effrayant; les hauts mâts se courbaient comme des roseaux et faisaient entendre un bruit sinistre. Qu'un d'eux se rompît et tout était consommé. Mais cette fois le calcul du capitaine eut un plein succès. Le fond sur lequel reposaient les flancs du brick étaient une vase molle dans laquelle sa quille parvint à s'ouvrir un passage; on sentit bientôt un élan, suivi d'un temps d'arrêt, puis un second élan, puis

enfin une marche pénible encore mais continue. Le brick se dégagea ainsi, en glissant sur ces vases comme sur un berceau, jusqu'à ce qu'il atteignit un fond moins obstrué. A quelques encablures de là, il avait vingt pieds d'eau sous son bois; il était sauvé, il était libre.

L'équipage poussa trois cris de joie, trois cris de défi pour les gondoles de guerre qui le suivaient.

§ XXXIV.

UNE DERNIÈRE AVENTURE.

Le *Star* venait à peine de se mettre en route qu'un incident apporta une trêve aux émotions du départ. De la plage la plus voisine, un homme s'était jeté à la mer et semblait vouloir, par un effort désespéré, atteindre le bâtiment à la nage ou tout au moins se faire remarquer de ceux qui le montaient. De temps en temps il élevait hors de l'eau une de ses mains et l'agitait comme un signal

de détresse, puis il se dirigeait de nouveau vers le brick avec une inexplicable obstination. Qui était cet homme? et que signifiait cette poursuite insensée? Fallait-il y voir l'acharnement d'un ennemi ou un désir ardent d'échapper à cette terre maudite? Telles étaient les réflexions de Baby, qui prenait à cette scène un intérêt très-vif. Un pressentiment l'y poussait :

— Capitaine, dit-il en allant vers Fox, voyez donc ce malheureux qui joue un jeu à se noyer vingt fois. Si nous mettions en panne pour lui envoyer un canot. Que risquons-nous? Nous voici hors d'atteinte; les gondoles des Aphones ne s'aventurent pas si loin.

Fox n'était pas homme à repousser une bonne inspiration.

— Faites, Baby, dit-il, et promptement; c'est un fou, un véritable fou, ajouta-t-il en dirigeant sa lunette de ce côté; voyez comme il lutte contre les flots! Pourvu que vous n'arriviez pas trop tard!

— Le canot est amené, capitaine, et j'y descends; c'est une expédition de dix minutes, tout

au plus. Je vous réponds qu'elle finira bien. En avant, matelots; on ne m'ôterait pas de l'esprit que j'ai vu cette figure quelque part.

Quand le lieutenant acheva ces mots, il était déjà embarqué et en route pour sa destination. Les rames semblaient voler sur l'eau comme des ailes de mouette; bientôt on se trouva à la portée de l'intrépide nageur :

— Quoi, David, c'est vous? s'écria Baby en reconnaissant le grand dignitaire de l'île des Aphones, celui qui l'avait comblé des bienfaits de son hospitalité. Vous, en pleine mer!

— Moi-même, lieutenant.

— Qui m'eût dit que j'aurais à vous repêcher par vingt brasses d'eau! De ce côté, David, de ce côté; rangez le canot.

— C'est cela, lieutenant, sauvez-moi d'abord, nous causerons après. Ouf, ajouta-t-il quand il se trouva en sûreté; la promenade est bonne. Trois milles au moins.

Baby lui jeta un manteau sur les épaules et parut hésiter un moment :

— Où faut-il vous reconduire, David? lui dit-il.

— Où? répliqua-t-il; belle question. A bord; m'y trouvez-vous de trop?

— A Dieu ne plaise, David! Mais votre grade, là-bas? votre écrevisse? votre sérail? Vous quittez tout cela?

— Il le faut bien, répondit-il avec un soupir.

— Comment, il le faut? ajouta Baby.

— Sous peine d'être pendu, lieutenant; mon affaire était claire. Pendu dans la journée!

— Allons donc?

— C'est comme je vous le dis. Dans la journée! La justice est prompte, chez les Aphones; elle supprime les formalités.

— Mais encore, pour quel motif?

— Le motif? Vous le savez mieux que personne, Baby.

— Moi? David.

— Oui, vous, Baby. Et comment ne le sauriez-vous pas? c'est en votre place qu'on m'eût pendu!

— Merci! Voilà de plaisantes gens, s'écria l'officier.

— Ne vous l'avais-je pas dit? N'étais-je pas votre garant, votre caution? ne devais-je pas répondre

de vous corps pour corps? Vous aviez mérité d'être pendu; vous parti, c'est moi qui y passais. La loi est formelle.

— Et tout cela pour moi? Pauvre David!

— Pour vous, pour Fox, pour l'équipage entier, pour le bâtiment même. Est-ce que je ne représentais pas, chez les Aphones, l'élément saxon?

— En effet.

— Eh bien! j'aurais été pendu pour l'élément saxon! S'il se fût agi de français, c'était le tour de mon ami le Basque, qui représente l'élément gaulois.

— Vous m'en direz tant.

Cet entretien finissait au moment où le canot rejoignit le brick. Les faits étaient clairs; David fuyait la peine capitale et allait trouver à bord du *Star* l'hospitalité qu'il avait si bien exercée dans son palais. Baby y mit de la grandeur; il partagea avec lui sa chambre, ses vêtements, son linge, ses provisions et jusqu'à son tabac. Il n'y a qu'un point sur lequel le lieutenant dut rester en arrière; il n'avait pas de sérail à partager.

§ XXXV.

LES RÉVÉLATIONS.

Après quelques heures de repos, David se trouva remis de l'exercice un peu violent auquel il avait été obligé de recourir afin d'assurer son salut. Quand il remonta sur le pont, l'île des Aphones venait de disparaître dans les profondeurs de l'horizon; à peine distinguait-on, dans un nuage de brume, les arêtes de ses plus hautes montagnes. C'était comme un songe que la lumière dissipe et dont la trace même disparaît du souvenir.

Il était naturel qu'ayant à leur bord un homme qui avait joué un rôle dans le plus étrange des pays et au milieu d'une civilisation aussi singulière, le capitaine et le lieutenant se montrassent curieux de détails sur les mœurs, sur les lois, sur le régime politique, sur la vie sociale qui y étaient en vigueur. Que dans la contrée même, David eût éprouvé quelque scrupule à dire ce qu'il en pensait, qu'il eût, sur de certains chapitres, manqué

de voix, cela s'expliquait par des scrupules de position ou des devoirs d'état, peut-être aussi par les conditions particulières de l'atmosphère qu'il respirait; mais à bord ces empêchements avaient cessé; ses fonctions ne l'enchaînaient plus; l'air de l'île ne pesait plus sur sa poitrine et n'y étouffait plus les sons. Il pouvait parler impunément.

Et pourtant il se passa un temps infini avant que l'ancien dignitaire, promu aux honneurs de l'écrevisse d'or, recouvrât cette liberté, cette aisance de langage que le capitaine et le lieutenant attendaient de lui. Ses poumons ne semblaient se dégager que graduellement et avec un certain effort; son esprit même s'effrayait parfois de son indépendance. Souvent il commençait une phrase et ne l'achevait pas; ou bien il s'y prenait à plusieurs reprises et comme si le courage lui fût venu avec le temps. C'était une sorte de cure des organes de la voix; aujourd'hui David gagnait une note, demain une autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'instrument fût complet.

Enfin la guérison s'acheva et on le vit bien au changement de ton et à la nature du langage.

Les réticences étaient moins fréquentes; les jurons reprenaient le dessus. Enfin un soir, après un repas copieux et d'abondantes rasades de rhum, David annonça qu'il allait faire des révélations complètes :

« Il y a longtemps que cela me pèse, s'écria-t-il; quel bonheur de pouvoir se soulager! Ah! je puis parler enfin; ah! je puis dire tout ce que j'ai sur le cœur. Eh bien! vous allez en entendre de cruelles!

« Vous saurez donc. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

(Ici se termine le bulletin de la Société de Géographie auquel ces détails sont empruntés. Pourquoi le récit de Fox s'arrête-t-il là? Est-ce la faute du capitaine ou celle de David? Faut-il en accuser la Société de Géographie? C'est ce qu'il a été impossible d'éclaircir. Il est à croire que David, lancé comme il l'était, ne s'est pas arrêté en si beau chemin et qu'il a traité la civilisation des Aphones comme elle mérite de l'être. Il est également pro-

bable que Fox, dont les principes sont connus, n'a rien déguisé de ce que l'ancien chevalier de l'écrevisse lui a révélé. Baby l'eût suppléé au besoin, quoique avec des intentions et des mœurs moins austères. Il ne reste donc que la Société de Géographie à qui l'on puisse imputer la déplorable lacune qui existe dans cette narration. C'est de ce côté qu'il faut chercher le coupable, tout le fait supposer. Les Sociétés de Géographie craignent tant de faire parler d'elles, et aiment si peu à mener du bruit !)

XV

LES COURTISANS

Voici un mot qui a dévié de sa première acception, et dont on n'aurait plus le sens exact, si l'on n'en consultait que l'étymologie.

Autrefois, le courtisan était l'homme qui se montrait assidûment à la cour, en avait le ton, les manières, les airs, n'ignorait rien de ce qui s'y faisait, de ce qui s'y disait, et savait s'y maintenir en bonne posture. De là un art; art difficile, délicat, exigeant bien des ressources dans l'esprit et beaucoup d'égalité dans l'humeur, sujet à des retours, à des mécomptes et ne donnant en somme que de pauvres satisfactions à côté de graves ennuis; l'art du courtisan. Pour en pénétrer les finesses, ni l'étude ni l'expérience ne suffisaient;

il fallait une vocation prononcée. On naissait courtisan; on ne le devenait pas.

Le courtisan supposait donc une cour, l'un ne marchait pas sans l'autre. Et ce mot de cour, il convient de le prendre dans sa grande acception et de l'appliquer à ce qui en vaut la peine. Louis XIV eut une cour; Charles-Quint aussi : aux deux extrémités de l'Europe, Élisabeth d'Angleterre et Catherine de Russie ont eu la leur. Une cour digne de ce nom tient à deux choses, à l'époque et au souverain; il se peut faire que l'époque y prête et que le souverain n'y prête pas, comme aussi que le souverain y convienne et que l'époque s'y refuse. Enfin le dernier élément d'une cour et sans lequel on n'en a guère que la parodie, c'est une noblesse qui en recueille et en transmette les traditions, sache y figurer, y jeter de l'éclat et couvrir les misères du rôle par le lustre du sang et le prestige des formes.

Or une cour, ainsi définie, en existe-t-il?

Où la trouver? Où est-elle? L'Europe, à coup sûr, n'en fournit plus; ni l'Amérique, ni l'Afrique n'en ont l'équivalent, et la dernière qui restât

debout, aux confins de l'Asie, la cour de Chine est à la veille d'être emportée par le flot de la sédition. Quant à l'Océanie, elle n'a que des cours tatonées, où l'habit n'est point gênant et où la vieille étiquette permet de s'entre-dévorer, cru ou rôti, suivant le goût. C'est là, il est vrai, un trait commun aux plus brillantes cours ; on s'y dévorait, quoique par d'autres procédés ; mais on y exigeait un peu plus de costume. Conclusion ; il n'y a plus, dans le monde connu, de cour digne de ce nom.

Où est alors la place du courtisan? Qu'est-il devenu ? Quel en est l'emploi ? Les cours ont pu disparaître ; le courtisan n'a pas disparu ; l'espèce en est trop robuste, trop susceptible de multiplication ; il se transforme et ne périt pas. Mais où est-il ? Comment s'adapte-t-il aux sociétés nouvelles ? C'est ce qu'il n'est pas indifférent d'examiner.

Si les grandes cours n'existent plus, on dirait que de leurs débris il s'en est formé une foule de petites, qui en sont la monnaie. A défaut d'un potentat disposant de toute chose et versant la faveur de haut, on a une multitude de personnages de

moindre rang qui exercent chacun leur part d'influence et ont, à ce titre, un cortége d'assidus et de familiers. De ces personnages l'un tiendra à l'administration, l'autre aux corps constitués; celui-ci aura dans ses mains les emplois civils, celui-là les emplois militaires; tous se seront ménagé un cercle d'action dans lequel il leur est loisible d'obliger leurs amis. Or à chacune de ces positions correspond nécessairement une clientèle, et pour un protecteur qui s'élève il naît mille courtisans. Ce sont autant d'astres qui ont leurs mouvements, leur puissance, leurs périodes d'ascension et de déclin, et entraînent dans leur tourbillon un certain nombre de satellites.

Aucun pays, il faut le dire, ne se prête mieux que le nôtre à ces combinaisons. Nulle part, on ne trouve plus de gens disposés à vivre sur le commun et à mettre leur existence à la charge de l'État en retour de quelques services aussi doux que légers. Pour peu que nous persistions dans cette voie, bientôt la moitié de la nation sera pourvue et l'autre moitié en train de se pourvoir. Il n'est point de père de famille qui ne rêve pour ses fils la car-

rière lente mais sûre des emplois publics, et ne l'envisage comme un abri désirable contre les écueils dont les autres professions sont semées. Aussi y a-t-il presse de ce côté : on a beau agrandir les cadres, ils sont à l'instant envahis et ne peuvent suffire à la foule des aspirants. Le flot monte à vue d'œil ; il inondera le pays entier, si l'on n'y prend garde.

C'est ainsi que s'est formée une nouvelle race de courtisans, et comme le terrain est bon, elle y pullule. Il ne s'agit plus en effet de quelques faveurs du souverain, de pensions sur la cassette ou de mentions sur la feuille des bénéfices ; c'était bon pour les temps passés ; notre siècle a de plus grandes convoitises. Il s'agit aujourd'hui de millions par centaines répartis entre les divers services publics, et qui sont l'apanage d'une classe habituée à puiser dans les coffres de l'État, où d'autres versent modestement leur tribut. Quant au prétexte, peu importe ; la marge est grande et le choix ne manque pas. Les uns auront la mer, les autres la terre ferme ; ceux-ci des emplois dans l'administration, ceux-là des grades dans l'armée ; il n'en est aucun

qui ne puisse trouver une fonction qui corresponde à ses facultés ou ne soit un abri pour son insuffisance.

Aussi que de courtisans partout et pour toute chose ! Quelle échelle continue, depuis celui qui aspire à un poste modeste jusqu'à celui qui vise au plus élevé ! Que de mains tendues ! que d'attitudes suppliantes ! On dirait une nation de mendiants et qui met toute son existence au bout d'un placet. Dans les arts, c'est à qui obtiendra des commandes de l'État ; dans les lettres, c'est à qui arrachera à la faveur une sinécure lucrative, un de ces postes où le service est nul et le traitement arrondi ; une subvention, une pension, une gratification qui ne s'avouent pas et que l'on touche avec une régularité exemplaire ; des voyages, des missions aux frais du trésor qui ne sont guère que des aumônes déguisées ; enfin un de ces mille prétextes à l'aide desquels on extorque aux caisses publiques un argent dépensé sans éclat ni profit.

Et si l'on descend quelques degrés encore de cette échelle de mendicité, combien d'autres quêteurs on y découvre ! Ne prenons qu'un exemple :

les bureaux de poste, de timbre, de poudre et de tabac. C'est tout un monde de prétendants, cinquante mille au moins, qui en font l'objet d'un siége en règle et ne se rebutent pas pour quelques échecs. Cinquante mille individus qui emploient leur activité en suppliques, en apostilles, en courses aux ministères, en sollicitations auprès des directeurs, en certificats de tout genre et en importunités de toute espèce. Voilà pourtant à quoi une notable portion du peuple français applique le temps dont il dispose et les facultés que la nature lui a departies; voilà vers quel but il tend, avec une opiniâtreté, digne d'un meilleur sort. Quel dommage que l'État n'ait pas un bureau de tabac à mettre à la disposition de tout citoyen immatriculé! Serait-il béni ce jour-là!

Il est vrai qu'il faudrait y ajouter une croix d'honneur; ce peuple spirituel y tient. Nulle part plus que chez lui on ne plaisante sur ce hochet de la vanité; nulle part aussi on ne le recherche avec plus de fureur. On se moque de ceux qui l'ont jusqu'à ce qu'on l'ait; et, quand on l'a, on en parle encore avec des airs dégagés. Ainsi se passent les

choses. Le ruban rouge est le complément d'une bonne tenue; il fait bien sur l'habit. La mère en rêve pour son fils, la femme pour son mari. Puis on le désire parce qu'on le voit ailleurs; c'est une des faiblesses habituelles de l'esprit et celle qui y exerce le plus de ravages. Les registres de la chancellerie de la Légion d'Honneur portent à cinquante mille environ le nombre des personnes qui sont en droit de porter cet insigne; ce n'est pas exagérer que d'évaluer à un million le nombre des personnes qui y prétendent. Il en sort de tous côtés, et Dieu sait avec quels titres? Mais qu'importe, si l'on a des appuis? Les titres ne sont qu'un prétexte, et bien des exemples prouvent qu'il suffit des plus spécieux.

Passons maintenant à d'autres quêteurs et à la portion la plus nombreuse de cette intéressante famille, à ceux qui ont des emplois publics ou qui désirent en avoir. D'après des calculs qui semblent exacts, la France aurait l'inappréciable avantage de posséder six cent mille fonctionnaires; aucun pays n'est plus riche sous ce rapport; elle pourrait en céder sans s'appauvrir. Or à côté de chacun de ces

fonctionnaires on peut bien, sans mécompte, placer deux aspirants qui se proposent de combler les premiers vides, les uns avec des chances, les autres sans chance aucune, mais apportant dans cette poursuite l'activité du courage malheureux. Ce serait alors douze cent mille fonctionnaires en expectative à ajouter aux six cent mille fonctionnaires accrédités et nantis, c'est-à-dire dix-huit cent mille personnes qui vivent ou espèrent vivre sur les deniers de la communauté.

Se fait-on une idée de la masse des sollicitations que cela suppose? Ceux qui encombrent les avenues ne sont ni les moins remuants, ni les moins actifs; ils ne s'y épargnent guère. Par eux ou par les leurs, ils obsèdent les gens influents, les dispensateurs des faveurs et des places. Ceux qui n'ont pas d'accès direct cherchent un accès indirect, et chaque solliciteur en met au moins cinq autres en campagne. C'est ainsi que, de proche en proche, le pays tout entier finit par être entraîné dans le mouvement. Les uns s'y prêtent par calcul, les autres par faiblesse; ceux-ci par position, ceux-là par un goût naturel. Il est si doux de

faire des heureux avec l'argent des autres. De là des habitudes de sollicitation qui, peu à peu, gagnent tout le monde, les sollicités devenant solliciteurs, ou les solliciteurs sollicités, suivant les circonstances et chacun dans la sphère de son crédit.

Quant aux fonctionnaires nantis, c'est leur existence obligée depuis le jour de leur nomination jusqu'au moment de leur retraite. Ils n'avancent qu'à ce prix. Pour obtenir le moindre grade un effort est nécessaire, et plus le grade est élevé, plus l'effort doit être grand. Les esprits naïfs peuvent seuls se bercer de cette conviction que le talent et le zèle suffisent pour assurer une carrière; les gens habiles savent qu'on ne se pousse qu'au prix d'un peu d'aide et de beaucoup de coups de chapeau. Il faut se faire bien venir de ses chefs, en partant des plus proches pour aboutir aux plus lointains, s'effacer avec art ou se montrer à propos, ne ménager ni les politesses, ni les démarches, être officieux sans importunité, prévenant sans affectation, enfin développer, dans une petite sphère, des qualités qui seraient remarquées et appréciées dans les plus grandes. Surtout il faut savoir maîtriser ce

qu'il y a de rude et de vif dans le cœur humain, les opinions trop sincères, les convictions trop fortes; se tenir au niveau de l'esprit qui règne et du sentiment qui prévaut; enfin, ne jamais lutter contre les courants, de quelque nature qu'ils puissent être. Le succès n'arrive qu'à ces conditions.

Voilà donc comment se partage notre chevaleresque nation; les solliciteurs d'une part, de l'autre les sollicités. Et que personne ne s'imagine échapper à ces catégories; il sera de l'une au moins, s'il n'est pas des deux. Qui n'a pas été plus ou moins sollicité et par conséquent solliciteur. Le champ est vaste, on l'a vu. Bureaux de tabac; croix d'honneur; emplois publics; commandes; voyages; missions; fournitures; postes honorifiques ou salariées; grades dans la marine ou dans l'armée, dans la magistrature ou dans l'administration; privilèges de toute nature; fonctions qui ont le canton, l'arrondissement ou le département pour berceau; mandats politiques d'un caractère plus général: que d'existences liées à la sollicitation! que de personnes qui en tirent ou espèrent en tirer parti! que de familles enchaînées à cette perspective et à

cet espoir! que de filles dont c'est la dot! que de veuves dont c'est le douaire! sans compter les enfants perdus qui ont dévoré leur patrimoine et s'y jettent en désespoir de cause comme dans un dernier refuge et un dernier abri.

Autant de courtisans, et de courtisans d'une triste espèce, autant d'hommes qui aliènent, à un certain degré, l'indépendance de leur esprit et la liberté de leurs mouvements. On s'est quelquefois demandé comment nous changeons si facilement de régime, en passant par les plus incompatibles avec une exemplaire docilité. Peut-être ne faut-il pas en chercher ailleurs le motif. Tant de gens en France vivent du gouvernement, ou attendent quelque chose du gouvernement, qu'un gouvernement, dès qu'il existe, a une clientèle obligée et d'autant plus ardente qu'elle attend plus de lui. Ceux-ci veulent se maintenir; ceux-là veulent arriver; c'est le secret de beaucoup de consciences, et à peine s'en cache-t-on.

Oui, le métier de courtisan s'est transformé; tout le monde s'en mêle, tout le monde l'est plus ou moins, directement ou par ricochet. On accepte

tout et de toute de main ; on demande sans besoin ni relâche. C'est la monnaie courante ; en attrape qui peut. Pauvres cours d'autrefois! Que vous entendiez donc mal l'art d'enchaîner les gens! Vous aviez la gabelle, qui vous rendait odieuses à la nation, et n'aviez pas le bureau de tabac qui vous eût fait tant de créatures !

XVI

SPLENDEURS ET ÉCLIPSES

DE

NARCISSE MISTIGRIS

ET DE

MADEMOISELLE ANÉMONE

SPLENDEURS ET ÉCLIPSES

DE

NARCISSE MISTIGRIS

ET DE

MADEMOISELLE ANÉMONE

§ I.

LES ORIGINES DE MISTIGRIS

Il est des positions qu'il convient de fixer; celle des Mistigris est du nombre. Notre siècle tient à avoir le cœur net sur tous les monuments; il veut savoir d'où ils viennent et quels en furent les débuts. Eh bien! Mistigris est un monument, et il est d'un véritable intérêt, pour les races futures, de rechercher dès aujourd'hui d'où il sortit et quels

furent ses premiers pas dans la vie. Si l'antiquité avait pris cette précaution vis-à-vis d'Homère, nous n'en serions pas à poursuivre de ville en ville les vestiges de son berceau.

Mistigris naquit dans le Cotentin, au milieu des plus beaux bœufs du monde. Dès son bas âge, le spectacle de la nature frappa ses yeux; il n'en recueillit que ce qu'il fallait pour devenir l'esprit le plus positif de toute la Basse-Normandie. Ce qu'il voyait dans un pâturage, c'était le profit qu'en tirait le bétail, et dans le bétail le poids qu'il acquérait par la nourriture. A onze ans il savait déjà dire, du premier coup d'œil, ce qu'un bœuf rendrait au débit, combien de filet et d'entre-côte, combien de graisse et de gîte à la noix, si bien que son père, propriétaire d'un petit herbage, s'en remettait à lui pour faire ses calculs et le conseiller dans ses marchés. Jamais on ne vit, dans un pays où les gens madrés ne manquent pas, d'esprit plus subtil, d'intelligence plus précoce; peut-être s'y mêlait-il un peu trop d'ardeur et un goût trop vif pour le succès à tout prix. Mais ce n'était là qu'un germe, et à cette époque de sa vie, Mistigris pouvait poser

hardiment la main sur son cœur et se déclarer sans peur ni reproche, exactement comme le chevalier Bayard.

Ce n'est pas que, dans les foires aux bœufs, il ne vît bien des choses équivoques et ne prît des leçons dont la moralité laissait à désirer. Le monde est ainsi fait, que les mauvais exemples y abondent, et que ce sont précisément ceux là qui frappent le plus sûrement les jeunes esprits. Comme un autre, Mistigris s'en ressentit; seulement il se créa dès lors un genre de philosophie à lui, où la tolérance et le calcul entraient dans une proportion égale, et où d'avance il excusait chez les autres des écarts où plus tard il pourrait être entraîné. C'était très-ingénieux, surtout de la part d'un adolescent; cela présageait une prudence consommée. Ainsi, quand il voyait employer, autour de lui, ces stratagèmes dont les marchands ne se privent jamais, ces tromperies à l'aide desquelles ils déguisent les défauts de leurs denrées, Mistigris n'avait qu'un mot à la bouche, un mot profond, qui résume sa destinée, en explique les grandeurs et en justifie presque la décadence.

— Que voulez-vous? avait-il coutume de dire; il faut bien que chacun ici-bas fasse ses petites affaires.

§ II.

LES DÉBUTS

Le père de Mistigris ne fut pas longtemps à comprendre que le génie de son fils serait à l'étroit, même dans un pays de ressources comme l'est la Basse-Normandie. Il songea donc à l'envoyer sur un théâtre plus relevé, où il pût faire figure et déployer ses moyens. Tout autre eût songé à Coutances, à Avranches, peut-être à Falaise, comme à la dernière limite du monde connu. Le père de Mistigris porta plus haut ses prétentions; il estima que son fils ne serait déplacé nulle part, et qu'à lui donner une destination, il fallait se décider pour la plus éclatante. En d'autres termes, ce fut à Paris qu'il résolut de l'envoyer.

Mistigris n'avait pas poussé très-loin les études qui constituent le parfait bachelier : cependant il

n'était point dépourvu de culture. Il savait, du grec et du latin, ce qu'il en faut pour composer un mauvais thème ou une détestable version; tous écoliers en sont là, même ceux dont on célèbre les mérites. Il avait une plume très-nette, quelque lecture des auteurs, du goût pour les sciences exactes, et surtout une aptitude remarquable pour le calcul. C'est probablement ce qui décida son père à en faire un procureur ou quelque chose d'approchant. Des relations de voisinage existaient entre lui et un notaire de Paris, propriétaire d'un château dans le Cotentin. C'en fut assez pour bâtir un plan et ouvrir des négociations. Le résultat ne trahit point les vœux du Bas-Normand; le notaire consentit à ouvrir au jeune homme les portes de son étude; il fut décidé qu'il y entrerait comme neuvième clerc, avec un traitement indéterminé et un repas composé d'une flûte et d'un verre d'eau. C'étaient là de grands avantages.

Mistigris y fut sensible comme il le devait. Dans les débuts, l'existence lui fut assez dure et il eut à pâtir plus d'une fois. Tous les grands hommes ont commencé ainsi; c'est le tribut payé au destin.

La tendresse d'un père a des limites, surtout celle d'un Bas-Normand ; Mistigris ne put jamais tirer du sien au delà de cinq cents livres ; encore fallait-il user des prétextes les plus ingénieux. C'est au point qu'un jour, à bout de ressources et pressé par la faim, il jeta l'alarme dans le Cotentin et les pâturages environnants. Il écrivit à son auteur qu'une voiture lui avait passé sur le corps et lui avait brisé une jambe ; il demandait vingt-cinq livres pour l'opération. Cette fois, le cœur paternel se réveilla ; l'herbager, en proie au désespoir, prit le coche au lieu d'envoyer la somme et arriva en toute hâte à Paris. Quand il vit son héritier alerte et dispos, et se fut assuré du parfait état de ses membres, il lui administra une semonce en guise d'argent et retint sur le premier trimestre de sa pension les frais de son voyage, aller et retour. A Normand, Normand et demi.

Avec cinq cents livres par an, Mistigris ne pouvait faire qu'une assez médiocre figure. Il est vrai qu'à titre de neuvième clerc, il avait en surcroît la flûte et le verre d'eau ; mais ces ressources alimentaires ne conduisent pas un homme très-loin.

Il avait beau s'adresser aux fourneaux économiques, se prêter à tous les déguisements que les vivres peuvent subir, passer les barrières afin de se soustraire aux taxes de l'octroi, s'adresser pour sa garde-robe aux étalages des fripiers, porter ses chapeaux jusqu'à altération de couleur, et garnir ses chaussures d'une triple armure de clous, il n'en vérifiait pas moins la justesse de cette maxime, que tout est périssable ici-bas, et qu'il arrive un moment où il faut tout remplacer, souliers, linge, coiffure, vêtements. Remplacer! problème terrible et souvent insoluble, qui occupe tant d'imaginations et trouble tant de nuits. Comme un autre, Mistigris en fut longtemps préoccupé : il est vrai qu'il ne connaissait pas encore les expédients du crédit et la manière de s'en servir.

Ce fut une cruelle période, surtout pour un homme qui se sentait destiné à mieux. Les privations physiques n'étaient pas sans doute indifférentes à Mistigris; je n'en fais ni un cynique, ni un stoïcien. Il n'est indifférent à personne de ne pas manger tout son soûl, de vivre sous un toit à jour et en proie aux injures de l'air, gelé en

hiver, rôti en été, de voir la trame d'un habit se mettre en relief, les coutures se trahir et les entournures céder, de sentir sous ses pieds des bottes qui deviennent perméables et livrent les bas aux outrages des ruisseaux. Non, rien de tout cela n'est indifférent à un cœur bien placé, et Mistigris l'avait aussi haut placé que qui que ce fût. D'ailleurs l'instinct parlait déjà chez lui ; il se sentait du goût pour les délicatesses et les raffinements de la vie, et se prenait à envisager d'un œil jaloux le luxe dont il était environné.

Et pourtant cette privation n'était à ses yeux que secondaire; il se serait habitué aux souffrances du corps; ce qui lui était intolérable, c'était les souffrances de l'âme. Ses grandes et profondes révoltes venaient de là. Dans ses heures de méditations, il en revenait toujours aux misères et aux injustices de sa destinée. Il se disait que jamais être n'avait été plus méconnu que lui, plus notoirement jeté hors de sa sphère, qu'aucun n'était moins à sa place. Un génie comme le sien, réduit à quoi? à courir la ville pour porter des expéditions, à tenir la plume dans des inventaires après

décès, à jouer le dernier des rôles dans la plus prosaïque des professions. Où tout cela pouvait-il le conduire? Même en portant son ambition jusqu'au plus haut degré, que pouvait-il lui arriver? de devenir notaire, de passer notaire. Bel avantage pour un esprit ardent, inventif, ingénieux et qui se sent créé pour de grandes choses. Non, ces perspectives ne suffisaient pas à l'âme de Mistigris. C'était un enfant des nouvelles générations, à qui il fallait de l'air et de l'espace, un champ sans limites, et la bride sur le cou en matière d'opérations. A ce prix il devait se retrouver et reprendre possession de lui-même, occuper son rang et s'élever à un ordinaire digne de lui.

Que de fois le soir, triste, découragé, à court d'aliments, en butte aux rigueurs de la saison, il jeta, des hauteurs de sa mansarde, un douloureux défi à la destinée; que de fois il laissa échapper le cri de son âme, et avec ce cri le secret de ses combats intérieurs!

— Quand donc viendra le jour, disait-il, où je pourrai faire aussi mes petites affaires?

Ses petites affaires! le naturel perçait déjà.

§ III.

LES DISTRACTIONS D'UN CŒUR DÉPOURVU.

On sait quel péril s'attache aux ambitions concentrées. De tous les maux, il n'en est point de pire; nul traitement n'y est approprié. Le seul remède à l'ambition, c'est l'ambition même; elle ne se tempère qu'en changeant d'objet. Mais chez Mistigris l'ambition ne variait guère, elle avait tous les caractères que l'on attribue aux idées fixes, elle s'acharnait obstinément sur un point, n'en déviait pas, ne s'en laissait pas détourner. Le malheureux voulait absolument faire ses petites affaires. Il n'en dormait plus, il en rêvait au milieu des grosses et des dossiers, chargeait les actes qu'on lui donnait à copier de déplorables erreurs, et préparait ainsi aux clients une suite de déceptions faciles à imaginer. Encore quelques pas dans cette voie, et c'était un homme perdu; perdu pour ses projets qu'il n'était point en mesure

de poursuivre, perdu pour le notariat, d'où il allait être exclu comme un membre indigne et frappé d'anathème.

Pour sauver une créature parvenue si près de l'abîme, il fallait un miracle; ce fut une femme qui l'opéra. Les femmes n'en font jamais d'autres; elles arrivent à propos pour tendre une main secourable aux malheureux; c'est leur titre et leur destination. Si l'on accordait des médailles pour des traits de ce genre, Dieu sait quelle masse il en faudrait! Mais les femmes n'y apportent ni calcul, ni vanité; elles font le bien discrètement et pour le plaisir de le faire, elles sauvent les gens sans demander de faveur pour cela. Qu'elles soient bénies et que Dieu les paie! lui seul peut mesurer la récompense au service; il a le secret de tous les dévouements.

Narcisse Mistigris fut sauvé un soir et par le hasard le plus singulier du monde. On était dans la belle saison, c'est-à-dire à une époque où les chaleurs exilent des théâtres les personnes qui y vont avec leur argent et où ces établissements s'ouvrent à ces spectateurs qui ne craignent pas

une atmosphère brûlante pourvu qu'elle soit gratuite. Cette espèce n'est point rare, n'en médisons pas. Bien des gens aiment mieux gagner un plaisir à la sueur de leur front qu'au détriment de leur poche. Les Parisiens surtout sont intraitables là-dessus. Payer une entrée est une déchéance pour eux; ils aiment mieux frapper à toutes les portes que de la subir; ils passeront un jour s'il le faut à cette recherche, perdront plus de temps que le billet ne vaut, mais ils n'en auront pas le démenti. Ils ne sont pas Parisiens pour rien.

Mistigris était au nombre de ces mortels privilégiés. Il obtenait de loin en loin, à force de bassesses, des billets de faveur pour un théâtre de la banlieue, où le chef d'orchestre l'honorait de sa protection. C'était, il est vrai, entre les scènes secondaires, celle qui faisait le plus de frais pour le public, et s'éclairait de plus de gaz; on y tenait le répertoire au courant de la haute nouveauté, et on n'y regardait pas à mille francs par an pour avoir la fleur des jeunes premières. Aucun genre qui en fût exclus, depuis le vaudeville jusqu'au ballet. Bref, on y traitait les choses en conscience, et

comme il convient avec une clientèle qui en veut toujours avoir au delà de son argent.

Un soir donc, Mistigris se trouvait assis à l'une des galeries de ce théâtre et en compagnie de choix; il va sans dire que c'était un dimanche; l'étude ne le laissait libre que ce jour-là. On donnait un des mélodrames les plus sombres qu'aient jamais enfantés les boulevards: des situations à pleines mains, des horreurs à verser la mesure, des scélérats consommés et des victimes à attendrir un bloc de granit. Aussi n'y avait-il qu'un sanglot du haut en bas de la salle; les mouchoirs allaient leur train, et l'émotion ne connaissait point de bornes.

Ce fut dans l'un des moments les plus pathétiques de cette œuvre d'art que Narcisse eut une rencontre à laquelle son existence devait être liée. Assise sur un banc voisin, une jeune fille prenait aux incidents de la pièce un intérêt si vif qu'il était impossible de n'en pas être frappé. Personne ne pleurait comme elle, ne s'attendrissait comme elle sur les malheurs de l'héroïne; personne ne poursuivait le traître de mots plus accablants. Elle ap-

partenait tout entière à cette ténébreuse fiction : elle y avait engagé son âme. Rien de mieux : seulement elle y mit de l'excès et la galerie s'effaroucha. De là un esclandre ; vingt voix réclamèrent le silence ; la jeune fille s'obstina ; on trépigna autour d'elle ; elle maintint son droit, et quand on parla de la mettre à la porte, elle brandit le poing en guise de défi.

Il y avait dans Narcisse deux hommes, le procureur et le chevalier ; cette fois ce fut le chevalier qui eut le dessus. Quand il vit cette jeune fille aux prises avec une salle entière, il passa de son côté, et attira sur lui une portion de l'orage qui la menaçait. Comme on le pense, ce dévouement n'accommoda rien ; il donna au contraire plus d'énergie au tumulte. Les gros mots voltigèrent d'abord, puis les voies de fait s'ensuivirent, si bien que les agents de l'autorité crurent devoir, dans l'intérêt des mœurs, jeter Narcisse hors de la salle, ainsi que la dame dont il s'était constitué le champion. C'était pour les punir de s'être montrés, elle trop sensible, lui trop galant.

Voilà de quelle façon commencèrent les relations

de Mistigris et de mademoiselle Anémone. Que de grandes passions ont eu d'aussi humbles débuts!

§ IV.

ELLE ET LUI.

A cette époque Mistigris n'était pas ce que nous l'avons connu, un raffiné donnant le ton à tout Paris et rehaussant par sa mise les avantages de sa personne. Il sortait des mains de la nature et peut-être n'en valait-il que mieux. Il avait le port élégant, l'œil vif, les traits fins, les dents belles, et sur les lèvres un sourire railleur qui indiquait un homme destiné à faire son chemin. Sa constitution était de celles qui résistent à la mauvaise et à la bonne fortune, et savent supporter sans fléchir la privation et l'abus de toutes choses. En un mot, c'était un garçon avenant et fait pour plaire dès le premier abord.

Mademoiselle Anémone promettait aussi ce qu'elle a tenu depuis. Sa beauté, sans être régulière, avait ce charme qui attire et fixe le regard,

une originalité réelle et un certain éclat. Dans une foule, c'était son œil que l'on apercevait avant tous les autres; à la promenade, sa démarche était celle qui frappait le plus. Tout était voyant en elle, si l'on peut se servir de ce mot, ses cheveux blonds et sa manière de les arranger, ses cils noirs qu'elle avait le soin de passer au pinceau, sa tournure opulente, ses ajustements, la couleur de ses robes, l'ensemble et le détail. Elle visait à l'effet et savait y atteindre. Et avec cela le caractère le plus résolu et l'humeur le plus enjouée du monde, une verve à réveiller un mort et un vocabulaire d'une richesse et d'une variété incroyables. Elle eût déridé un derviche, pourvu qu'on lui laissât le choix des moyens.

On comprend comment ces deux créatures se convinrent dès le jour où le hasard les mit en rapport. Narcisse était fait pour Anémone, comme Anémone pour Narcisse; les contrastes y aidaient autant que les affinités. A peine venait-on de les jeter hors du théâtre que l'affaire s'engagea :

— Voilà qui est drôle, s'écria la jeune fille. Traiter ainsi les gens!

— Des citoyens naturalisés, ajouta Mistigris.

— C'est égal, jeune homme, reprit-elle, je ne m'en plains pas. Ça me vaut de vous avoir connu. Comme vous y alliez! Comme vous avez pris feu pour moi! Vous me faites l'effet d'un bon garçon.

— Je m'en flatte, Mademoiselle, et toujours prêt à vous servir.

— Je ne dis pas non; vous me revenez. Comment vous nomme-t-on?

— Narcisse. Et vous?

— Joli nom! Et moi, Anémone.

— Anémone, j'adore cette fleur.

— Eh bien! à nous deux nous ferons le bouquet. Donnez-moi votre bras.

C'est ainsi que les choses s'arrangèrent, sans plus de façons ni de formalités. Bras dessus, bras dessous, les nouveaux amis regagnèrent leur domicile et la familiarité ne fut pas longue à venir. Mistigris se trouvait heureusement en fonds, ce qui ne nuisit pas à ses affaires; il offrit des comestibles et des rafraîchissements, qui furent parfaitement accueillis. On causa, on échangea quelques confidences; surtout on se promit de se revoir.

Narcisse combla la mesure; il eut jusqu'au bout, pour la princesse, des égards de chevalier Après l'avoir nourrie et désaltérée, il la déposa à sa porte, sans faire seulement mine de rentrer immédiatement dans ses frais.

Cette conduite excita au plus haut degré l'admiration d'Anémone; on ne l'avait point habituée à un pareil désintéressement. Aussi d'un simple goût passa-t-elle sur-le-champ à une passion profonde. Rentrée dans son modeste logis, elle rêva aux événements du jour, à ce paladin qui, après l'avoir assistée de son bras et restaurée aux dépens de sa bourse, n'abusait pas de l'impression que laisse une telle conduite dans un cœur naturellement bien placé. Voilà où en étaient les affaires de Narcisse : à peine connaissait-il la jeune fille depuis quelques heures, et déjà il avait fait un terrible chemin dans son esprit.

§ V.

CE QU'ÉTAIT ANÉMONE.

Ainsi conduite, l'aventure marcha vite, et quelques soins achevèrent ce que des procédés délicats avaient commencé. Ce fut alors le moment des confidences sans limites : les secrets des deux amis furent mis en commun, même ceux de leurs petites ambitions. Narcisse raconta comment son père le laissait au dépourvu, et combien les avenues du notariat offrent peu de ressources aux malheureux qui s'y engagent :

— Mais, ajouta-t-il, tout ceci n'a qu'un temps. Nous prendrons notre revanche, Anémone, oui, nous la prendrons. Que je puisse seulement faire mes petites affaires, et tu verras. Nous rirons alors.

— C'est comme moi, Narcisse. J'ai cent mille francs dans la voix; ces messieurs du Conservatoire me l'ont dit. Il ne s'agit plus que de les faire sortir, ces cent mille francs. Un petit effort!

— Tu es donc de l'établissement, Anémone ?

— Si j'en suis ? autant qu'on en peut être. Ah çà ! mais tu me crois donc sortie de dessous un chou ? Au fait, c'est de ma faute ; j'aurais dû te conter mon histoire plus tôt. Pour bien s'aimer, il faut se bien connaître : écoute-moi donc :

Anémone commença son récit :

« Vois-tu, Narcisse, il y a des êtres frappés de guignon : je suis de ceux-là. A l'heure où je te parle, je devrais être plusieurs fois millionnaire : Dieu sait s'il en est rien. En apparence, mon père et ma mère étaient simplement des concierges, et à la manière dont ils tiraient le cordon, on eût pu croire qu'ils l'étaient de naissance. Mais des personnes très au courant m'ont assuré qu'ils étaient de grande famille tous deux, et qu'ils avaient perdu leurs biens dans la première révolution. Mon père faillit même avoir le cou coupé ; heureusement il prit à temps les habits de son suisse, et en mémoire de cet événement il resta concierge jusqu'à son dernier jour. C'est connu dans la famille. Quant à ma mère, elle descendait d'un prince d'Allemagne dont on n'a jamais su le nom, quoiqu'il fût de première

naissance. Voilà d'où je sors, et tu vois que je n'en suis pas plus fière pour cela.

« C'est égal, sachant ces particularités, je ne me trouvais guère à ma place dans une loge. Dès l'enfance, j'en pris le dégoût; je me sentais née pour autre chose. Oh ! là-dessus je n'ai pas bronché. Je ne voyais pas une belle robe que je ne voulusse l'avoir; s'il passait un carrosse, je me demandais pourquoi il ne m'appartenait pas. Et puis, mon cher, une horreur du mauvais genre ! une horreur comme on n'en voit pas ! Je ne pouvais rien souffrir qui eût ce cachet. Aussi la loge me pesait, Dieu sait à quel point ! Je la portais sur mes épaules. Quand il nous venait des visites, je m'enfuyais dans la cour ou me cachais sous les remises. Je te le répète, Narcisse, je n'étais pas née pour cela; j'avais des penchants de princesse; c'était dans le sang.

« Au moment de prendre un parti, la nature parla et ne voulut pas en avoir le démenti. Mon père me destinait au cordon; ma mère préférait me lancer dans la couture. Je me croisai avec tous les deux, et déclarai que je ne me souciais ni de l'un ni de l'autre état. Du cordon, j'en avais assez,

d'autant que je n'aime pas les nuits blanches; et quant à la couture, c'est une justice à me rendre que je n'ai jamais su tirer parti de mes dix doigts. Je bâille, rien qu'à prendre une aiguille, et quand je fais un point, il est de travers. Preuve nouvelle, Narcisse, que j'étais née pour avoir des rentes et pour courir les boulevards en calèche, avec un bouquet à mes pieds. On ne se refait pas, vois-tu.

« Cette résistance aux volontés des auteurs de mes jours m'attirait bien, de loin en loin, quelques petites corrections; mais je les supportais sans reculer d'une semelle; j'étais dure au mal, et puis j'avais la tête excessivement près du bonnet. On n'est pas de sang noble pour rien. Quand on vit dans la maison que les tapes étaient en pure perte, on essaya du sentiment. On me dit que c'était une honte à mon âge de rester sans occupation, qu'on en jasait dans le quartier, que ce n'était pas le fait d'une honnête fille, que le vrai bonheur se trouve dans le travail, que lui seul préserve des mauvaises pensées, et un tas d'autres balivernes sempiternelles, à l'usage des marguilliers et des endor-

meurs. Je répondais que le quartier n'avait que faire en tout ceci, que je ne demandais rien à personne, que le travail déjetait la taille et rendait chassieux; enfin que je ne visais pas à des prix de vertu. Puis j'ajoutais que j'y songerais.

« J'y songeais en effet. Il faut te dire qu'une portion de notre cinquième était occupée par un cornet à piston plein d'avenir, et qui remplissait la maison du bruit de ses exercices. En raison de son état, cet homme était obligé d'avoir pour la loge toute sorte de ménagements. Jusque-là on ne l'avait souffert nulle part, il en était à son vingt-deuxième congé; partout où il emménageait, c'était un cri général parmi les autres locataires, et, de gré ou de force, il lui fallait déguerpir. Mon père seul avait réussi à le maintenir; il le couvrait de son cordon, demandait grâce pour lui, parlait de ses vertus domestiques, et ajoutait avec l'aplomb d'un homme au courant, que cette industrie n'est point prohibée par les lois. Moyennant quoi, le malheureux cornet à piston parvenait à gagner un terme et à reculer le moment de son vingt-troisième congé. Jamais on ne l'avait laissé souffler si

longtemps sous le même toit, et il en ressentait une très-vive reconnaissance.

« Or, ce cornet à piston exerçait ses facultés au Conservatoire de musique, ni plus ni moins; il passait même, dans cet établissement de connaisseurs, pour être d'une très-jolie force sur son instrument. Tu comprends, Narcisse, que je n'étais pas fille à manquer une semblable occasion. Un jour que le virtuose entra dans la loge et s'y assit familièrement, je me mis à chanter à dessein un air d'opéra que j'avais retenu et qui était dans mes moyens. Dès les premières notes, notre cornet à piston dressa les oreilles en homme qui s'y entend :

— « Tudieu ! s'écria-t-il, que voilà donc une belle qualité de voix !... Il faut soigner ça, mon enfant, il faut soigner ça.

« Ces mots décidèrent de ma vocation. »

§ VI.

LE CONSERVATOIRE.

Après une pause, Anémone continua son récit :

« On a beau, Narcisse, avoir du sang de prince

dans les veines, il est des professions où l'on ne déroge pas, ce sont celles de l'art. Tu sais, l'art, le grand art, comme disaient nos messieurs. Le fait est qu'on a vu des nobles monter sur les planches et n'y être point déplacés. De quoi s'agit-il, après tout? De porter la main sur son cœur, de montrer le blanc des yeux et de faire valoir les sons de tête et de poitrine que l'on possède. Rien de tout cela ne jure avec la noblesse : d'ailleurs ça vaut mieux, tu me l'avoueras, que de tirer l'aiguille ou le cordon. Je me promis donc que j'entrerais au Conservatoire de musique, et ce n'était pas viser bien haut; les filles de concierge y sont en majorité.

« Ce fut par l'intermédiaire du cornet à piston, que la négociation s'entama. Chaque jour cet artiste avait plus de torts à se faire pardonner; il devenait intolérable. Des mansardes au rez-de-chaussée, c'était un concert de malédictions qui répondait à celui de son instrument. Tous les locataires menaçaient de quitter le logis s'il ne le quittait pas : jamais il n'avait été plus sérieusement menacé d'un vingt-troisième congé; mon

père lui-même l'abandonnait à son sort. Je posai mes conditions à cet homme : elles étaient courtes et claires. S'il m'introduisait au Conservatoire, je lui ferais un rempart de mon corps et le défendrais envers et contre tous ; sinon, son affaire était liquide ; avant trois mois il serait obligé de franchir la porte avec son cornet insalubre, sa batterie de cuisine et le restant de ses effets. C'était à prendre ou à laisser.

« Le malheureux n'avait pas la liberté du choix ; il fallait qu'il en passât par ce que je voulais. De congé en congé, il était exposé à coucher à la belle étoile : plutôt que d'en être réduit à cette extrémité, il fit un effort décisif, m'obtint un examen hors tour, se chargea de voir les professeurs, et manœuvra si bien que je fus admise un mois après et à l'unanimité. Ce procédé ne laissait rien à désirer : j'y répondis par un procédé égal ; voilà comme je suis : service pour service. Dès ce moment, l'artiste fut un locataire inviolable et à l'abri de toute espèce de papier timbré ; j'avais déclaré que je quitterais la maison avant lui ; il put le prendre à l'aise, travailler son cornet de nuit et de

jour, faire donner au diable tous les habitants; il était cuirassé; je le protégeais.

« J'entrai donc au Conservatoire; ce fut un beau jour que celui-là. Non pas que l'on soit bien regardant pour le choix; je te l'ai déjà dit, la porte donne, l'épicerie aussi, la charcuterie également. En général les gens de commerce ont de ces ambitions; les métiers salissants, vois-tu, ça ne va jamais aux femmes. Et puis les héritières de ces messieurs vont au théâtre un peu plus un peu moins, et toutes les fois qu'elles y vont, elles se mettent à la place de l'actrice en vogue et se disent qu'elles feraient une bien belle figure sous sa robe à volants, ses dentelles, sa coiffure, sa gorge à découvert et le reste. Ce n'est là qu'un trait, qu'un éclair; mais il décide de l'existence. Quand une femme a été mordue de ces fantaisies-là et que le hasard y prête, pas une d'elles ne résiste à tenter l'aventure jusqu'au bout. J'en puis parler d'expérience : j'y ai passé, et puis j'en ai tant vu!

« Il n'y avait donc pas lieu d'éprouver des transports de joie pour la faveur qu'on me faisait, et je te prie de croire qu'au Conservatoire comme ail-

leurs, on ne trouve pas beaucoup de figures comme la mienne, beaucoup de tailles comme celle-ci, beaucoup de cheveux de l'abondance de ceux que tu vois. C'est rare dans tous les climats, Narcisse, et rare aussi dans le sein de cet établissement. Mais ce qui fit ma joie, ce qui me captiva, ce fut la manière dont les professeurs accueillent les élèves confiées à leurs soins. Tu n'a pas d'idée de ça. C'est charmant, c'est paternel, c'est à vous gagner l'âme dès le premier jour. Songes-y donc! Être si bien traitée par des hommes de ce mérite, connus dans tout l'univers et qui avec un rien, une gamme, un trait, une note, vous enlèvent des tonnerres d'applaudissements. Moi je me sentais épanouir, rien qu'à les voir; il est vrai que j'y vais de franc jeu et que je ne mets jamais mon impression dans la poche.

« Après tout, c'est fait pour cela. Auber, par exemple, en voilà un charmant et pimpant et bon. C'était notre coqueluche, Narcisse, et n'en va pas être jaloux; nous en raffolions toutes, et lui, ma foi, nous le rendait un peu. Que veux-tu? Des jeunesses sont toujours des jeunesses : quand ça ne

ferait que flatter les yeux? Où est le mal, voyons? Et puis nous avions Halévy! Oh! celui-ci plus grave, mais malin sous ses lunettes, et savant et profond! En voilà un qui connaît son contre-point! Ensuite Duprez! Ah! Duprez! une méthode à lui, par exemple. Pas un qui le valût pour faire ouvrir la bouche jusqu'à montrer le fond du gosier! Que veux-tu, Narcisse? il a réussi de cette façon, cet homme; il montre ce qu'il sait; d'ailleurs c'est d'après Choron, et Choron au Conservatoire, c'est l'oracle du vieux temps. Il paraît qu'il aimait à ce qu'on ouvrît la bouche, ce Choron-là!

En veux-tu encore? je les ai tous connus et tous meilleurs les uns que les autres! La crème des humains, quoi! Bordogni, Benderali, Ponchard, François Bazin, les anciens, les modernes, tous bons, tous parfaits. C'est l'état qui le veut, il faut le croire; ces messieurs mettent leur vie en musique, et comme ils s'y entendent, ça marche à ravir. Nous étions là je ne sais combien; je parie qu'il n'y en avait pas une qui ne fût enchantée de ses maîtres. A l'époque des concours, je ne dis pas; on se picotait bien un peu. Qu'est-ce que cela

prouve, Narcisse? Qu'il n'y a rien de parfait ici-bas, et tu n'étais pas sans le savoir.

§ VII.

LES LEÇONS.

Anémone était lancée; elle ne s'interrompit que pour recueillir ses souvenirs, et continua :

« J'allais donc chaque matin au Conservatoire afin d'y suivre les cours. Ma mère m'y accompagnait, portant dans son cabas quelques provisions de bouche et de l'ouvrage pour occuper son temps. Mon père restait seul à garder la loge, ce qui ne le mettait pas toujours en bonne humeur, et à surveiller la cuisine, ce qui l'exaspérait. Mais sur un mot de moi, il calmait ses colères; c'était pour mon avenir, et quand il sut que mes professeurs en auguraient bien, il ne souffla plus; il eût tiré le cordon et soigné le rôti à perpétuité.

« Les débuts ne furent pas gais; je ne savais rien en fait de musique et il fallut tout apprendre, depuis la valeur des notes jusqu'à la manière de

former un son. Quand nous chantons librement et à la manière des serins, il nous semble que rien n'est plus aisé que d'acquérir un peu de méthode ; c'est à l'essai que l'on reconnaît la difficulté. Ton notariat, Narcisse, peut être un sot commerce, j'admets que c'est humiliant pour un esprit comme le tien de s'abîmer la vue sur des grimoires. Mais crois bien aussi que tout n'est pas roses dans le chant, et que lorsqu'on a répété : *do*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *do*, pendant huit heures de suite, et qu'on refait le lendemain le même métier, et le lendemain encore et pendant des mois, et pendant des années ; toujours : *do*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *do*, il arrive un moment où l'on a plein le dos de ce *do*-là. Passe-moi l'expression, elle m'échappe comme un souvenir du temps où je solfiais à en sécher d'ennui. Ma mère, qui s'abîmait dans son tricot et y exerçait sa patience et ses aiguilles, me semblait une créature fortunée auprès de moi, et plus d'un fois je fus tentée de prendre son ouvrage et de lui passer le mien. Le solfége, Narcisse, le solfége ! On a aboli des tortures plus douces que celle-là.

« Enfin j'en sortis, ce n'était point malheureux ; on me mit sur des exercices moins monotones. Alors il se passa une grande affaire, comme tu vas voir. A quoi ma voix convenait-elle le mieux? Au chant fort ou au chant léger, au grand opéra ou à l'opéra comique. Il faut te dire que j'étais un vrai problème sous ce rapport. On voulait du fort, j'en servais ; du doux, j'en servais aussi : j'avais tous les genres dans mon gosier. Tant mieux, vas-tu dire; eh bien ! non, ça me nuisit considérablement. Le professeur du chant fort déclara que je lui appartenais ; le professeur du chant léger fit de son côté la même déclaration; de sorte que j'étais entre deux sans être précisément à aucun, ni chèvre, ni chou, la pire des choses. De là, mon cher, une suite de calamités.

« Nous arrivions à l'époque des concours, c'est-à-dire au moment où entre rivales on s'arracherait volontiers les yeux. Il s'agissait de savoir lesquelles d'entre nous on mettrait en évidence, lesquelles auraient les prix, les couronnes et les mentions, lesquelles se livreraient en public à l'exercice varié de leurs talents. Tu conçois qu'il y a toujours un

peu d'intrigue là-dessous : où n'y en a-t-il pas? Entre élèves, c'était à qui se pousserait ; entre professeurs, c'était à qui pousserait ses élèves; poussées par ci, poussées par là, il fallait avoir l'œil ouvert, les coudes solides et l'aplomb sûr. C'est une justice à me rendre que je n'avais rien négligé ; j'avais deux cordes à mon arc ; bon, me dis-je, si l'une me manque, l'autre servira. J'allai voir le professeur du chant fort.

– Soyez tranquille, ma petite, me dit-il, on songe à vous.

« J'allai trouver le professeur du chant léger, homme aimable s'il en fut :

— Ne bougez pas, mon enfant, me dit-il, je me charge de votre affaire.

« D'après son conseil, je ne bougeai pas ; qu'aurais-tu fait à ma place? J'avais parole de deux côtés ; c'était bien le moins que l'une tînt. En ai-je bâti des rêves là-dessus! Ai-je assez essayé de poses afin d'assurer mon effet! La nuit je me levais pour repasser mon grand air: entre le cornet à piston et moi, il n'y avait plus moyen de dormir dans la maison. Le jour je demeurais aux écoutes

afin de savoir s'il y avait quelque chose de décidé. Je n'en mangeais plus, je n'y tenais plus ; j'en serais devenue folle pour peu que cela eût duré. Juge donc, Narcisse ; paraître devant le public, chanter devant le public, débuter, poser, briller, triompher, enlever une salle et le lendemain figurer, avec tous les honneurs imaginables, dans les colonnes des journaux, voilà de quoi il s'agissait, ni plus, ni moins. Est-il étonnant que l'appétit et le sommeil en aient souffert?

« Enfin le jour arriva où nous connûmes notre sort ; j'étais pâle comme un linge et près de passer, tant le cœur me battait. C'en était bête ; mais que veux-tu? on est ce qu'on est. D'ailleurs aucune de nous n'était dans ses petits souliers ; il faut en avoir tâté pour le comprendre. On lut la liste, c'était le grand moment. On nomma dabord les plus fortes, les plus capables ; rien de mieux, tout le monde s'y attendait ; mais ensuite, quel supplice, mon garçon; autant un bain d'huile bouillante. A chaque nom, je me disais : bon, ça va être moi, et bernique, c'en était une autre. Je me rongeais les poings, je piétinais ; pour un rien j'aurais arraché les yeux à

celles qui me marchaient sur le corps; je leur administrais à part moi les épithètes les plus humiliantes; je les appelais intrigantes, chipies, et que sais-je encore? je leur demandais quel prix elles avaient mis aux préférences des professeurs, et si ça ne leur coûtait pas un peu cher, enfin des horreurs quoi, des abominations! Il y a des moments où l'on n'est pas maître de ses pensées.

« Le croirais-tu, Narcisse, ce fut jusqu'au bout comme ça ; éclipse totale, absolue; pas plus d'Anémone que sur la main. Ah! je me trompe! Par grâce on m'avait mise dans les chœurs? Dans les chœurs, mon cher; c'est-à-dire avec le commun des martyrs, avec les voix les plus nasillardes de la maison. Jamais soufflet ne porta mieux en plein visage. J'en eus des éblouissements; je ne vis, ni n'entendis plus rien ; la fureur me serra la gorge au point que j'en faillis étouffer; ma bouche devint sèche comme de l'amadou; je ne sais pas comment je me tins droite sur mes pieds. S'il y avait eu un puits dans l'établissement, je m'y serais allée jeter tête première. Moi, dans les chœurs? Descendre dans les chœurs? Ah! m'écriai-je, on voit

bien que vous ne me connaissez pas. Et je partis là-dessus sans dire gare et en bousculant tout devant moi. »

§ VIII.

LA SORTIE.

Anémone continua :

« Tu as assez d'acquis pour deviner qu'il y avait une machination ténébreuse là-dessous. On n'insultait pas sans motif un talent comme le mien, et cela jusqu'à la bride. Voici comment les choses s'étaient passées. Quand il s'agit de composer le programme et de régler les rangs, mes deux damnés professeurs s'étaient trouvés en présence. A l'appel de mon nom, le professeur de chant fort s'écria : Anémone, elle est à moi. A quoi le professeur de chant léger avait répondu : Du tout, elle est à moi. Là-dessus grand débat : aucun d'eux n'en voulut démordre. Elle est à moi, elle est à moi, répétaient-ils à l'envi. Tu comprends que ce jeu-là ne pouvait pas se prolonger d'une manière indé-

finie ; il fallait choisir entre mes professeurs. Pour ne point faire de jaloux et ne donner raison à aucun, on décida que je ne serais à personne. Voilà comment je fus sacrifiée au bon accord. C'est-à-dire, Narcisse, que depuis Salomon on n'avait pas rendu un jugement pareil : pour ne pas me couper en deux, on me laissa dans mon coin. Qu'est-ce que cela prouve? Que la justice n'est pas de ce monde : je m'en doutais.

« De l'humeur dont je suis, l'affaire ne pouvait pas finir ainsi. Ce n'est pas moi qui, après avoir reçu un soufflet, éprouve le besoin d'en recevoir un second; au contraire, quand je puis me venger j'y vais de mon mieux, et quand je ne le puis pas, je l'essaie. De retour à la loge, que fis-je, mon cher? J'envoyai ma démission, et déclarai que les chœurs s'arrangeraient comme ils le pourraient. Que veux-tu ? Il y a des moments où il faut savoir briser sa carrière. Déjà pourtant il était avéré que j'avais cent mille francs dans la voix, au plus bas mot : juge de l'étendue du sacrifice. Et ce n'était pas tout que de donner ma démission, il fallait voir dans quels termes. Tu ne te fais pas d'idée de l'in-

solence ; j'avais passé ma rage sur ce chiffon de papier; il paraît que l'orthographe s'en ressentait. Après un tel éclat je m'attendais à tout, à être traînée de cachot en cachot, à être jetée dans des oubliettes pour le restant de mes jours ou bien envoyée en exil dans des lieux peuplés de bêtes féroces, à tout, Narcisse à tout? Sais-tu ce qui arriva? Ma lettre était si drôle que les professeurs en rirent pendant huit jours et en amusèrent leurs épouses, ceux du moins qui en avaient. Puis, à l'unanimité, on déclara que j'étais une mauvaise tête, et que, pour me punir, on me maintiendrait sur les cadres, malgré moi. J'en étais pour mes frais.

« C'est égal, Narcisse, l'âme n'essuie pas de ces déboires sans qu'il y reste un peu de levain. Depuis ce jour, je ne fus plus la même ; j'avais reçu comme un coup de marteau et ne pouvais revenir de mon étourdissement. On me promit bien de réparer la chose, de me favoriser dans un autre concours; c'était trop tard ; mon premier feu avait disparu, et ces feux-là ne se rallument pas à volonté. Je suivais toujours les classes, mais machinalement ; je chan-

tais, mais sans énergie : je n'avais plus le diable au corps, comme au début. Et cela, pourquoi? Pour une niaiserie, pour un passe-droit ! Oh ! les passe-droits ! les passe-droits ! Que de talents ils ont étouffés ! Sans ce passe-droit, est-ce que je serais ici? Est-ce que je serais à te parler? Est-ce que je ne serais pas, à l'heure qu'il est, sur le premier théâtre de la capitale, à raison de cent mille francs par an qui sont le juste prix de ma voix, accablée de bravos, couverte de satin de la tête aux pieds, et littéralement assommée de couronnes. Quand j'y pense, Narcisse, mes rages me reviennent, et j'éprouve le besoin de me venger sur quelqu'un, même sur toi.

« Je n'étais pas au bout de mes malheurs. Depuis mon entrée au Conservatoire, mon pauvre père ne rêvait plus que monts d'or; il espérait que je lui referais sa fortune. A force de m'entendre parler des cent mille francs que j'ai dans la voix, il finit par s'imaginer que c'était un bien net et liquide, comme qui dirait une ferme dans la Beauce, ou un pignon sur le pavé de Paris. Il s'attendait à en toucher les semestres et avait déjà bâti là-dessus une

foule de châteaux tous plus beaux les uns que les autres. Ma pauvre mère aidait à cette croyance, en répétant dans la loge les propos de ces messieurs, et en y ajoutant des petites broderies afin qu'ils fissent plus d'effet. Tous les deux y comptaient de la meilleure foi du monde, et on ne leur eût pas ôté de l'idée qu'au premier jour les directeurs de la province et de Paris viendraient, en voiture à deux chevaux, me faire les propositions les plus brillantes et m'enlever si je résistais.

« Juge quel coup ce fut pour des cerveaux pareils, que de voir les cent mille francs leur échapper. Quand j'écrivis la lettre que tu sais, mon père entra dans une fureur dont rien ne peut te donner l'idée. Il brisa deux carreaux de sa loge, et n'osant se venger sur moi, se rattrapa sur ma pauvre mère qui n'en pouvait mais. Pour un homme de naissance, c'était bien s'oublier. Puis il me dit que je voulais le ruiner, que j'étais une fille dénaturée, et que je ne lui savais aucun gré des sacrifices qu'il faisait pour mon éducation. A quoi je répondis que j'étais juge de ma dignité, et que cela lui plût ou non, la lettre n'en partirait pas moins. J'étais

si montée, Narcisse, que je ne pus retenir ces mots-là. Que de fois depuis je les ai regrettés! Combien aujourd'hui encore je me les reproche! Ces pauvres chers parents, le ciel m'est témoin que je ne leur voulais faire aucune espèce de tort. Une fois riche, je les aurais comblés de biens ; ils auraient eu des rentes, un jardin, un poulailler, une maison à eux, tout enfin. Seulement il fallait savoir attendre, il ne fallait pas aller plus vite que le violon. Mais les vieilles gens sont toujours pressés, et cela s'explique; elles ont peu de temps à jouir.

« Depuis ce jour-là, mon père ne fut plus le même, il dépérit à vue d'œil. Nous avions beau lui dire, ma mère et moi, que ça allait bien, que les choses s'arrangeraient; rien ne le ramenait, il avait perdu confiance. Pendant trois mois encore, il attendit qu'un directeur vînt me proposer un engagement : quand il ne vit rien paraître, le désespoir s'en mêla et ce fut fini, la mort s'empara de lui, il ne fit plus que traîner sa pauvre existence. Ma mère et moi, nous le soignâmes de notre mieux; on n'épargna aucuns frais pour le remettre sur pied, les

bons médecins, le bons remèdes, les bouillons, les viandes de choix. Rien n'y fit; il mourut dans nos bras, après m'avoir pardonné et en me recommandant d'avoir soin de ma mère, comme j'avais eu soin de lui. Hélas! la recommandation n'était pas de trop : sitôt que son mari fut mort, la pauvre femme se mit à prendre le même chemin ; elle était tant habituée à le voir dans la loge, qu'une fois qu'elle ne l'y vit plus, tout son être en fut bouleversé. Elle le cherchait partout, comme si elle avait dû le retrouver. Petit à petit, sa santé s'en affecta, et au bout de six mois elle mourut du même mal et de la même manière.

« Voilà comment je restai seule, Narcisse, et pourquoi tu m'as trouvée ici, libre comme un pinson. Quand la loge eut perdu deux de ses habitants sur trois, il me fut impossible d'y rester. Je quittai donc le domicile où j'avais été élevée au milieu des canaris et des lapins de Barbarie ; mon protégé, le cornet à piston, perdit beaucoup à ce déménagement : huit jours après mon départ, il recevait son vingt-troisième congé. »

§ IX.

PROJETS QUI SE CROISENT.

— Pauvre enfant, que de douleurs en peu de temps! s'écria Mistigris, pendant qu'Anémone s'abandonnait à la mélancolie de ses souvenirs. Et les études, que devinrent-elles?

— Elles furent le seul remède à mon chagrin, répondit Anémone, et je m'y repris avec plus de cœur que jamais. Quand on a cent mille francs dans la voix, il est inutile de les perdre. Il faut dire qu'après mes malheurs, ces messieurs furent adorables pour moi. C'était à qui me soignerait, à qui me pousserait. J'étais orpheline! Orpheline! Tiens, Narcisse, tu ne peux comprendre ce que vaut ce mot-là; c'est un vrai talisman.

— Je m'en doute.

— On me poussa donc, et j'abordai tous les répertoires, le grand, le petit, l'italien, le français, l'allemand. Si tu vas jamais au Conservatoire de

musique, tu verras quel souvenir j'y ai laissé. Demande seulement si on a chanté *ô mon Fernand!* comme moi. Et *Casta diva*, c'est là dedans qu'il fallait m'entendre. Il n'y en a pas une à Ventadour qui soit de taille à y produire mon effet. Dans un seul morceau, j'ai monté d'un cran, c'est le : *Robert, toi que j'aime!* Après celui-là, par exemple, il fallait tirer l'échelle. Les professeurs en étaient pétrifiés d'admiration; j'ai vu le moment qu'ils me portaient en triomphe. C'est pour le coup qu'ils m'évaluaient à cent mille francs par an; il y en a même qui voulaient couvrir l'enchère. Je m'y suis opposée : j'estime le chiffre suffisant comme début.

— C'est de la discrétion, Anémone.

— J'y veux mettre du mien, Narcisse; il ne faut pas abuser. Maintenant, qu'ils viennent, les directeurs, je les attends de pied ferme.

— En as-tu vu quelqu'un?

— Moi, courir après eux! Pour qui me prends-tu? Je les attends, te dis-je; ils sont aux abois et jouent au fin; que leur reste-il en fait de grands talents? Rien. Des Malibran et des Damoreau, il n'y en a

plus. Et après? Sontag? usée; Alboni? retirée; Jenny Lind? coulée. Il n'y a que moi, mon cher, et il faudra bien qu'ils y viennent. Déjà hier on m'a tâtée.

— Vraiment? Et qui donc?

— Pour un café chantant; mais c'est un stratagème. Le directeur de l'Opéra se cache là-dessous; il m'a envoyé son homme de paille. Finaud!

— C'est cela, tiens bon, Anémone; de mon côté, vois-tu, j'ai mon plan tout fait. Avant qu'il soit un an, nous roulerons carrosse. Tu vois cette mansarde, eh bien! tu ne la quitteras que pour entrer dans un appartement de mille écus.

— Vrai, Narcisse?

— J'irai à quatre mille francs, si tu doutes de moi. Anémone, Anémone, ajouta le jeune homme en s'exaltant petit à petit, j'ai des projets vastes comme le monde. C'est stupide de voir des gens riches et de ne l'être pas. Pourquoi eux et pourquoi pas nous? Qu'ont-ils donc reçu de la nature que nous n'ayons pas reçu comme eux? Ah! ces messieurs iraient en voiture, et nous irions à pied; ces messieurs mangeraient des primeurs, et nous

des rebuts; ces messieurs auraient des rideaux de soie et de brocart, et nous pas de rideaux; ces messieurs iraient partout aux premières loges et dans les grands jours, et nous au paradis avec des billets de faveur; eh bien! non! non! non! non! il n'en sera plus ainsi.

— Tu es superbe, Mistigris; va toujours.

— C'est qu'il y a longtemps que ça couve et que je me tiens à quatre pour ne pas éclater. Ah! le sort fait de ces coups-là! Il donne tout aux uns et rien aux autres; à ceux-ci les plaisirs de la vie, à ceux-là les misères et les ennuis. Et il faudrait encore remercier et tirer le chapeau. Merci, j'en ai assez de ce métier. J'y vais regarder d'un peu près maintenant.

— Narcisse, ton mal me gagne; je commence à trouver que nous jouons un rôle peu flatteur.

— Tu verras, tu verras. J'ai mon plan, te dis-je. Nous irons au sommet des sommets. Je veux qu'il n'y ait pas dans Paris de chevaux plus fringants que les tiens, de robes plus belles, de panaches plus hauts, d'armoiries mieux peintes, des diamants de plus belle eau Anémone, crois-en un homme qui a

la main sûre et le coup-d'œil prompt : avant peu nous ferons nos petites affaires.

—Pourquoi pas tout de suite, Narcisse? J'en grille déjà. Des chevaux, des panaches, des armoiries, ça ne souffre pas de remise. J'accepte au comptant.

— Un peu de patience, Anémone, et, sois tranquille, tu n'y perdras rien. Nous ferons une vie comme jamais personne n'en a fait; je te promets un cocher poudré. Mais, pour commencer, il me manque quelque chose.

— Quoi donc, de l'argent?

— Du tout ! il n'y a que les imbéciles qui soient en souci pour de l'argent. Il me manque des hommes forts.

—Des hommes forts! N'y en aurait-il plus à la halle?

— Pas de ceux-là? Des hommes forts, Anémone, c'est-à-dire des hommes qui aient du nerf. Quand tu verras que les hommes forts prennent le dessus, quand tu verras que c'est leur heure et leur règne, tu pourras dire : commençons; voici le cas ou jamais de faire ses petites affaires.

— Très-bien, mais quand? Je voudrais que ce fût demain.

— Moi aussi : malheureusement, c'est la chose qui ne dépend pas de nous. J'ai l'œil ouvert, Anémone, que cela te suffise. Veux-tu en savoir plus long ? écoute-moi.

§ X.

POURQUOI DEUX RÉGIMES SONT TOMBÉS.

« Anémone, plus j'étudie notre beau pays, plus je me convaincs de ce fait, qu'il ne peut s'élever au développement complet de ses destinées que sous l'empire des hommes forts; c'est avec eux seulement qu'il fera ses petites affaires. Je ne sors pas de là.

« Que dit-on en général du peuple français lorsqu'on veut le qualifier? On l'appelle peuple charmant, peuple aimable, peuple spirituel, voilà tout. N'aie pas peur qu'on dise de lui qu'il sait ce qu'il veut et où il va, qu'il possède l'art de se conduire, qu'il a du bon sens, de la suite dans ses idées, de la fixité dans ses croyances, du dévouement à ses opinions; non, jamais on ne lui impu-

tera de semblables qualités ; il aurait trop le droit d'élever des réclamations et de se plaindre.

« C'est donc un peuple spirituel dans toute l'acception du mot, un peuple qui a de l'esprit à en revendre. De l'esprit, où cela mène-t-il? A se moquer des autres et de soi-même, à passer du blanc au noir avec une égale facilité, à s'éprendre de tout et à s'en dégoûter de même, à se fâcher, à se mutiner par caprice, à revenir par caprice également, à s'échauffer pour des misères, à se refroidir pour un rien, à placer sa gloire en des bons mots, à faire de sa conduite un jeu et de son existence une épigramme. Voilà où mène l'esprit, Anémone; c'est un triste don quand il est seul. Pour moi, je l'ai en horreur : avec lui, vois-tu, on ne sait sur quoi compter; au moment où l'on s'y attend le moins, tout craque, tout s'en va sens dessus dessous : pas moyen de faire ses petites affaires.

« Mon Dieu, je n'invente pas; les faits parlent assez haut; je connais notre histoire, Dieu merci. Voici, depuis soixante années, je ne sais combien de gouvernements que ce peuple spirituel

se donne. Il en change comme d'habits, et, vu qu'il y met du luxe, il n'attend même pas qu'ils soient usés. Or, comment s'est-il conduit vis-à-vis de ces divers gouvernements? A peine en a-t-il joui qu'il s'est mis à les peloter de son mieux, à les cribler de railleries, à les tourner en quolibets. Quand on a tant d'esprit, il faut bien l'employer quelque part. C'était donc un feu roulant de jolis mots où ils étaient accommodés de main de maître, des plaisanteries à se vautrer, des calembours, des coq-à-l'âne, des charges par-dessus les maisons. Moyennant quoi, tout gouvernement passait pour un imbécile, si ce n'est pis. On jouait avec lui, on le traitait sous jambe, on en faisait un personnage de comédie, destiné à recevoir des coups de latte, sans jamais sourciller. Si bien que le jour où on en avait assez, on soufflait dessus et c'était fait de lui.

« Voilà où mène l'esprit : encore s'il s'en tenait là! Rendre un gouvernement ridicule, c'est bien; le superlatif, c'est le rendre odieux. Un peuple aimable ne s'arrête pas à mi-chemin. Anémone, veux-tu faire une gageure? C'est qu'en moins de

vingt-quatre heures, si cela me convient, je vais persuader à cette adorable population de Paris, que son gouvernement s'abreuve de sang humain, enlève les enfants à la mamelle, les met à la broche et les dévore en sensuel qu'il est; que, de temps en temps, pour s'entretenir la main, il empoisonne l'eau des fontaines, jette dans la rivière des substances connues de lui seul, introduit du vert-de-gris dans le pain, et se défait, avec de la mort-aux-rats, de toutes les personnes qui l'embarrassent. C'est au choix, vois-tu; s'il y a quelque chose de plus fort, je le ferai passer également. On fait tout passer chez nous; il ne s'agit que de trouver l'assaisonnement. Je ferai du gouvernement un harpagon ou un ivrogne, un capucin ou un libertin, à mon gré, à ma volonté, et cela sans beaucoup d'efforts; ce peuple s'y prête avec tant d'abandon. On ne saurait pousser l'esprit plus loin.

« Maintenant, Anémone, tu comprends que dans un pays arrangé de cette façon on ne peut compter sur rien. L'opinion s'y monte et s'y démonte perpétuellement. Un peu les brouillons, un peu les bavards se mettent à la traverse de ce qui

se fait, cherchent noise à propos de tout, crient comme des paons pour des vétilles, prétendent qu'ici on va trop loin, et là pas assez; se voilent le front en déclarant que tout est perdu, qu'on nous vend à l'étranger, qu'on nous opprime à l'intérieur, et que c'est le cas ou jamais de courir aux armes. Du diable s'ils croient être pris au mot. Et s'ils le croyaient, comme ils y mettraient plus de réserve! Mais une fois lancé, ce peuple charmant ne s'arrête plus; on lui demandait une algarade, il fait une révolution.

« D'où je conclus, Anémone, que tant que les choses resteront ce qu'elles sont, tant que, du premier au dernier, nous pourrons tous dire pis que pendre du gouvernement, lui mettre des bâtons dans les roues, lui tendre des traquenards, lui faire avaler toutes les couleuvres du monde, lui déclarer impunément qu'il est ceci et cela : tant qu'il en sera ainsi, notre pays n'offrira pas de grandes chances à quiconque veut s'y pousser et on y fera difficilement ses petites affaires. Il faut attendre des hommes forts, je ne sors pas de là.

« Mon Dieu, le bien, le mal, qu'est-ce après

tout? l'idée qu'on s'en fait. On est bien quand on croit être bien, on est mal quand on croit être mal. Une comparaison, Anémone? Te voilà douée d'une bonne constitution; tu manges, tu dors, tu t'acquittes de toutes tes fonctions avec la régularité désirable, tu jouis en un mot d'une excellente santé. Mais qu'il vienne quelqu'un te dire, et cela tous les jours : — Dieu, comme vous êtes pâle! comme vos yeux sont cernés! Vrai, vous changez à vue d'œil! La première fois, tu riras au nez du facétieux, la seconde tu y réfléchiras, la troisième tu te tâteras, et si l'on insiste, et si l'on revient constamment à la charge, tu prendras peur et t'imagineras avoir tous les maux du monde. Alors en avant les nerfs, les vapeurs et ce qui s'ensuit; tu n'étais pas malade, mais tu le deviens. Eh bien, ma petite, il en est de même d'un gouvernement. Tout bien portant qu'il est, si l'on épilogue sur son état, si on le trouve chétif, si à l'envi on lui offre des drogues, si on lui répète qu'à ce régime il ne fera pas de vieux os, si on lui inspire du doute sur sa constitution, si on l'accable de conseils alarmants, alors il se tâte, il cherche où est

son mal, il essaie de toutes les recettes, va d'un remède à l'autre, s'abîme le tempérament et se détruit de ses propres mains avec une étonnante facilité. Telle est la marche ordinaire, et tu as assez vécu pour le voir.

« Anémone, je veux un gouvernement qui ne souffre point d'enquête sur sa santé et ne laisse à personne le soin de s'informer comment il se porte; je veux qu'aucun grimaud ne puisse lui demander s'il a passé une mauvaise nuit et lui trouver mauvais visage. C'est ce que j'appelle le gouvernement des hommes forts. Il sera parfait dès qu'il passera pour tel et qu'on ne dira plus le contraire; il sera infaillible dès qu'on ne pourra plus crier sur les toits qu'il a failli. Les choses, je te le répète, dépendent de l'idée qu'on s'en fait. Avec ce gouvernement plus de hauts et de bas, plus de transes, plus de secousses; tout ira comme de cire; ce sera un gouvernement suivi, un gouvernement sûr, en un mot le gouvernement des hommes forts. Laisse-le venir, ma petite, et, quand il sera venu, je te dirai : en avant, faisons nos petites affaires. »

§ XI.

DERNIÈRES ÉPREUVES

Narcisse ne vit pas ses vœux exaucés sur-le-champ; l'heure du gouvernement de son choix n'était point encore venu. D'un autre côté, les offres dont mademoiselle Anémone était l'objet se conciliaient mal avec la haute opinion qu'elle avait de son propre talent, et d'un commun accord on les regarda comme inadmissibles. D'ailleurs, tout bien vérifié, il se trouva que le directeur de l'Opéra n'avait en aucune manière songé à se l'attacher, et que les ouvertures les plus sérieuses venaient d'un café chantant où elle aurait eu cent francs par mois et sa part dans les produits de la quête. Sans être très-versé dans la science du calcul, il était facile de voir qu'on se trouvait loin des cent mille francs auxquels l'élève du Conservatoire évaluait ses services.

Puis, quelle déchéance! un café chantant à

elle! un début en plein vent, au milieu des vapeurs du tabac et du cliquetis des verres! Pour auditoire des clercs d'huissier, pour recette des limonades, sans préjudice des quolibets que se permettent les habitués du lieu! Quand elle y songeait ses colères égalaient ses dédains.

— Pour qui me prend-on? s'écriait-elle. Moi, descendre jusque-là? endosser la friperie de ces dames? leur disputer les bouquets et les galants? Fi donc!

— Bravo, Anémone! Voilà qui est romain, disait Mistigris, applaudissant à ses scrupules.

— Autant paraître dans une niche à marionnettes, ajoutait-elle avec impétuosité; autant s'engager dans les tableaux vivants. J'y profiterais de mes avantages et ne m'éraillerais pas la voix. Qu'en dis-tu, Narcisse?

— Du tout, du tout, répondait celui-ci, point de coup de tête. Restons ce que nous sommes, et ne montrons rien en excès. Vois-tu, Anémone, les choses ne peuvent pas marcher longtemps de ce train; nous sommes à la veille d'événements graves; j'en ai comme le pressentiment. L'époque

des hommes forts arrive; un peu de patience jusque-là.

Ce fut ainsi que l'orpheline échappa aux deux plus grandes embûches de la civilisation moderne, le chant en plein air et les poses académiques sous le maillot; la prudence de Mistigris l'en préserva. Tout, il est vrai, n'était pas désintéressé dans ces conseils : ce qu'en faisait Narcisse était un peu pour lui; il sentait qu'une fois lancée, Anémone ne s'arrêterait plus et irait bien vite aux derniers confins de l'émancipation. En la défendant il se défendait et la mettait à l'abri des empiétements; il en disposait sans partage.

Mais au prix de quels sacrifices et de quelles privations, Dieu le sait! Cette pension paternelle, insuffisante pour une seule bouche, il fallait désormais qu'elle suffît à deux; il fallait, avec cinq cents francs, pourvoir aux besoins du ménage, nourriture, entretien, logement, sans compter les plaisirs. Aussi, quel ordinaire! et que de fois l'estomac eut à en pâtir! que de repas dignes de ces anachorètes dont la légende a célébré la sobriété! et quelle garde-robe succincte! quel mobilier simplifié!

comme le superflu était banni de cet intérieur! A peine restait-il, en objets de toilette, de quoi figurer décemment au dehors; encore ces vêtements, réduits à un exemplaire unique, exigeaient-ils des ménagements infinis et des connaissances variées dans l'art des reprises. Bref, il était impossible de descendre plus bas; la fierté d'Anémone s'en révoltait.

— Qu'on a donc de la peine à rester honnête! s'écriait-elle de loin en loin.

— Le ciel est juste, répondait philosophiquement Narcisse; il nous tiendra compte de nos efforts.

Peu à peu la mesure se comblait; d'expédients en expédients, le couple en arrivait à la limite du possible; les petites dettes s'accumulaient et les crédits se fermaient successivement : à moins d'un miracle, il n'y avait plus de salut à entrevoir. Les estomacs étaient aux abois et les costumes à jour.

Ce fut alors qu'éclata l'événement dans lequel Mistigris avait placé toutes ses espérances. Il l'avait appelé de ses vœux, il fut le premier à le sa-

luer. Dès qu'il vit les troupes maîtresses du terrain :

— Enfin, s'écria-t-il, c'est notre jour. Debout, Anémone, debout; voici le règne des hommes forts. Dieu! la belle revanche que nous allons prendre!

§ XII.

UN NOUVEAU VISAGE

C'est une justice à rendre à Narcisse, qu'il ne jouait point, en cette circonstance, le rôle d'un courtisan du succès; sa dignité demeurait intacte. Il assistait purement et simplement au triomphe de son opinion; il pouvait être rangé au nombre des vainqueurs de la journée. On a lu au fond de son âme; s'était-il prononcé assez chaudement? Certes, avec de pareils titres, il aurait pu élever quelques prétentions, demander un poste de confiance, une mission, une faveur, comme le firent tant d'autres qui le méritaient moins que lui. Il se contenta de jouir tranquillement et modestement des ré-

sultats qu'il avait prévus et se paya pour ainsi dire de ses mains ; il se mit à faire ses petites affaires.

Comment? avec quels fonds? par quels procédés? c'est le secret de bien des fortunes qui remontent à cet événement. Tel grand fleuve n'est à sa source qu'un filet d'eau ; Mistigris était moins encore, il était complétement à sec. Et cependant on a vu la richesse couler chez lui à pleins bords et menacer de s'étendre indéfiniment? Ce sont là des mystères; mais il y en a tant ici-bas, et rien n'oblige à les pénétrer tous!

Dès le premier jour, Narcisse brûla ses vaisseaux; il déposa entre les mains de son patron son brevet de neuvième clerc avec les avantages qui y étaient attachés. Les grandes vocations se reconnaissent à ces témérités. L'étude s'en émut et se demanda quel héritage était échu à Mistigris; le notaire lui-même se refusa à recevoir sa démission avant d'en avoir écrit dans le Cotentin. Une fois portée au ressort paternel, l'affaire prit d'énormes proportions : une correspondance s'engagea, foudroyante d'une part, humble et suppliante de l'autre, dans laquelle Narcisse n'eut pas

le dessus. La conclusion en était courte et précise : ou rentrer à l'étude ou renoncer à la pension. Pour faire capituler la place, le Bas-Normand cherchait à l'affamer. L'opiniâtreté de Narcisse trompa ce calcul; il renonça à sa pension et s'en fia à son étoile.

Le terrain sur lequel il voulait se placer n'était pas nouveau pour lui : depuis longtemps il en étudiait les mouvements et les ressources. On devine quel terrain c'était : y en avait-il d'autre que la Bourse pour un homme qui voulait faire ses affaires et les faire promptement ? Narcisse s'y était ménagé quelques relations. Parmi les clients de l'étude, il en était un dont le nom jouissait de quelque crédit et qui étonnait la coulisse par l'audace de ses spéculations. Rien de plus curieux que l'histoire de cet homme, et comme elle va être mêlée à ce récit, il n'est point indifférent de s'y appesantir.

On le nommait Jéroboam, ou le grand Jéroboam, pour lui restituer l'épithète dont la coulisse l'avait honoré. Sa vie n'était qu'une longue spéculation, mêlée, comme toutes les choses de ce

monde, de haut et de bas, et dans lesquelles, d'une liasse de billets de banque, il retombait stoïquement sur une pièce de cent sous. Afin de ne jamais rester au dépourvu, Jéroboam avait imaginé le plus ingénieux des systèmes, et le voici tel qu'il est sorti de ses mains. Il convient que de pareilles découvertes ne périssent pas avec leur auteur et ne soient pas perdues pour les races futures. Les spéculations de Jéroboam s'engendraient les unes les autres, comme nous voyons dans la Bible les généalogies se succéder, et Abraham engendrer Isaac ou Isaac Jacob. A mesure qu'une de ces spéculations touchait à son déclin, Jéroboam en créait à l'instant une autre plus puissante et plus neuve, dans laquelle il fondait et réchauffait l'ancienne, de manière à la rajeunir financièrement. Ainsi, pour ne citer que les entreprises dont le souvenir a surnagé, on a vu le *Baume pectoral* remplacer le *Spécifique dentaire*, et la *Ceinture de sauvetage* suppléer avec succès la *Pompe de boudoir à jets épanouis*.

Il va sans dire que Jéroboam n'opérait pas avec ses propres fonds; son cœur était trop grand pour

cela. Il voulait que le public fût admis aux bénéfices de ses découvertes, et y associait le plus d'actionnaires possible en retour de leur argent. Des esprits qui croient à la perfectibilité du jugement humain se sont imaginé que l'actionnaire est une espèce destinée à disparaître, et qu'à force d'en abuser, de le poursuivre à outrance, de le conduire de piége en piége et de liquidation en liquidation, on finira par l'exiler de cette terre dont il fait le plus bel ornement. Illusion ! l'actionnaire se transforme et ne périt pas ; là où on le croyait éteint, au moindre appel il se remontre et pullule ; on le supposait mort au versement et il verse avec plus d'ardeur et d'acharnement que jamais. C'est le phénix du siècle ; il renaît de ses cendres, pourvu qu'on sache les réchauffer.

Jéroboam possédait cet art ; il savait tirer de l'argent des bourses les plus rétives, et là encore son génie éclatait. Un autre eût donné à cet argent sa destination naturelle, l'eût appliqué à l'objet en vue duquel il lui était confié. C'était la marche vulgaire ; Jéroboam y dérogea ; il sortit des sentiers battus et ne prit conseil que de lui-même. Cet ar-

gent, il le consacrait, sans en distraire un centime, à des frais de publicité ; il l'employait à lancer une entreprise ou une autre ; il le répandait en annonces dans la quatrième page des journaux. Dieu sait que de billets de banque prirent cette direction ! Si la presse était moins ingrate, elle aurait déjà élevé une statue à Jéroboam. On cite telle pommade qui lui a rapporté douze mille francs, et pour laquelle il a dépensé quinze mille francs d'insertions ; tel chocolat qui a fait cinquante mille francs de recette et a coûté soixante mille francs de mise en train, sans préjudice des notices, prospectus, attestations de savants, certificats, procès-verbaux d'académies, et tout le cortége des moyens ordinaires et extraordinaires. Ainsi s'en allaient les fonds de Jéroboam ; sa caisse ne recevait que pour verser ; l'argent des actionnaires passait aux journaux : depuis le tonneau des Danaïdes on n'avait rien imaginé de mieux.

Tel était l'homme dont Narcisse Mistigris avait obtenu l'appui et qui devait le lancer dans sa nouvelle carrière.

§ XIII.

LES AVENUES DE LA FORTUNE.

Il faut tout dire; il faut déchirer les voiles et trahir les faiblesses du cœur : Jéroboam ne prenait pas habituellement des spéculateurs en apprentissage, et s'il l'avait fait cette fois, ce n'était pas gratuitement : dans sa pensée du moins il y assignait un prix. L'industriel avait aperçu Anémone et s'en était épris : les airs, la physionomie, les allures, tout avait contribué à l'éblouir, et à part lui il s'était promis de donner à ce goût les développements dont il serait susceptible. Calcul digne d'un satrape oriental! Et Narcisse qui, dans la candeur de ses impressions, mettait tout cela sur le compte de l'amitié! L'amitié d'un Jéroboam! Pauvre Narcisse!

Il est vrai qu'à s'en fier aux apparences, la personne de l'industriel éloignait l'hypothèse d'une séduction : par la figure, le port, la taille et l'ajustement, Jéroboam appartenait à cette race, mar-

quée d'un sceau particulier, qui commence au marchand de chaînes de sûreté et aboutit à la haute finance. Impossible de s'y méprendre ; les traits étaient trop accusés, les accessoires également ; le visage à favoris épais, les lunettes d'or, l'œil rusé, les lèvres minces ; puis des bagues à tous les doigts, des boutons de chemise en brillants, des chaînes à n'en plus finir, des gilets voyants, des pantalons à froncis, enfin tout ce qu'il y a de plus suspect en fait de goût et de plus équivoque en fait de physionomie.

Avec des avantages aussi restreints, Jéroboam n'avait pas le choix entre les moyens de conquête : ce bonheur si rare et si doux d'être aimé pour soi-même lui était absolument interdit. De toute rigueur, il fallait qu'il se fît aimer à un autre titre et pour d'autres motifs. Point d'illusion là-dessus, et il était trop clairvoyant pour s'en faire : aussi allait-il droit au but en homme qui connaît le secret des résistances et le prix du temps. Si le premier mot ne suffisait pas, il couvrait l'enchère jusqu'à extinction de feux. De là un chapitre considérable dans les dépenses secrètes de sa maison :

ce que les journaux ne dévoraient pas s'en allait directement vers les femmes; chaque jour la liste des victimes s'enrichissait d'un nom nouveau, et de crédules actionnaires continuaient à placer leurs épargnes sur les galanteries de Jéroboam.

L'intimité de l'industriel offrait donc quelque danger; Narcisse ne s'y arrêta pas, il avait l'esprit ailleurs; Anémone y vit clair dès le premier jour. Mais elle était d'humeur belliqueuse et se sentait forte contre les assauts. Qui ne risque rien n'a rien, se dit-elle, et elle prépara ses moyens de défense à tout événement. Au début le danger n'était pas grand; les parties se faisaient à trois, dîners fins, promenades au bois, soirées de théâtre: Anémone avait près d'elle son chaperon et riait sous cape des efforts du séducteur et de ses frais en pure perte. Ce n'était pas le compte de Jéroboam; il devint pressant et s'expliqua de manière à ne plus laisser d'équivoque sur ses intentions; il parla de diamants, de cachemire, de dentelles, et termina cette ouverture délicate par la demande d'un tête-à-tête dans un cabinet particulier.

— Voici que ça se gâte, se dit Anémone; ce

singe-là mène les choses tambour battant ; il est temps d'avertir Narcisse.

Mais Narcisse était lancé dans les eaux de la spéculation ; il commençait à faire ses petites affaires.

§ XIV.

L'ÉLÉMENT POLITIQUE

La vocation de Mistigris ne lui permettait pas de jouer un rôle obscur et de rester en seconde ligne; il ne s'y résigna que le temps nécessaire pour assurer sa position, se ménager quelque crédit, et connaître à fond les ruses et les stratagèmes de la coulisse. Jéroboam put un moment lui servir de caution et d'appui ; jamais il ne fut son maître. Non-seulement les caractères différaient, mais aussi les méthodes. Narcisse eut la sienne, qui ne manqua pas d'éclat, comme on va le voir.

Jéroboam s'était fait une règle invariable de laisser la politique en dehors de ses spéculations ; il avait horreur du mot, et la chose lui causait le

frisson. A ses yeux la politique était un domaine interdit; il se la représentait sous la forme d'un sergent de ville, avec l'épée au côté, et il était toujours tenté de détaler devant elle en emportant sa boutique sous son bras. Aussi s'abstenait-il d'y songer, de peur d'accident : encore moins eût-il donné à ses opérations une base aussi dangereuse. Il ne se décidait que d'après ses instincts, prêtant l'oreille aux moindres bruits sans en propager aucun, se gardant avec le plus grand soin des appréciations personnelles. Sa maxime était qu'il faut vivre en paix avec tous les gouvernements et toutes les polices qui en sont issues, se mêler de ses affaires et non de celles de l'État, ne prendre parti pour personne ni contre personne, et bénir tous ceux qui nous font gagner quelques écus. A son sens, d'ailleurs, la politique dérangeait plus de calculs qu'elle n'en servait, et il aimait mieux s'en fier à ce flair exercé qui l'avait mis sur les voies de la fortune et ne l'avait jamais déçu.

Mistigris rompit ouvertement avec cette manière d'envisager les choses; il trouva indigne de lui, indigne de son caractère, d'opérer d'une manière

aussi étroite, aussi timide, en cachette, à bas bruit et en homme qui rougit de ses actes; dès le premier jour il se déclara le complice, le champion, le héraut d'armes du gouvernement, professa pour lui l'admiration la plus exclusive et le dévouement le plus absolu, s'identifia à ses destinées et brisa des lances en sa faveur. Au lieu de dissimuler son opinion, il l'afficha; au lieu de se maintenir dans une neutralité prudente, il arbora son drapeau favori et marcha tête levée. Il ne regardait pas seulement cette conduite comme la plus sincère, mais encore comme la plus utile que l'on pût tenir, et pressentait d'avance les éléments de succès qu'elle renfermait en germe et qu'il suffisait d'en dégager. C'était une inspiration supérieure, et qui laissait bien loin les routines de Jéroboam. Mistigris s'en empara pour dominer la foule des spéculateurs; il devint l'homme politique de la coulisse.

Ses coups d'essai en ce genre furent les coups d'un maître consommé : ceux qui l'ont vu à l'œuvre s'en souviennent. A tout régime il faut un certain nombre de vérités élémentaires qui y correspon-

dent, et en soient l'explication. Ces vérités n'ont pas manqué à l'établissement nouveau ; elles courent aujourd'hui les rues ; ce que l'on ignore, c'est qu'on les doit en grande partie à Mistigris qui n'a réclamé ni jetons de présence, ni droits d'auteur. Il est entre autres découvertes, un mot qu'il imagina le premier et livra sans frais à la circulation, le mot de *parlementarisme*. Voilà un mot terrible dans sa nouveauté et un cruel bélier contre les gens à terre. Narcisse était inimitable pour l'accent qu'il y mettait. Quiconque n'approuvait pas sans réserve, sans restriction, tout ce qui se faisait ou allait se faire, était suspect de *parlementarisme*. Dans ses débuts, au sein de la coulisse, il n'avait que ce mot à la bouche et en écrasait les malveillants. *Parlementarisme*, il ne sortait pas de là. Jouait-on à la baisse? *parlementarisme*. Élevait-on des doutes sur le bon état des finances et la situation du Trésor? *parlementarisme*. Avait-on une foi médiocre dans le maintien de la paix? *parlementarisme*. Ce substantif répondait à tout ; il était impossible d'en imaginer de plus ingénieux.

Une fois en veine, Narcisse ne s'arrêta plus ; il se

livra à son génie en toute liberté. C'est à cette époque de sa vie que se rattachent ses belles conceptions sur le caractère français et la nature du gouvernement qui lui convient le mieux. Depuis Montesquieu on n'avait rien trouvé d'aussi concluant. Aux yeux de Mistigris, cette nation de braves et de troubadours ne peut avoir ici-bas que deux missions : faire l'amour ou faire la guerre; hors de là elle manque au programme que la nature lui a tracé. Si on y ajoute la faculté de traiter les modes avec une supériorité que l'univers lui envie et d'avoir, en fait d'opéra-comique, le pas sur tous les États civilisés, on arrive à une somme de distractions et d'exercices qui suffit à l'activité la plus vaste et aux besoins les plus variés. Notez que Narcisse n'excluait ni les jeux de Bourse, ni les agréments qui y sont attachés; il les trouvait, et pour cause, parfaitement adaptés au génie de ce peuple belliqueux et galant. Mais quant au reste, il ne transigeait pas, et n'en parlait qu'avec mépris. Illusion! erreur! imitation anglaise! préjugé! pur préjugé! enfin *parlementarisme!* C'était toujours son dernier mot; il y tenait.

C'est par de semblables études, et à l'aide de ces considérations, que Mistigris parvint à fonder son influence sur la tribu des petits spéculateurs. Ce qu'on aimait en lui, c'est qu'il traitait le régime parlementaire du haut en bas et l'accommodait de main de maître. Naturellement il eut des plagiaires; c'est inséparable d'un succès. Petit à petit tout le monde s'en mêla et ce pauvre régime fut cruellement arrangé; il est douteux que jamais il s'en relève.

En attendant Narcisse avait atteint le but qu'il s'était secrètement proposé; dès le début, il avait marqué son rang et assuré son empire. Il avait fait plus encore; s'emparant du levier que Jéroboam avait dédaigné, il venait de mettre la politique au service de la spéculation, s'en servait pour réchauffer et discipliner la coulisse, et la conduisait à la confiance et à la hausse avec l'aplomb d'un capitaine consommé.

§ XV.

LA FORTUNE

Le sort ne trahit point une aussi ingénieuse combinaison; désormais, dans ce monde à part, on ne jura plus que par Narcisse; il devint un centre d'opinions et d'informations. A peine levée, son étoile fit pâlir celle des vieux routiers. Il est vrai que personne ne possédait, à un plus haut degré, les airs qui imposent, le verbe haut, le geste aisé et l'art de parler, sans paraître entrepris, des choses dont on ignore le premier mot. Là-dessus Mistigris était incomparable. Ainsi, à peine eut-il placé la politique au nombre de ses armes de combat, qu'il en prit à l'instant le ton et le langage. Qui ne l'a vu ne peut se faire une idée de la manière dont il lançait deux ou trois phrases à effet en s'appesantissant sur chaque mot et comme si sa bouche eût rendu des oracles :

— Les nouvelles de Saint-Pétersbourg sont bonnes! nous n'avons pas de dépêches de Berlin!

Un vétéran de la diplomatie n'y eût pas mis plus de tact, ni déployé plus de finesse. On y sentait l'homme qui ne se livre qu'à demi et garde pour lui la meilleure part de son secret.

Ainsi, dès le début, Narcisse eut la coulisse dans sa main. Rien n'est moins surprenant quand on sait de quoi elle se compose. S'il existe dans une famille quelque enfant perdu, auprès duquel les remontrances ont échoué, et qui a essayé de tous les métiers sans pouvoir se fixer à aucun, c'est la coulisse qui tôt ou tard le recueillera. S'il existe dans les limbes de l'industrie ou du commerce quelque spéculateur aux abois, dénué de crédit, à bout de ressources et ne sachant à quoi recourir, la coulisse est là pour lui ouvrir son sein miséricordieux. Tous les êtres déclassés y trouvent un abri, artistes sans travail, littérateurs en disponibilité, jeunes gens arrivés aux confins de leur patrimoine, enfin cette masse d'oisifs et d'aventuriers qui cherchent un emploi de leur temps ou un moyen de faire valoir leurs derniers capitaux. Voilà quel bataillon il s'agissait de former et d'initier à la vie politique : tous les moyens y conve-

naient. En général la coulisse a moins d'études que d'appétit et plus de dettes que de géographie. Il est donc facile de la promener à travers l'Europe et de lui faire voir sous un jour avantageux les dispositions des États et des cabinets.

Narcisse ne s'y épargna pas et le succès dépassa ses espérances. Aujourd'hui encore, après un triste et brusque retour, les hommes de service montrent encore à la Bourse, avec un orgueil mêlé de respect, le pilier devant lequel il tenait ses assises au milieu d'un essaim d'agents et de familiers. C'est de là que partit ce mouvement de hausse dont nous avons été témoins et qu'on put croire transformé en mouvement perpétuel. Mistigris déploya, à le réchauffer et à le soutenir, un génie qui eût suffi à l'établissement de dix empires. Son grand moyen consistait en une interprétation libre des actes du gouvernement, où l'enthousiasme était porté à sa plus haute puissance. C'était chez lui un don naturel, une vocation, une conviction; il entraînait parce qu'il croyait.

Au début la lutte fut sérieuse et digne de son bras. Il existait dans la coulisse de vieilles habitudes

d'opposition et des hommes qui spéculaient sur le dénigrement. Narcisse eut à triompher de ce double obstacle; il le fit avec un bonheur inouï. Il dit bien haut que les temps étaient changés et qu'on ne devait plus parler des gouvernements comme s'ils allaient crouler dans les vingt-quatre heures; il dit que le moment était venu de marcher en avant, sans hésitation, sans arrière-pensée, et qu'il fallait donner une confiance entière à qui vous donnait la sécurité. Tout cela avec un ton, des airs, un accent, faits pour intimider les malveillants et subjuguer les indécis. Quant à la situation extérieure, c'était le triomphe de Narcisse; il en tira des effets prodigieux. A l'entendre, il était en relation avec toutes les cours; il avait le dernier mot de l'Autriche, et la Russie ne lui refusait pas ses communications. Puis il citait de beaux noms et des autorités imposantes, parlait des villes et des fleuves éloignés en homme qui les a beaucoup connus, invoquait les actes diplomatiques, se retranchait derrière les traités, raisonnait enfin des plus grandes choses avec une liberté et une aisance qui captivaient les esprits. Jamais, sous les piliers

de la Bourse, on n'avait eu d'exemple d'une politique plus suivie, plus sûre d'elle-même, ni empreinte de plus d'érudition. Où Mistigris avait-il appris tout cela? c'est son secret et celui de Dieu.

On devine sans peine les conséquences de cette attitude pleine d'originalité. Narcisse étonna d'abord, et rallia ensuite les spéculateurs qui cherchent sur qui se régler. Il eut deux ou trois élèves à son début, puis vingt, puis cent; il fit école. La hausse éclata, des bénéfices survinrent; c'en fut assez pour exalter les cerveaux. Il devint de mode d'agir comme Mistigris, de parler comme Mistigris, de frapper à son exemple sur les boudeurs et de porter le gouvernement jusqu'aux nues. Le ton était donné; sous peine de dissonance, il fallait s'y tenir. D'ailleurs, en prenant conseil de Mistigris, ce n'était pas à ses seules inspirations que l'on croyait déférer; la coulisse en eut bientôt fait l'écho d'hommes tout-puissants, ayant les nouvelles dans la primeur et informés des événements quarante-huit heures avant tout le monde. Comment expliquer autrement cette manière hardie d'opérer, ce langage ferme et confiant, cette spéculation

à coup sûr? Évidemment d'autres influences se cachaient là-dessous : c'était l'opinion générale et en vain Narcisse s'en serait-il défendu. Bon gré, mal gré, il passa désormais pour être supérieurement informé et au courant des négociations les plus importantes.

De là cette fortune qui éclata comme un météore et éblouit tous les yeux. Mistigris était un personnage; il fallut compter avec lui. Point de coup de Bourse auquel il ne fût mêlé et où il ne jouât un rôle; point de primes dont il n'eût sa part; point de chemin, point d'entreprise qui ne devinssent ses tributaires. Son patronage était à ce prix, et les plus fiers y souscrivaient. Décidément le génie de Narcisse l'avait bien servi et sa méthode valait mieux que celle de Jéroboam.

§ XVI.

L'ESPRIT DE RÉVOLTE

Il ne faut pas croire que le dévouement de notre héros à son régime favori fût absolu ni sans restric-

tion; son âme était trop élevée pour cela : lui aussi rencontrait les limites de son obéissance. Le cœur humain est ainsi fait : même en se livrant, il maintient quelques réserves. La politique du gouvernement n'était donc la politique de Mistigris qu'à deux conditions : une main ferme à l'intérieur, et au dehors un esprit pacifique. Ces conditions étaient de rigueur; le concours de Narcisse en dépendait.

En aucune circonstance, il ne fléchit là-dessus. Dès qu'il apercevait un peu de relâchement dans la pression exercée sur les esprits frondeurs, il ne se cachait pas pour déclarer que le gouvernement manquait aux lois de son origine, qu'il se préparait volontairement des embarras et que les petites faiblesses conduisent aux grandes; il ajoutait que le crédit public vit surtout de silence, et que les hommes d'affaires comme lui n'aimaient pas qu'il se fît le moindre bruit autour de leurs opérations. Pour conclure, il demandait qu'on le laissât disposer du pouvoir pendant deux heures seulement, et qu'il se chargeait de mettre tout ce monde à la raison, de manière à lui ôter le goût d'y revenir.

Quant aux difficultés du dehors, c'était bien pis encore : la susceptibilité de Narcisse s'y montrait à un haut degré ; parfois même, il en parlait sur un ton très-vif. Un nuage, un trouble, un refroidissement lui suffisaient pour cela. Il déclarait alors avec fermeté que la coulisse ne voulait pas de guerre, qu'elle n'en souffrirait pas, et qu'elle abandonnerait sans pitié le gouvernement assez imprudent pour s'y engager ; c'était son dernier mot, et il l'appuyait de vastes considérations sur l'état de l'Europe. Il disait que les développements du crédit enchaînaient désormais tous les États au maintien de la paix, et que si l'un d'eux se départait de cette conduite, il aurait tous les capitalistes contre lui. Or que faire aujourd'hui sans les capitalistes ? Malheur à qui les mécontenterait ! Celui qui l'oserait, on lui couperait les vivres, et il périrait d'inanition. Ainsi parlait Mistigris, et avec quels airs superbes, Dieu le sait !

Et pourtant ce ne furent là que les moindres révoltes d'un esprit inconséquent. Qui l'eût imaginé ? cet homme si monté contre les frondeurs manqua le devenir, et au premier chef ; cet homme dévoué

jusqu'à l'excès faillit lever l'étendard de la rébellion. L'esprit de corps est la source de tant d'égarements ! Comment Narcisse s'oublia-t-il à ce point? D'où provint cet acte d'indiscipline? A quelle occasion eut-il lieu et pour quel motif? C'est ce que l'on va voir.

On sait qu'il existe entre la coulisse et le parquet une rivalité que n'ont pu éteindre ni le temps ni le progrès des mœurs. Le parquet est l'aristocratie de la spéculation; la coulisse en est la démocratie; l'un jouit d'un titre officiel, l'autre a un caractère entièrement libre. De là un conflit permanent et des luttes qui rappellent celles de la noblesse et du tiers-état. En grand seigneur qu'il est, le parquet prend des airs hautains quand il voit la coulisse dominer les cours et prétendre à la prépondérance; de son côté la coulisse paie d'audace, s'impose, s'agite, se jette en avant et finit toujours par entraîner le parquet. La victoire reste au plus hardi et au plus actif. Pendant que le parquet s'endort, la coulisse veille; pendant que le parquet s'en va au bal ou aux champs, la coulisse ne quitte pas le terrain, opère de jour et de nuit, se reforme en vingt

endroits, n'apporte aucune trêve à cette poursuite incessante, change de temples quand vient la persécution, et trouve toujours le moyen de préserver et d'entretenir le feu sacré.

Ce fut à l'occasion d'un incident de ce genre que Mistigris rompit en visière au gouvernement et menaça de lui retirer son concours. Déjà la coulisse avait eu plus d'une fois à souffrir au sujet de ses campements et de ses habitudes nomades ; elle avait été obligée d'évacuer, sous les sommations militaires, le perron de Tortoni et les galeries du passage de l'Opéra. Nul respect pour elle, nul égard. Le prétexte était que le pavé doit rester libre, et qu'aucune classe de la population n'a le droit de l'envahir à son profit ; que la force publique est instituée pour maintenir la circulation, et qu'après les rassemblements d'affaires il pourrait en survenir d'autres qui seraient moins inoffensifs. Mais le vrai motif, le motif sérieux de ces violences, c'étaient les jalousies du parquet et la crainte que la coulisse n'élevât autel contre autel, puissance contre puissance. Faute de pouvoir la réduire autrement, on lui détachait des baïonnettes.

La coulisse aurait pu lutter; elle céda, elle immola son juste grief au respect des lois. Seulement elle chercha un local à l'abri de pareils sévices. Que lui demandait-on? de dégager le pavé; elle obéit et se réfugia dans un *casino* de la Chaussée d'Antin. Là, elle dut se croire en règle avec tous les Codes et toutes les Constitutions, maîtresse du terrain, libre d'agir, inamovible et inviolable. Eh bien, non; il n'en fut pas ainsi, la coupe des brutalités n'était pas épuisée; on eût dit une guerre d'extermination. De nouveau l'autorité s'en mêla et vint signifier à la coulisse qu'elle eût à vider les lieux et à se disperser. Narcisse protesta, invoqua ses droits de citoyen, se retrancha derrière la liberté individuelle et les éternels principes sur lesquels reposent les sociétés; il y gagna d'être mené plus rudement que les autres et mis à la porte à la force du poignet.

§ XVII.

L'AGITATION

La mesure était comble, l'insulte flagrante, le déni de justice évident : les choses n'en pouvaient pas rester là. Mistigris avait donné assez de gages pour qu'on ne se méprît pas sur la nature et l'objet de son mécontentement. Chef de la coulisse, il se devait à l'institution ; il était responsable de l'honneur et de la dignité du corps : aussi ne balança-t-il pas sur la conduite qu'il avait à suivre. Une réunion eut lieu, ouverte à tous les spéculateurs, grands, moyens et petits, afin de discuter et de signer une adresse à qui de droit.

« Messieurs, dit Narcisse en ouvrant la séance, il est de l'essence des gouvernements de se montrer ingrats. Cela s'est vu dans l'antiquité, cela se voit de nos jours ; on peut en être affligé, en gémir, s'en alarmer ; on ne peut pas en être surpris quand on a quelque notion de l'histoire et quelque expérience du cœur humain. Or, vous connaissez le

cœur humain et l'histoire, et vous aimez mieux en général tirer parti des choses que vous en étonner.

« Cependant l'ingratitude a sa limite, et l'oubli des services sa pudeur. Messieurs, je ne veux pas rappeler des titres qui vous sont personnels, ni blesser les sentiments de modestie qui vous animent ; il convient de respecter vos susceptibilités, fussent-elles poussées à l'excès, et de ménager des âmes aussi candides que les vôtres. Mais est-il possible de ne pas se souvenir que ce gouvernement vous doit en partie ce qu'il est, que vous l'avez pris au dernier degré du crédit et que vous l'avez porté au sommet, que, depuis six mois, vous tirez en son honneur le plus beau feu d'artifice auquel la Bourse de Paris ait jamais assisté, que vous y jetez de la poudre aux yeux avec un succès incroyable, et que vous promenez la foule, à vos frais, d'éblouissements en éblouissements. Comment nier cela? C'est l'évidence même.

« Les voilà vos titres, bien amoindris, bien réduits ; j'omets à dessein ce que vous doit l'Europe. Eh bien ! comment les reconnaît-on? Par la persécution la plus atroce qui ait eu lieu depuis

Dioclétien. On vous chasse d'abri en abri, on vous traque comme des bêtes fauves. De temps immémorial, le perron de Tortoni vous appartenait; l'asphalte même du boulevard semblait être votre propriété, tant vous vous y étaliez avec aisance. Tous les gouvernements en avaient pris leur parti; aucun n'eût osé vous disputer vos positions, se croiser avec vous? Peste! on y eût regardé à deux fois. Celui-ci n'y a pas mis tant de façons; il vous a menés à la baguette. Tortoni, Café de Paris, passage de l'Opéra, il vous a tout interdit, tout refusé; vous êtes exclus du pavé et de l'asphalte. Et quand, de guerre lasse et pour tout concilier, vous cherchez un asile particulier, on vous y poursuit encore, on vous en expulse violemment. Telle est la reconnaissance qu'on vous a, telle est la monnaie dont on paie vos services.

« Et à qui vous sacrifie-t-on? Au parquet. Le parquet? Voilà un beau soutien pour les gouvernements. Où en seraient les choses, grand Dieu! si nous l'avions laissé à lui-même, si nous ne l'avions animé de notre esprit, réchauffé de notre souffle, poussé de notre main, soulevé, porté, entraîné

malgré ses résistances? Le parquet? Jolie collection de trembleurs! Mais s'il avait pu arrêter la hausse, il l'eût fait! S'il avait pu maintenir la spéculation à vingt degrés au-dessous de zéro, il n'y eût pas manqué! Ne l'a-t-il pas essayé, n'a-t-il pas mis tout en œuvre pour vous décourager? Demandes de couvertures, liquidations toutes les quinzaines, mise à l'index de vos agents les plus dévoués, voilà de ses menées, voilà comment il a contribué à la régénération du crédit! Et si les choses en sont où vous les voyez, si la Bourse demeure à l'état de fournaise, c'est sans lui, malgré lui et contre lui. Pourtant c'est à lui que l'on vous immole! O ingratitude!

« Non, cela ne peut pas durer ainsi; la coulisse est dévouée sans doute, mais pas jusqu'à l'abdication; il est temps qu'elle se manifeste. Jusqu'ici elle a imité ces guerriers de la grande époque qui savaient souffrir et se taire sans murmurer; cette résignation ne lui est plus permise. Son honneur lui commande d'agir; elle agira. Messieurs, encore un mot pour conclure. Je vous propose une adresse dans laquelle vous exposerez vos griefs et où vous

direz au gouvernement avec mesure, mais avec fermeté, ce que vous avez sur le cœur. »

Tel fut l'acte décisif de Narcisse, tel fut le discours qu'il prononça à l'appui ; c'était jouer avec le salpêtre. A peine eut-il achevé, qu'il s'éleva du sein de la réunion un concert de clameurs mêlées de doléances; les plus modérés se contentaient d'adhérer aux paroles de l'orateur, les plus ardents y ajoutaient de terribles commentaires. C'est surtout parmi les petits spéculateurs que régnait la plus vive irritation ; ceux qui opéraient de manière à gagner ou à perdre vingt-cinq francs par jour étaient intraitables; ils parlaient d'un acte d'accusation. Narcisse eut toutes les peines du monde à les contenir et à empêcher que la manifestation ne dégénérât en révolte. Un instant il en désespéra; ce fut à propos de l'adresse et des termes qu'on y emploierait. Chacun voulait y ajouter son mot et l'orner de quelques embellissements; on en eût fait ainsi une pièce incendiaire.

Enfin les esprits consentirent à se calmer et à rentrer en eux-mêmes. On le prit de moins haut et on résolut de s'en tenir à une simple démarche

auprès d'un personnage important. Mistigris devait s'y présenter au nom de ses collègues et demander justice des persécutions du parquet. Hélas! même ainsi réduite, la tentative échoua. Le personnage répondit qu'il ne reconnaissait à la coulisse aucun caractère régulier, qu'elle agirait sagement en s'abstenant de toute plainte et de tout bruit, et qu'à bien examiner les choses on péchait vis-à-vis d'elle plutôt par excès de tolérance que par excès de sévérité.

Ainsi finit la manifestation; c'était un véritable coup de foudre.

§ XVIII.

LES PARVENUS

Narcisse fut longtemps avant de se remettre de cet échec; son amour-propre en reçut un ébranlement profond. Lui qui se croyait le pivot de la prospérité publique, la colonne de l'État, le sauveur du crédit, lui qui avait déjà, comme toutes puissances, son cortége de flatteurs et qui, à les entendre, tenait dans sa main une portion de la

fortune et de la grandeur du pays, lui qui menait chaque jour au combat une armée frémissante de joueurs et pouvait, à son gré, jeter dans leurs rangs le découragement ou l'enthousiasme, lui, Mistigris, l'honneur et l'orgueil de son temps, l'enfant de ses œuvres, parti de si bas et arrivé si haut, on venait de le traiter le plus cavalièrement du monde et comme s'il se fût agi d'un citoyen obscur, sans titres, sans services, sans position; on venait de le frapper dans sa dignité et avec lui le corps considérable qu'il représentait; tout cela brusquement, sommairement, et sans que la rigueur du procédé fût adoucie par les formes dont il était accompagné.

Peu s'en fallut que, sous l'empire d'un premier dépit, Narcisse ne prît une résolution extrême, et ne passât à l'ennemi avec une partie de ses légions. Moins prudent, il l'eût fait; il eût cédé au désir des représailles. Mais le calcul prit le dessus et désarma ses ressentiments. Par un léger retour sur lui-même, il se dit qu'à bien envisager les choses, s'il avait obligé l'État, et secondé l'essor du crédit, ce n'était point à titre gratuit, et qu'en faisant les

affaires du gouvernement, il avait également fait les siennes. D'où il conclut qu'il valait mieux s'en tenir à une ligne de conduite qui lui avait réussi que de courir la chance d'échouer en suivant la marche contraire. Sans doute il était pénible de dévorer un affront; mais n'eût-il pas été plus cruel encore de s'en venger en tournant le dos à la fortune?

Mistigris se remit donc à la hausse avec plus d'ardeur que jamais, et la coulisse l'imita. C'etait rendre le bien pour le mal et faire preuve de sentiments évangéliques. De tels oublis des injures portent bonheur; Narcisse s'en trouva récompensé; jamais il n'eut de veine plus heureuse. Tout lui souriait; tout allait à son gré. Point d'entreprise qui avortât dans ses mains; point de spéculation dont il ne tirât la quintessence. Il fut l'un des inventeurs de cette merveilleuse machine à profit, que l'on nomme *la prime*, et il l'appliqua à toutes les affaires imaginables et même inimaginables. Rien ne sortait de ses mains qu'il n'y eût une prime au bout, grosse ou petite, justifiée ou non. Cinquante francs, cent francs par action, dès le début et avant tout examen;

c'était à prendre ou à laisser, et il ne manquait jamais de gens naïfs pour prendre. Mistigris lança ainsi des spéculations de toute espèce, sans en excepter celles qui rappelaient le nom et le règne de Vespasien. Il pensait avec cet empereur romain, que l'argent sent toujours bon, quelle qu'en soit l'origine.

Avec la fortune étaient venus les grandes manières et les grands airs, un luxe de banquier, un train de millionnaire, toutes les élégances et toutes les magnificences. Anémone eut ce que Narcisse lui avait promis et bien au delà : au lieu d'un appartement de mille écus, ce fut un hôtel, meublé au dernier goût; elle eut les panaches, elle eut les diamants, les cachemires, les dentelles, elle eut les chevaux, l'équipage, les laquais et jusqu'au cocher poudré. Elle ne quitta son grenier que pour entrer de plain-pied dans la vie opulente; elle passa du dénûment le plus absolu à l'abondance de toute chose, et des privations les plus rudes aux plus vastes raffinements. Rien n'était assez beau ni assez cher pour elle : jamais le prix ne l'arrêtait. Pour se venger du temps où elle n'avait qu'une robe à sa disposition,

elle en eut quarante dans ses armoires, dont la moindre était de mille francs. Quand elle entrait dans un magasin elle y faisait évènement; il n'y en avait plus que pour elle. Il fallait tout déployer, tout étaler, vider les rayons, montrer les réserves. La complaisance des marchands fut plus d'une fois poussée à bout. Dans le cours de ces exhibitions, Anémone ne tarissait pas, dominait toutes les voix, mettait le public dans la confidence de ses impressions, prenait les commis à témoin, les traitait avec une familiarité de reine, les appelait par leurs petits noms, enfin faisait à elle seule plus de bruit et de poussière que toutes les personnes réunies dans le même établissement.

Narcisse ne s'y épargnait pas non plus; seulement il y mettait quelque tenue. Les goûts de gentilhomme qui sommeillaient en lui se réveillèrent dès qu'il eut les moyens de les satisfaire. Il donna indistinctement dans toutes les fantaisies à l'usage de nos jeunes seigneurs; les chevaux de sang, les courses, les paris, les soupers fins, le lansquenet, la haute carrosserie, les rocailles, les Sèvres, les pipes du Levant, les tentures des Gobelins et les ta-

pis de Savonnerie, enfin ce que l'industrie fournit de plus recherché, produit de plus riche, imagine de plus magnifique en matière d'ameublement et de décoration. Au début, ce ne fut qu'un luxe d'instinct ; bientôt ce devint un point d'honneur. Narcisse se piqua d'avoir les plus belles écuries et les bêtes les mieux dressées qu'il y eût sur le pavé de Paris ; il ne souffrit pas qu'aucun agent de change eût des salons plus somptueux que les siens, ni une table chargée de plus de primeurs ; il voulut être le premier en toute chose, se faire un titre et une parure de toutes les supériorités qui s'acquièrent à prix d'argent. Rien ne lui coûta pour cela ; il menait la fortune en brutal et en homme qui ne se fie point à ses faveurs.

On le voit, le couple était assorti ; la misère ne l'avait point abattu, l'opulence ne l'énerva pas ; on eût dit un élément naturel. Souvent le soir, lorsqu'ils étaient emportés vers le bois par un brillant attelage, Anémone, renversée sur les coussins de la voiture, laissa échapper le cri de son cœur :

— A la bonne heure, disait-elle, voilà comment je comprends la vie.

§ XIX.

LES DEUX AMBITIONS

Ce qu'on a n'est rien auprès de ce que l'on veut avoir ; Anémone et Narcisse en fournirent une preuve de plus. Qui n'eût pensé qu'en fait de désirs, ils avaient atteint la limite? Narcisse jouait avec un bonheur qui n'avait d'égal que sa témérité ; il en était arrivé à ce degré où parviennent les raffinés de la spéculation ; il maîtrisait le hasard, il frappait à coup sûr. Comme s'il eût voulu lasser le sort, il tentait des aventures à périr vingt fois, se chargeait des opérations les plus invraisemblables, acceptait tout et de toute main, mines, métaux, cristaux, chiffons de papier, banques en l'air, caisses dans la lune ; et son étoile ne l'abandonnait pas, même dans ces écarts, et il trouvait des bénéfices là où un autre eût laissé son dernier écu. Jéroboam en était stupéfait ; il ne savait qu'admirer le plus de l'audace ou du sang-froid de son élève ;

il avouait que sa méthode n'aurait jamais pu le conduire ni aussi haut ni aussi loin.

Quant à Anémone, elle avait tout ce qu'une mortelle peut souhaiter ici-bas. Point de fantaisie, point de caprice qu'elle ne fût en mesure de contenter; Narcisse la laissait puiser à pleines mains dans ses coffres. Point de fêtes, point de spectacles où elle n'assistât et ne mît en évidence ses grâces et ses atours. On la voyait partout; aux Champs-Élysées ou au Champ-de-Mars, dans les bals champêtres et dans les courses au clocher; un jour même elle monta en ballon et s'égara dans les nues. Jamais créature n'eut à ce point le choix des divertissements et une plus grande variété de plaisirs. Été ou hiver, son bouquet était toujours composé des fleurs les plus rares, et sa toilette se renouvelait aussi souvent que son bouquet. Elle était enfin de ces femmes qui abusent des choses au lieu d'en user et dilapident au lieu de jouir.

Eh bien! cet ensemble de contentements ne suffisait ni à l'un ni à l'autre. En manière de diversion, Narcisse se prenait bien à lorgner les filles d'Opéra, tandis qu'Anémone se jouait des entreprises de

Jéroboam ; mais ces passe-temps ne remplissaient pas les vides de leur esprit. Il leur fallait à tous deux un but plus digne et un aliment plus sérieux. Ils s'en expliquèrent un jour qu'ils bâillaient à l'unisson, assis côte à côte dans leur équipage :

— C'est à en avaler sa langue ! dit Anémone en rompant le silence. Tous les soirs la même chose ! Tous les soirs ! Tous les soirs ! Et puis à recommencer le lendemain ! Avec les mêmes laquais ! Avec le même cocher à poudre ! Si c'est du bonheur, Narcisse, il est du genre sempiternel ! Est-ce que ça t'amuse, toi?

— Eh ! eh ! répondit Mistigris, tout juste.

— Autant être une poupée à ressorts, poursuivit la jeune fille, c'est le même exercice. Se lever, se coucher, manger, dormir, s'attifer, se promener, en voilà pour mes vingt-quatre heures. Du mécanique, comme je te le disais. Et pas d'embarras pour le dîner ; le couvert toujours mis, des ortolans quand on en veut, le terme au courant, des colifichets en masse, des meubles Pompadour, de l'argent, des billets de banque plein mes tiroirs. Pas l'ombre d'un souci, mais pas l'ombre. Et tu

crois que ça peut durer comme ça? C'est à en mourir d'ennui! Parle, Narcisse?

— A qui le dis-tu, Anémone? J'en suis là aussi. De l'argent, toujours de l'argent! il m'en arrive de tous côtés et au moment où je m'y attends le moins. Partout où je frappe, il en jaillit de l'argent. On cite la Californie; pourquoi aller si loin? J'en ai trouvé une à quelques pas d'ici, et où les lingots sont à fleur de terre; il n'y a qu'à étendre la main. Eh bien! je commence à m'en lasser. L'argent! Est-ce que je tiens à l'argent? Il me sort par les yeux. J'ai beau le jeter à tort et à travers, il m'en revient plus que je n'en gâte. J'ai beau le risquer à contre-sens, essayer de le perdre, de l'égarer, il n'en retrouve pas moins le chemin de mon portefeuille avec une fidélité désespérante et en compagnie des petits qu'il a faits. A la bonne heure, mais est-ce là tout? La vie ne se compose-t-elle que d'argent? Non, je le sens, Anémone, il y a autre chose; il y a ce que l'argent ne donne pas et ce que je voudrais avoir, ajouta Mistigris en exhalant un soupir.

— Juste comme moi, s'écria la jeune fille; ça se

rencontre bien. Ah! tu as aussi ta marotte; tant mieux; nous mettrons tout en commun. Vois-tu, Narcisse, l'essentiel en ce monde, c'est d'y faire de l'effet.

— Tu as raison, mille fois raison.

— Le plus d'effet qu'on peut, reprit-elle. Il n'y a que les pédants pour prendre au sérieux l'apologue de la violette qui se cache en répandant son parfum. Au contraire, il faut se montrer, se produire avec tous les avantages que l'on a. Le siècle y est porté; témoin les tableaux vivants.

— Ah! ma chère!

— C'est l'excès du genre, j'en conviens; mais n'empêche qu'il faut déployer ses agréments toutes les fois qu'on le peut. La nature n'a rien fait d'inutile, et c'est lui manquer que d'enfouir ses dons. Voilà ce qui me travaille le cerveau; et toi?

— Moi, Anémone, c'est quelque chose d'approchant. Une fantaisie, une misère, un objet qui court les rues, au pied de la lettre, mais enfin, j'y tiens. Ça fait bien, ça pose un homme, c'est sérieux, c'est diplomatique, enfin, ça m'irait.

— Tu m'intrigues; et, qu'est-ce donc? Dis ta fantaisie, voyons.

— Dis la tienne, d'abord ; l'une fera passer l'autre.

— Point d'enfantillage, Narcisse, qu'est-ce que c'est?

— Après toi, Anémone; j'ai peur que tu ne te moques.

— Bah! puisque nous sommes à deux de jeu.

— C'est cela, dos à dos; eh bien, parle alors? Quelle est ta marotte?

— Un début à l'Opéra? Et toi?

— Moi, le ruban rouge! Le mot est lâché.

— Oh! Narcisse, Narcisse, voilà un vœu bien modeste! Un ambitieux comme vous!

— Et vous, Anémone, je ne vous reconnais pas à ce désintéressement! Vous pourriez viser plus haut, ma reine.

§ XX.

LES VOIES ET MOYENS

Ainsi mis à l'aise, les deux complices s'entretinrent de leurs projets. Mistigris, en chevalier qu'il

était, fit passer celui d'Anémone avant le sien :

— Ma chère, lui dit-il, un début? je me charge de cela. J'ai la main pleine de ressources, j'en userai. Juste, me voici avec quatre affaires en train, toutes magnifiques, toutes sûres. Il y en a surtout une à loterie dont le succès est certain. Règle générale, Anémone, quand tu vois de la loterie dans une affaire, c'est-à-dire, en termes honnêtes, des tirages et des primes, tu peux être assurée qu'elle fera son chemin. Le quine et le quaterne manquent au peuple français; jusqu'à ce qu'on les lui ait rendus, il se rattrapera à tout ce qui, de près ou de loin, y ressemble. Nous connaissons ses goûts et les servons à l'avenant; nous lui prodiguons, autant que possible, les tirages et les primes; nous ferions plus encore si le gouvernement n'était pas si regardant. Mais, que veux-tu? Ce globe est pavé de préjugés. Ne s'avise-t-on pas quelquefois d'épiloguer sur la manière dont nous extrayons les pièces de cent sous de la poche des gens? Comme si les opinions et les écus n'étaient pas libres!

« Enfin, j'en tiens une de ces loteries, c'est-à-

dire le moyen de combler les amis Sais-tu ce que j'en vais faire, Anémone, là, sans tarder d'un jour? Je vais m'en servir pour préparer tes débuts. Vrai! ils n'ont qu'à bien se tenir ceux dont ça dépend! Je les inonderai de coupons et leur montrerai le gros lot en perspective; je séduirai tout l'Opéra, s'il le faut, depuis le chef d'orchestre jusqu'au dernier lampiste; j'en ferai des fanatiques de ton talent; il ne sera plus question que de toi depuis les frises jusqu'au cinquième dessous; on en parlera même parmi les pompiers de service. Le gros lot! ces gens-là n'en dormiront plus; tu verras quel talisman c'est; il nous ouvrira toutes les portes, même celles qui ont l'air d'être fermées à double tour.

« Puis tout n'est pas là; débuter, c'est bien; réussir, c'est mieux. Réussir, voilà le grand point, et, quel art il faut pour y arriver! Sur ce chapitre, Anémone, tu as tes coudées franches; je sais faire la part du feu. Nous aurons quelques soupers fins et des lansquenets à se ruiner; toute la critique y viendra; elle est sensible à ces attentions, quoiqu'elle s'en défende. Tu parleras à ces messieurs; nous en aurons la fleur, les princes du métier, ce

qu'il y a de mieux. Surtout, soigne tes expressions; ils sont très-délicats et ne souffrent, en fait de fautes de français, que celles qu'ils font. Du naturel, d'ailleurs, de l'aisance, et tout ira bien; je vois cela d'ici. Au dernier moment, deux ou trois répétitions, en petit comité, tous gens de choix et pouvant servir. Du secret, du mystérieux; seulement, on en parlera beaucoup au dehors, afin d'émoustiller le public et de le mettre en haleine. S'il faut semer encore un peu de gros lot, je ne m'y épargnerai pas. L'essentiel, Anémone, c'est que tu ailles aux nues et que tu fasses événement. »

Voilà par quels propos notre héros flattait les ambitions secrètes de l'élève du Conservatoire, et ce goût décidé pour les planches qui survivait chez elle aux jouissances du luxe le plus raffiné. Anémone se montra sensible à cette attention, et ne voulut pas être en reste :

« Narcisse, lui dit-elle, un bon procédé en vaut un autre, c'est de toute équité. Tu viens de me dire là de bonnes paroles; il faudrait avoir le cœur mal fait pour ne pas trouver quelque chose en retour. Écoute, si j'ai une marotte, tu as la tienne

aussi. Tu veux le ruban rouge, et pourquoi ne l'aurais-tu pas? J'en ai vu de plus mal portés. Eh bien! si je puis t'aider en cela, me voici. Ne ris pas, mon petit, ne ris pas. Nous ne sommes que des femmes, c'est vrai; mais nous avons nos manéges. Amène-moi seulement dans nos soirées quelques hommes qui aient le bras long, et tu verras si je n'en tire pas parti. »

C'est ainsi que, de part et d'autre, on se prodiguait les encouragements et les assurances d'un loyal concours. C'était une double campagne à faire, et rien de plus naturel que de se concerter d'avance et d'arrêter une base d'opérations.

§ XXI.

L'ÉPREUVE A HUIS CLOS

Mistigris tint la promesse qu'il avait faite; il se mit en mouvement et eut recours à de si savantes manœuvres que, huit jours après cet entretien, il obtint qu'Anémone serait entendue à l'Opéra, devant l'aréopage qui décide souverainement des

débuts. Les lois locales le voulaient ainsi ; il fallait en passer par cette épreuve. Mieux eût valu sans doute aller d'abord devant le public et se produire sous les feux du lustre ; mais il est en toute chose des formalités dont on ne saurait s'affranchir, et qui traversent, sans recevoir aucune atteinte, le temps et les révolutions.

On sait dans quelles conditions s'accomplissent ces exercices préparatoires. Ordinairement ils ont lieu en plein jour, et lorsque les répétitions sont terminées. La salle demeure dans l'obscurité, et la scène reçoit à peine quelques clartés des quinquets de la rampe. C'est dans cette enceinte sombre que viennent s'asseoir les juges et les amis privilégiés. Après avoir traversé le dédale des corridors, gravi des escaliers de service, franchi les chausse-trappes ouvertes sous leurs pas, heurté des décors et coudoyé des frises, ils se distribuent du mieux qu'ils peuvent soit dans les loges, soit dans les stalles d'orchestre, de galerie et de balcon. Là, invisibles et silencieux, ils assistent à cette épreuve à la façon des divinités d'Homère, qui suivaient du sein de leur nuage les vicissitudes des combats singuliers.

Les choses se passèrent pour Anémone comme pour les autres artistes à l'essai. Seulement la salle avait été garnie avec un art et un soin particuliers : aucun n'y manquait de ceux qui le lendemain devaient emboucher la trompette. Comme renfort, Narcisse avait introduit un certain nombre de membres de la coulisse, les plus répandus, les mieux chaussés, les plus avantageusement placés dans le monde parisien. Leur tâche consistait à s'emparer des moindres détails de la séance et à les propager dans les salons, avec tous les embellissements que l'imagination peut fournir. Ainsi, les éléments d'un beau succès étaient réunis ; il est vrai que Mistigris n'y avait rien épargné et que le gros lot brillait à bien des yeux dans une prochaine perspective.

Quand Anémone parut sur la scène en robe de ville et avec un cahier à la main, il s'éleva un murmure bienveillant des profondeurs de cette salle livrée aux ténèbres : contre l'usage il y eut même quelques applaudissements discrets et à demi contenus. L'orchestre préluda, et la débutante aborda hardiment son morceau favori. C'était le fameux : *Robert, toi que j'aime*, où elle excellait et qui, à

l'en croire, émerveillait ses professeurs. Elle ne s'y montra ni inférieure à elle-même, ni au-dessous des artistes qui s'y sont fait un nom. De tous côtés, on rendit justice à la qualité de sa voix et à la manière dont elle en usait, à sa hardiesse dans la difficulté, à la sûreté de sa méthode, aux nuances de l'exécution, enfin à quelques traits heureux dont elle semait son chant et qu'elle pouvait revendiquer comme une création personnelle.

Le résultat fut ce qu'on devait et pouvait attendre; il n'y eut qu'un cri pour conclure qu'un tel talent manquait à la scène, et qu'il fallait se hâter de lui en ouvrir l'accès. Nul doute qu'il n'y fît révolution et ne remplît les coffres du théâtre. Tel était le langage des assistants. Pour rester dans le vrai, il faut ajouter que le directeur était moins enthousiaste, et qu'il réservait son opinion. Malgré les instances de Narcisse, il demeura froid et boutonné, et dès qu'il le put, il s'esquiva par une de ces portes que connaissent seuls les habitués de l'établissement. Malheur au téméraire qui se serait engagé à sa poursuite! L'Opéra est un labyrinthe plus redoutable que celui de Crète, et dans ses

profondeurs règne, dit-on, un lac souterrain destiné à engloutir les curieux.

Quoi qu'il en soit, l'affaire d'Anémone était en bon chemin. La débutante avait satisfait aux règlements, subi l'épreuve de l'audition; le reste dépendait d'un peu de soin, de quelques démarches faites à propos, et Mistigris s'en chargeait. Ainsi, sur deux ambitions, une déjà se trouvait à la veille d'être assouvie. L'autre offrait plus de difficultés et exigeait plus d'efforts. On y pourvut. Jamais salon ne jeta plus d'éclat que ne le fit alors celui de Narcisse. En fait de femmes, Anémone y regardait de près; elle exigeait de la figure et de la toilette, et n'admettait que ce qui était tenu sur un certain pied. Quant aux hommes, Mistigris essayait de viser très-haut et d'avoir la fleur des pois. Peu de gens de la coulisse; ils étaient mal notés dans la maison; mais quelques financiers, quelques hommes du monde, des journalistes, des artistes en renom, et, autant que possible, des personnages officiels. Afin d'attirer ces derniers, il n'était sorte de magnificences qu'on ne déployât. Nulle part le luxe des fleurs, de l'ameublement et de l'éclairage

n'étaient poussés plus loin; nulle part les soupers ne se distinguaient par de tels raffinements et de telles délicatesses; vins, mets, service, tout y était irréprochable; enfin, pour comble de séductions, on y jouait un jeu d'enfer qui se prolongeait aux bougies, longtemps après que le soleil était levé. C'était la haute vie dans tout son éclat et avec les accessoires que le génie des fournisseurs pouvait y ajouter. Ils avaient le champ libre; Narcisse avait déclaré que sur rien il ne s'arrèterait à la dépense. Il tenait la lésinerie pour indigne de lui, et entendait user des faveurs de la fortune avec la même grandeur qu'elle avait mise à les lui départir.

Même à ce prix, les hommes influents n'abondaient pas chez notre héros. On n'y voyait guère que ceux dont les préjugés sont fort émoussés, et qui promènent leur personne et leur dignité dans tous les salons équivoques; mais ceux-là ont, d'habitude, tant de clients, qu'ils ne s'intéresseut sérieusement à aucun, afin de ne point faire de jaloux. Cependant Anémone entreprit un jour très-vivement l'un de ces personnages, et le résultat de

l'entretien fut tel, qu'elle ne put cacher à Narcisse l'impression qu'elle en avait reçue.

— Mon petit, lui dit-elle, du courage et de l'espoir! Tu vois ce grand sec; eh bien! je viens de le monter pour toi; sois tranquille, encore une soirée ou deux, et nous enlevons notre affaire.

§ XXII.

LES SOMMETS DE L'ÉCHELLE

Tout marchait donc au gré des deux ambitieux; Anémone touchait à ses débuts; Narcisse entrevoyait le ruban rouge dans la perspective. Il y eut là, pour l'un et pour l'autre, un moment court et brillant; ce fut l'éclat du météore.

Narcisse figurait en première ligne parmi ces aventuriers de la fortune qui, à force d'audace, ont entraîné le pays, bon gré mal gré, dans le tourbillon de leurs spéculations. Il était de ceux qui ont contribué à répandre dans le sein des populations cette soif de s'enrichir promptement, cette fièvre du jeu, qui tendent à se substituer de plus en plus à une activité régulière et aux moyens légitimes de

parvenir. Il était l'un des agents les plus accrédités de ce vaste mouvement d'affaires qui, circonscrit d'abord, a fini par envahir toutes les industries, s'étendre à toutes les transactions, et marquera d'un caractère à part notre singulière et indéfinissable époque. Puissance fatale, sans contredit; mais puissance réelle et visible à tous les yeux! Or, Narcisse s'en trouvait investi.

Quant à Anémone, elle tenait le premier rang dans cette classe à qui les chaussées du bois de Boulogne et des Champs-Élysées semblent désormais appartenir. Lorsqu'elle y paraissait dans un équipage élégant, vêtue au dernier goût et en compagnie d'un monstrueux bouquet, on eût dit une reine qui serait venue recueillir les hommages de la foule et distribuer çà et là des sourires d'encouragement. Même dans ce monde déchu qui regarde la vertu comme une faiblesse et la pudeur comme une infirmité, on s'accordait à lui faire une situation à part et à lui reconnaître une grande supériorité d'état. Personne n'eût osé engager la lutte avec elle, ni pour les toilettes, ni pour les attelages, ni pour les carrosses, ni pour les gens

de service. Il était convenu qu'elle donnerait le ton et qu'on la copierait du mieux qu'on pourrait. Les modes nouvelles, c'était elle qui les essayait et les consacrait ; les autres princesses ne venaient qu'ensuite ; puis les honnêtes femmes qui ont un penchant décidé pour ce qu'adoptent ces créatures-là. Que de colifichets ont fait ainsi leur chemin, sans autre recommandation que d'avoir Anémone pour marraine ! Que de coupes de robes, que de formes de chapeaux naquirent de son inspiration ! Elle n'y épargnait ni l'argent, ni les conseils, et passait, auprès des faiseuses, pour avoir l'esprit inventif et le goût sûr.

Anémone? Mais il n'est point de nouveauté qui ne se rattache à ce nom ! Le luxe et la profusion des volants, c'est à Anémone qu'on les doit ! Le corsage à gilet, c'est une idée d'Anémone. Dans toutes les confections il faut reconnaître sa main. Ce fut elle qui, la première, trouva indigne de sa grandeur de se faire couper une robe, même au prix de trente francs le mètre, dans une pièce où d'autres pouvaient ensuite s'approvisionner. Cette promiscuité lui répugnait, et, pour s'y soustraire,

elle imagina d'avoir des étoffes à elle, des dessins à elle, des soieries à elle, que personne ne pût porter à ses côtés. De là ces robes de mille écus, de quatre mille, cinq mille francs et au-dessus, renouvelées du dix-huitième siècle. Anémone y songea quand personne n'y songeait, et se proposa d'éclipser les souvenirs de Mme de Pompadour. A Lyon et ailleurs, il y eut des métiers qui ne battaient que pour elle, et cela bien avant que le monde comme il faut s'en fût mêlé. Dès le jour où elle se vêtit de cette façon, elle trouva les étoffes courantes bonnes tout au plus pour des femmes d'avoués, et les qualifia de *petites soieries*, afin de mieux fournir la mesure de ses dédains.

Ajoutons qu'en fait de grands airs, Narcisse ne restait pas en arrière ; il menait le train d'un seigneur et se piquait de donner le ton à la jeunesse qui tient ses assises sur le bitume du boulevard. A le voir passer sur son cheval, la moustache en crocs et la barbe en pointe, bien ganté, bien coiffé, bien chaussé, l'air aisé et le nez au vent, on l'eût pris pour un fils de famille, élevé sous des courtines de soie et mangeant ses terres, fonds et reve-

nus, avec la grâce et l'insouciance du gentilhomme. Son père, s'il l'eût aperçu dans un semblable appareil, se serait refusé à reconnaître en lui cet enfant du Cotentin qui avait eu des bouviers pour compagnons de ses premiers jeux et s'était formé les poings plus que l'esprit à cette rude école. Et pourtant c'était bien lui ; c'était bien son Mistigris, seulement avec tous les embellissements de l'art et non tel qu'il était sorti des mains de la nature.

Ainsi allaient les choses pour ce couple de parvenus. Hier encore ils en étaient réduits à l'eau claire et au pain sec ; aujourd'hui aucune sensualité ne leur était interdite. Ils prenaient une éclatante revanche sur le destin ; ils réparaient une longue abstinence. Mais le destin a aussi des retours et tient à garder le dernier mot ; Anémone et Narcisse ne furent pas longtemps sans en avoir la preuve.

§ XXIII.

OU L'ON COMMENCE A DESCENDRE

Mistigris n'avait, en matière de spéculation, qu'un système et une conduite ; il croyait à une

hausse indéfinie et opérait en conformité de ce sentiment. Quand on élevait quelque objection à ce sujet, quand on s'avisait de soutenir que toute chose ici-bas a sa limite et que le taux des valeurs en a par conséquent une, qu'il arrive un moment où les prix montent à l'excès et où le revenu n'est pas en harmonie avec le principal, quand on disait cela, même avec ménagement, avec timidité et sous la forme d'un doute, à l'instant on le voyait s'emporter, déclarer que tout était perdu, que l'autorité s'énervait, que les factions allaient reprendre le dessus, et que de pareilles opinions suffisaient pour ébranler un gouvernement dans sa base.

Pour ramener les esprits, il avait alors deux arguments merveilleux, et qui resteront comme des modèles du genre. Il disait, en premier lieu, que le maintien du crédit public est une affaire d'État, et qu'on ne le laisserait jamais en butte aux attaques des malveillants; qu'il y a en France des monuments cellulaires institués à cet effet, et qu'on y logerait, à titre gratuit, tous ceux qui, dans une intention subversive, joueraient à la baisse avec

opiniâtreté. D'où il concluait qu'une dépréciation systématique n'irait jamais loin, et qu'on serait toujours à temps de l'arrêter, au moyen d'un exemple ou deux. Cent jours de hausse pour un jour de baisse, c'était son mot favori, et son opinion réduite à deux chiffres; c'est-à-dire que dans la ligne qu'il suivait il avait tort une fois et cent fois raison. Tel était son premier argument.

Le second brillait par une simplicité plus grande encore, et, à ce titre, il a eu un succès universel. Quand Narcisse voyait les fonds décliner ou seulement hésiter, il tirait du fourreau cet argument décisif, et s'en servait pour trancher les choses: — Le comptant nous sauvera, s'écriait-il; l'argent abonde sur le marché. On ne pouvait plus le sortir de là. — L'argent abonde, répétait-il; on ne sait que faire de l'argent; le comptant nous sauvera. L'argent abonde; voilà des mots qui doivent être incrustés dans les plâtres de la Bourse, tant ils y ont résonné de fois. Il n'est pas de spéculateur qui n'en use avec plus ou moins d'à-propos; il n'est point d'agent en titre, point d'agent libre, qui ne les emploient à tout bout de champ et comme une

sorte de ritournelle. L'argent abonde, cela répond à tout. L'argent abonde, que désirer de plus? L'argent abonde, quel plus bel éloge peut-on faire du temps présent? Qu'il y ait un peu moins d'honneur et un peu moins de liberté, qu'importe, pourvu que l'argent abonde? Hélas! même en ceci, peut-être y a-t-il quelque illusion; où ne s'en mêle-t-il pas? Peut-être cet argent qui abonde à la Bourse ressemble-t-il à ces armées de théâtre, composées de dix-huit figurants qui font éternellement le tour d'une toile avec les mêmes casques et les mêmes justaucorps? Ce serait à vérifier.

Avec sa confiance inébranlable dans la hausse, Mistigris n'avait qu'une corde à son arc et qu'un genre d'opérations en vue; il était toujours acheteur; quand il vendait, c'était par voie d'arbitrage, c'est-à-dire qu'il passait d'une valeur dans une autre et ne se départait d'un titre qu'en vue d'un remplacement immédiat. Il se trouvait donc, en tout temps et en toute circonstance, chargé de marchés à terme et d'engagements divers qui le constituaient en perte ou en gain pour des sommes considérables, à la moindre variation. De là bien des fluctuations dans sa for-

tune où quelques cent mille francs en plus ou en moins passaient, pour ainsi dire, inaperçus; il rattrapait, le jour suivant, ce qu'il avait perdu la veille, comme on se refait au lansquenet, dans un coup heureux, des échecs essuyés en détail. Tant que les choses suivaient leur cours ordinaire, il en devait être ainsi; les événements semblaient donner raison à ceux qui professaient la doctrine de la hausse illimitée.

Un jour pourtant, Anémone vit arriver Narcisse de meilleure heure que de coutume; pour la première fois, il n'allait pas respirer l'air pur du bois avant son dîner. Son air était soucieux, son front chargé de nuages. Au lieu de se montrer, comme à l'ordinaire, ouvert et communicatif, il gardait le silence et se promenait à grands pas dans le salon, puis s'arrêtait de temps à autre, en homme étranger à ce qui l'entoure et dominé par une préoccupation profonde. La jeune fille ne savait qu'en penser; elle se demandait ce que signifiaient ces manières toutes nouvelles et sur quelle herbe Narcisse avait marché. Peut-être régnait-il au fond de son cœur quelque appréhension d'être trop intéressée dans cette

humeur : qui n'a pas ses peccadilles sur la conscience, et dans ce monde-là surtout? Au lieu de provoquer des explications, elle se tenait donc sur la défensive, comme il convient à une femme prudente et qui veut rester maîtresse du terrain. Ce fut Mistigris qui rompit le silence le premier :

— Les étourneaux ! s'écria-t-il en poursuivant un entretien avec lui-même et comme s'il n'avait pas eu de témoin.

— Qui donc cela, Narcisse? de qui parles-tu? dit Anémone avec une timidité qui ne lui était point habituelle.

— Oui, les étourneaux! les oisons! les ânes bâtés ! continua Mistigris en élevant le ton jusqu'à la véhémence. A-t-on jamais vu une collection de pareils trembleurs ! C'est à en rougir pour eux... Cœurs de lièvre !

— A qui en as-tu donc? dit Anémone en insistant.

— A qui, ma petite? répliqua Mistigris daignant enfin lui répondre, à ces pleutres de la coulisse : voilà à qui j'en ai. Belle troupe, ma foi ! à la première amorce, elle court les champs. Et dire que j'en suis le général ! O honte ! honte !

— Bah ! et à propos de quoi ?

— Une vétille, ma petite, une vétille ! un grain de sable dont on a fait une montagne ! une bulle de savon ! Rien, mais rien !

— Dis toujours.

— Eh bien, figure-toi, ma chère, que je ne sais où, à Constantinople, je crois, au bout du monde... comme si ça nous regardait Constantinople !... une ville de mahométans !... Mais on a la rage de se mêler de tout !... Il y a tant de faiseurs d'embarras !.. A Constantinople donc, à ce qu'on raconte, un général russe vient de débarquer et de demander des explications au Sultan.

— Le Sultan? affaire de femmes; c'est connu. Ils en ont des masses.

— Du tout, Anémone : affaire d'argent ; cinq francs de baisse à la Bourse d'aujourd'hui. Depuis la débâcle de Russie, on n'avait rien vu de pareil.

— Pour des Turcs? tu veux rire, Narcisse. Des gens qui n'aiment pas le porc frais ! Jamais je ne croirai cela.

— C'est pourtant ainsi, ma petite; cinq francs

de baisse, tu verras la cote. J'en suis pour cent mille écus.

Jusque-là Anémone était restée calme; ce chiffre la jeta hors des gonds; elle comprit à quel point c'était sérieux :

— Cent mille écus? s'écria-t-elle. Cent mille écus de moins, et à cause de ces façons de Bédouins! Mais à eux tous, ils ne les valent pas, les cent mille écus! Mais pour cent mille écus j'aurai leur pays tout entier, si je le veux. Et ils nous les feraient sortir de la poche gratuitement?

— Ça y ressemble, Anémone.

— Non, Narcisse, la chose ne peut pas se passer ainsi. Il y a des tribunaux, je réclamerai. Et puis, vois-tu, si on ne fait pas justice, je me la ferai de mes mains. On verra à qui l'on a affaire. Cent mille écus! pas moyen de couler là-dessus, il faut que ça se retrouve. J'irai les réclamer au Sultan, et s'il me les refuse, je l'enlève : pas de demi-moyens; je mettrai plutôt le feu à son sérail!

— Bien, très-bien, Anémone, et moi je vais déclarer à notre gouvernement qu'il ait à se tenir en dehors de ce tripot-là! La Bourse n'en veut pas

entendre parler. Voyez le beau mal, quand on laisserait la Turquie s'arranger à sa guise. Qu'est-ce qu'elle nous est, la Turquie? Absolument rien. Elle n'est connue que par sa peste. Se ruiner pour un pays comme celui-là, mais ce serait de la démence! Un pays qui n'est pas même coté au parquet, et qui fait le délicat en matière d'emprunt! Anémone, je suis bien attaché à ce gouvernement-ci, et je crois lui en avoir donné des preuves; je l'ai défendu au berceau, et lui ai fait un rempart de mon corps; j'ai assuré son crédit, relevé ses actions, vanté ses bienfaits, célébré sa gloire; je me suis compromis pour lui de mille et une façons; eh bien! je te le déclare solennellement, s'il se jette dans des difficultés politiques, s'il se mêle de cette affaire d'Orient, s'il y engage seulement le bout du doigt, c'en est fait, je romps avec lui, je lui tourne le dos et lui retire ma confiance. Il s'arrangera ensuite comme il le pourra. C'est mon dernier mot.

§ XXIV.

PARTIRA-T-IL ?

Fidèle à ses principes, Narcisse persista dans ses opérations à la hausse, et leur donna même plus de développement afin de se couvrir des pertes qu'il avait essuyées. Il ne doutait pas que le gouvernement ne déférât à l'opinion de la Bourse et ne subordonnât sa politique aux intérêts qui y étaient engagés. Plus il y réfléchissait, plus il lui semblait que cela devait être ainsi. En vain se creusait-il le cerveau, pour chercher quel profit il pouvait y avoir à se mêler de cette affaire, il n'en découvrait point d'évident, point de positif ; et dans sa logique de spéculateur, il en concluait que s'il n'y avait rien à y gagner, on ne le ferait pas. Ses vues d'homme d'État n'allaient pas au delà de ce calcul.

Or, il se trouva que le gouvernement eut une politique indépendante de celle de Mistigris et prit en dehors de la coulisse ses motifs de détermination. Il se préoccupa du respect des traités et de

l'équilibre européen, vieilleries dont Narcisse eût fait volontiers bon marché, envoya des escadres, contracta des alliances, publia des notes, sans que notre héros eût été consulté et au détriment de ses opérations quotidiennes. Par une coïncidence pénible, les coups les plus rudes lui vinrent de cette main sur laquelle il avait tant de motifs de compter. Chaque fois qu'il était à la veille de réaliser un grand coup, et qu'à force d'habileté il était parvenu à ramener les esprits vers la hausse, une nouvelle imprévue, insérée dans le journal officiel, renversait le frêle échafaudage élevé si péniblement et rejetait Mistigris dans les catacombes de la baisse. Dix fois il recommença ce manége, dix fois il en sortit meurtri et découragé.

Il faut le dire, ces échecs ne restaient pas sans influence sur son caractère et sur ses opinions. Ce n'était plus le même homme; le malheur l'aigrissait et troublait son jugement. Comme les personnages à qui l'empire échappe, il s'en prenait à tout le monde des disgrâces qui le frappaient, ne voyait que des ennemis autour de lui, et s'imaginait que l'univers entier conspirait sa ruine. A vrai dire, la

fatalité s'en mêlait un peu ; il ne pouvait faire un effort nouveau sans s'attirer un nouveau mécompte ; la veine avait décidément tourné. De là des colères et des récriminations ; de là une modification sensible dans sa manière d'envisager le gouvernement. Autant Narcisse l'avait célébré quand les chances du jeu lui étaient favorables, autant il le dénigra quand elles se déclarèrent contre lui. Son dévouement était inséparable du profit qu'il en tirait ; adieu l'argent, adieu l'éloge ! Que de dévouements en sont là ! Le sien n'avait pas résisté à cent mille écus de perte ; on se détacherait à moins.

Il serait trop long de raconter toutes les vicissitudes auxquelles fut en butte la destinée de notre héros dans cette période de décadence ; ce serait l'histoire des derniers événements envisagée par un détail et une sorte de reflet de l'émotion publique. Il suffira de rappeler quelques circonstances dont le souvenir est récent et qui exercèrent une influence décisive sur la position de Mistigris. Hélas ! en vain essayait-il de lutter, en vain répétait-il chaque jour et sur tous les tons que ces

Turcs ne valaient pas le tapage qu'on en faisait, les esprits n'en étaient pas moins enchaînés à cette fatale question sur laquelle il jouait sa fortune. La Bourse ne détachait plus ses regards de Constantinople et n'avait d'oreilles que pour les bruits qui lui venaient de ce côté. Au moindre incident, elle prenait ombrage et se livrait à de brusques écarts : c'était autant de poires d'angoisse pour Mistigris, autant de saignées faites à son coffre-fort.

Deux de ces incidents marquèrent son existence d'une date fatale. On verra plus tard ce que fut le second, une sorte de coup de grâce : le premier, sans avoir cet éclat, ne porta pas moins profondément. En deux mots il s'agissait de savoir si l'ambassadeur russe quitterait Constantinople. Là-dessus la coulisse se séparait en deux camps ; les uns disaient oui, les autres non, et chacun spéculait en conséquence. Partira-t-il ? Ne partira-t-il pas? De quinze jours on n'entendit pas autre chose dans l'enceinte et sur le perron. Il est parti, disaient ceux-ci ; il reste, disaient ceux-là. Et d'un côté et d'autre, on engageait de nouvelles sommes. Dès l'abord, Narcisse s'était prononcé catégorique-

ment; il avait déclaré que l'ambassadeur ne partirait pas et que ses renseignements venaient d'une source respectable. Il ajoutait que cette question d'Orient était une très-mauvaise plaisanterie, qu'au début elle pouvait avoir quelque sel, mais qu'on la gâtait en la prolongeant et qu'il serait temps d'en finir.

— Jamais, s'écriait-il en forme de conclusion, jamais on ne me fera prendre les Turcs au sérieux.

Et Anémone, qui croyait encore à Mistigris et suivait ses brisées en politique, répétait à tout bout de champ :

— Nous ne prenons pas les Turcs au sérieux. Les Turcs? fi donc! Suffit de voir comme ils traitent les femmes! Sous clef et à raison de vingt pour un homme. L'horreur!

D'autres fois, elle cédait au courant et revenait sur la question du jour :

— Eh bien, Narcisse, disait-elle, ton ambassadeur, où en est-il? Il est bien long à se décider cet homme! Part-il ou ne part-il pas?

— Il ne part pas, répondait Mistigris avec un peu d'humeur.

— Alors qu'il le dise! Qu'il ne nous tienne plus le bec dans l'eau! Pendant qu'il lanterne, tu sèches sur pied; tu n'en manges, ni n'en dors. Qu'est-ce qui le retient? Ce n'est pas son passe-port puisqu'il, se le signe. Si ce sont ses malles, il y met le temps.

Les choses traînèrent ainsi en longueur, et au milieu de ces délais, Narcisse s'engagea de plus en plus; il spécula sur un arrangement et contre une rupture; il ne vit dans ce qui se passait à Constantinople qu'une comédie dont le dénouement était prévu. Les lenteurs même qui accompagnaient les négociations semblaient justifier son sentiment et lui prouver qu'il avait frappé juste. Il attendait donc avec confiance qu'une dépêche vînt annoncer que le différend était vidé et que la prétendue conflagration n'était qu'un feu de paille. Il y comptait; Anémone y comptait aussi. Quelle fut sa surprise, lorsqu'un jour elle le vit arriver, et c'était pour la seconde fois, dans unétat à faire pitié, pâle, défait, abattu, presque méconnaissable :

— Eh bien? lui dit-elle inquiète et alarmée,

— Il est parti, répliqua-t-il d'une voix étouffée et à l'aide d'un grand effort.

— Ma foi, tant mieux, dit la jeune fille emportée par un mouvement involontaire : au moins c'est fini. Ce qui est fait n'est plus à faire. Le pire, c'est d'attendre toujours.

— Malheureuse, s'écria Narcisse, tu ne sais donc pas que ce coup me ruine? J'y laisse encore cent mille écus.

Anémone retira sa parole imprudente, et pour donner le change à sa mauvaise humeur elle parla de nouveau d'aller mettre le feu au sérail.

§ XXV.

L'ÉTOILE DE JÉROBOAM

A mesure que Narcisse prenait le chemin des puissances en train de déchoir, Jéroboam se remettait en possession de l'empire que son élève avait usurpé. Chaque jour notre héros voyait se détacher quelque soldat du bataillon qu'il avait eu tant de peine à discipliner, et les transfuges passaient sous ses yeux, avec armes et bagages, dans le camp d'un homme qui était loin de le valoir,

comme audace, comme intelligence, même comme méthode d'opérations. Il était dit que Mistigris épuiserait ce calice chargé de fiel.

A tout prendre, ces révolutions s'expliquent. Narcisse allait périr par où il avait réussi, par la politique, c'est-à-dire une arme à deux tranchants. Le premier, il avait osé en faire un instrument suivi de spéculation, et le succès avait justifié cette hardiesse. Jusque-là c'était bien ; mais il fallait s'arrêter à temps; il n'est si excellente chose qui, poussée à l'excès, ne devienne détestable. Porté par la politique, enrichi par la politique, Mistigris s'était imaginé qu'elle suffisait à tout et suppléait à tout ; il en avait usé et abusé, il avait bu dans cette coupe jusqu'à l'ivresse. Puis était venu le chapitre des illusions. Dans quelques faveurs passagères, il avait vu un engagement éternel ; de ce que la politique lui avait souri, il s'imagina qu'elle lui était enchaînée. Au lieu de la suivre, il voulut alors la régler ; du titre de favori, il prétendit passer à celui de maître. Ce fut ce qui le perdit. Il lui sembla que les destinées du monde le regardaient un peu, qu'on ne pouvait rien faire sans lui, et que

la paix ne serait pas troublée sans son consentement. De là ces erreurs, ces torts, ces faux calculs, ces spéculations à rebours qui le consumaient à petit feu et devaient l'engloutir un jour, lui et sa politique, l'un portant l'autre.

Que Jéroboam avait plus de sens en se résignant à un rôle modeste et moins ambitieux ! S'il ne hantait pas les sommets, en revanche il n'avait rien à craindre de la foudre. De la politique, il ne prenait que ce qui lui était nécessaire pour bien conduire sa partie et défendre habilement son enjeu. Il n'aspirait pas, comme Narcisse, à diriger les événements ; il se contentait d'en tirer le plus de bénéfice possible ; il n'adoptait ni ne repoussait rien, en se réservant de profiter de tout. Point exclusif, d'ailleurs, ni passionné, il allait avec le vent et le courant, changeait de bord à propos et ne s'entêtait pas dans ses poursuites. C'était le spéculateur de la vieille roche, et comme on le comprenait avant que Mistigris eût essayé ses nouveaux procédés. Ici encore l'art ancien se trouvait aux prises avec l'art moderne et devait avoir le dernier mot.

Il ne faut pas croire néanmoins que Jéroboam

s'en tînt simplement à la routine et repoussât toutes les nouveautés. Bien loin de là : seulement, il faisait un choix et n'adoptait que celles dont la vertu était éprouvée. Au nombre de ces nouveautés, il en est une qui lui doit beaucoup et à laquelle il dut plus encore, c'est la dépêche électrique. Avant Jéroboam, l'emploi en était rare, timide et limité ; à peine les grands établissements de finances en usaient-ils à titre d'information particulière et sans lui donner un caractère général. Jéroboam comprit qu'il y avait là une force, et il la mit sur-le-champ au service de ses opérations. Désormais il ne se montra plus sur le parvis de la Bourse qu'il n'eût en poche sa nouvelle électrique, datée des lieux les plus rapprochés des événements. C'était un moyen irrésistible, et en vain Narcisse eût-il entrepris de lutter. Que pouvaient des opinions contre des faits? La politique n'avait plus qu'à désarmer devant la nouvelle électrique; même pour la méthode, Jéroboam reprenait le dessus.

Ce changement de sceptre devint chaque jour plus sensible : le vide se faisait autour de Mistigris, et Jéroboam se recomposait une cour. A peine

gravissait-il le perron de la Bourse, que l'essaim des jeunes spéculateurs se portait vers lui ; on voulait savoir s'il n'avait rien d'électrique dans les profondeurs de son habit, si Vienne ou Bucharest ne lui avaient pas transmis quelque secret d'État, un détail important, une nouvelle de nature à agir sur les fonds. Ainsi pressé, Jéroboam s'exécutait ; il livrait ses dépêches avec un abandon apparent et comme s'il eût distribué des largesses. Le fait est qu'il en avait exprimé tout le suc, et que ses ordres étaient donnés. En toutes choses, l'homme de la vieille école se retrouvait. Mais cet usage de l'électricité n'en frappait pas moins la phalange qui l'entourait et la pénétrait de reconnaissance pour des procédés si généreux.

Un pareil succès ne pouvait demeurer circonscrit dans l'enceinte d'un monument ; le bruit s'en répandit au dehors et parvint aux oreilles d'Anémone. Elle sut tout ; elle sut que Narcisse descendait quatre à quatre les degrés du discrédit et que la fortune comblait Jéroboam de ses faveurs. Cette double circonstance lui donna à réfléchir. Le succès ? Qui n'en a pas été un peu le courtisan ?

Qui n'a brûlé au moins un grain d'encens en l'honneur de cette divinité capricieuse? Qui n'a suivi, ne fût-ce que de loin, la foule de ses adorateurs? Même ceux qui s'en défendent y trempent à leur insu. On ne discute pas le succès, on le subit; il prête tant de charmes et dissimule si bien les défauts! qui n'aurait bonne grâce sous son auréole?

Voilà de quelles impressions Anémone était assiégée, et, il faut le dire, elle y résistait mal. Les femmes aiment ce qui réussit, celles-ci par vanité, celles-là par intérêt. Aussi la jeune fille commençait-elle à trouver Narcisse moins séduisant et Jéroboam moins affreux; elle obéissait à l'opinion et suivait la foule; elle cédait, comme les autres, à l'influence de l'électricité.

§ XXVI.

LE PASSERONT-ILS?

Cette éternelle question d'Orient continuait à peser sur le crédit public et sur les finances de notre héros. Entre elle et lui, c'était comme un duel

à mort ; chaque jour l'affaire prenait des proportions plus considérables. Narcisse avait beau persister dans ses airs dégagés, accabler les Turcs de railleries, traiter leurs armées de fables et leurs flottes d'imaginations en l'air, affirmer que ce peuple n'existe plus que sur les paravents et doit être classé au nombre des races perdues, toutes ces bravades, tous ces quolibets n'empêchaient pas les difficultés de s'accroître, la situation d'empirer, et l'horizon de devenir plus sombre. Aussi les fonds restaient-ils lourds et les titres dépréciés : la spéculation n'avait plus les allures superbes d'autrefois, elle ne marchait plus de hausse en hausse et de conquête en conquête ; elle agissait au hasard, timidement, modestement, en cherchant un peu d'appui au milieu de fluctuations imprévues et redoutables.

Narcisse seul portait le front haut et demeurait l'homme de ses opinions; son plan était fait; il périrait plutôt que de se démentir. Au lieu de restreindre ses opérations, il se faisait un point d'honneur de leur donner plus d'étendue ; au lieu de se retourner à temps et de varier ses combinai-

sons, il s'obstinait à se maintenir dans les mêmes voies et à poursuivre une revanche qui n'arrivait jamais. Ce fut ainsi et graduellement qu'il s'engagea bien au delà des limites naturelles de son crédit. Avec l'illusion commune à tous les joueurs, il attendait son jour; il croyait y toucher; ses calculs étaient faits, et il les tenait pour infaillibles. Vingt fois déçu, il ne s'en rattachait pas moins à cet espoir; à l'entendre, c'était partie remise seulement, la veine tournerait le lendemain ; et ainsi de suite, de lendemain en lendemain. Que ce vertige est commun, et de combien de gens c'est l'histoire!

Il était question alors de l'événement qui, pendant trois mois, a tenu l'opinion publique en haleine. Entre la Porte et la Russie les relations diplomatiques étaient rompues; il restait à savoir si cette rupture serait suivie d'hostilités. Les Russes franchiraient-ils la frontière et envahiraient-ils les provinces limitrophes sur lesquelles la Turquie n'a guère qu'un empire nominal? En un mot, passerait-on le Pruth, ne le passerait-on pas? Voilà le problème dans toute sa simplicité. Le Pruth? quelle popularité on a faite à ce fleuve? Que de fois la

coulisse l'a passé et repassé! Quelles intentions criminelles on lui a prêtées, à son insu! Que de débordements on lui a imputés! De combien d'anathèmes et de malédictions son nom a été entouré! Pour trouver des eaux plus célèbres, il faudrait remonter jusqu'au Rubicon ou à la mer Rouge, et encore personne n'eût imaginé d'engager des millions sur la marche de l'armée de César ou le passage de celle des Pharaons.

Chez Mistigris, comme chez tous les spéculateurs, il était donc question du Pruth. Un jour que ce mot lui vint à la bouche, Anémone le prit mal; elle était dans de mauvaises dispositions :

— Ta Prusse! toujours ta Prusse! s'écria-t-elle. Laisse-moi donc tranquille avec ta Prusse!

— Comment, ma Prusse? répliqua Narcisse. C'est le Pruth que tu veux dire, mon enfant?

— Pruth ou Prusse, Prusse ou Pruth! Connu! Blanc bonnet et bonnet blanc. En allemand Pruth; en français Prusse : on sait sa langue.

Quoique le sujet ne fût pas gai en lui-même, Mistigris ne put s'empêcher de sourire à cette leçon de dialectes comparés :

— Alors, disons Pruth, ajouta-t-il, comme en allemand; c'est plus généralement reçu.

— Eh bien, ton Pruth, reprit Anémone, il commence furieusement à m'obséder, cet intrigant-là! j'en ai les oreilles qui me cornent. Plus moyen de parler d'autre chose que de ce faiseur d'embarras. Quelque part qu'on aille, il n'y en a que pour lui; le Pruth par-ci, le Pruth par-là; c'est à qui demandera de ses nouvelles. Le passe-t-on? Ne le passe-t-on pas? Eh! jour de Dieu! qu'on le passe, et qu'il n'en soit plus question!

— Du tout, du tout; qu'on ne le passe pas, au contraire. Comme tu y vas! Mais tu veux donc me ruiner, Anémone?

— Moi! allons donc, répondit-elle en rougissant. Est-ce que je sais? est-ce que j'y tiens? Qu'on le passe ou qu'on ne le passe pas; mais qu'il nous laisse en paix.

— Voilà au moins qui est bien parler, ma chère; qu'il nous laisse en paix.

— Ainsi soit-il, dit-elle en faisant une pirouette et disparaissant.

On le voit, Anémone tournait à l'aigre : entre

Narcisse et elle il n'y avait plus conformité de sentiments ; on eût dit qu'ils ne faisaient plus cause et bourse communes. C'est qu'il se mêlait un peu de louche en tout ceci. Pendant que Mistigris jouait à la hausse, Jéroboam jouait à la baisse avec une égale ardeur. L'un espérait que le Pruth ne serait pas franchi, l'autre qu'il le serait. On ne pouvait se mettre plus diamétralement en opposition que ne l'étaient les deux spéculateurs ; la partie était engagée, le fer croisé, la Bourse assistait au combat. Dans le cours naturel des choses, c'est pour Narcisse qu'Anémone aurait dû faire des vœux ; c'était son champion, celui qui portait ses couleurs. Eh bien ! elle était au moins partagée. Ce satyre de Jéroboam avait su l'intéresser au succès de ses combinaisons, et elle y avait confiance. Elle suivait, elle jugeait Mistigris; elle voyait que c'était un homme fini et une tête perdue ; elle ne se faisait plus d'illusion sur la fin qui l'attendait. Dans cette perspective, quelle conduite tenir? quel parti prendre? Se ménager des ressources à tout événement. C'est ce qu'elle avait fait. Elle appartenait à une classe où les femmes ne se brûlent pas sur les tombes, et où

où elles préfèrent se consoler avec des vivants.

Ainsi s'expliquent le langage ambigu qu'elle tenait devant Narcisse, et ces mots qui lui revenaient aux lèvres en toute occasion :

— « Quand donc en aurons-nous fini avec ce Pruth ? »

Toute chose a une fin ; le Pruth en eut une. Après avoir tenu l'Europe en suspens, divisé les cours, agité les gens d'affaires, donné des pertes à ceux-ci, des bénéfices à ceux-là, partagé les opinions, troublé les esprits, menacé la paix du monde, il en arriva à une conclusion et à un dénouement. Il fut franchi. Jérobam triomphait ; Narcisse était foudroyé.

Ce fut le coup de grâce de notre héros ; il y voyait disparaître ses derniers cent mille écus et se trouvait à découvert pour une somme plus importante encore. Quand il fallut annoncer cette nouvelle à sa compagne , la force lui manqua.

— Anémone, dit-il enfin d'une voix à peine distincte ; ils l'ont franchi, c'est fait.

La jeune fille reçut le choc en héroïne ; elle ne fut ni émue, ni ébranlée.

— Eh bien, après? dit-elle.

Et elle se mit à fredonner un air connu :

« Les canards l'ont bien passée. »

Telle fut l'oraison funèbre de Mistigris, prononcée par une amie de cœur.

§ XXVII.

LES DERNIERS FEUILLETS.

La suite de cette histoire est triste, et facilement on la devine. Narcisse essaya encore de lutter et ne réussit qu'à empirer sa position. Il ressemblait à ces voyageurs qu'engloutit une dune mouvante, et qui, à chaque effort pour s'en dégager, s'y abîment de plus en plus. Jusqu'alors il avait usé des ressources qui lui étaient propres : quand il les eut épuisées, il se jeta dans les expédients, opéra à déoouvert, usa et abusa de la confiance qui s'attachait à son nom, et essaya de faire violence à la fortune. Lamentable expérience où tout

devait périr, jusqu'à son honneur ! Au lieu de profits, il n'y recueillit que de la honte.

A quoi servirait de s'appesantir là-dessus? On sait jusqu'où va un homme aux abois, et par quels degrés il descend vers l'abîme. Le cas n'est pas nouveau. D'un côté, Narcisse s'achevait à la Bourse; de l'autre, il ne retranchait rien aux dépenses de sa maison, menait le même train, gardait ses gens, son carrosse, son maître d'hôtel, donnait à dîner comme auparavant, passait ses nuits au lansquenet, comblait sa maîtresse de cadeaux, s'étudiait enfin à payer d'audace et à faire bonne figure contre l'adversité. Mais personne ne s'y trompait; on y voyait la dernière lueur que jette une lampe au moment de s'éteindre. Déjà les dettes commençaient, décentes d'abord, puis criardes; c'étaient les fournisseurs, c'étaient les laquais, les uns pour de fortes sommes, les autres pour les sommes les plus minimes. Peu à peu la partie se gâta et finit par n'être plus tenable. Les huissiers s'en mêlèrent, et il y eut des instances engagées; la déconfiture devenait publique et la prison n'était pas loin. Une seule ressource restait à Mistigris, c'était de fuir devant

l'orage et d'aller chercher l'oubli sous un ciel étranger. Il s'y décida et disparut un beau matin, en emportant les fonds qu'il avait sous sa main ; par mégarde et dans le trouble d'un départ, il y ajouta ceux de quelques amis.

Depuis lors le silence s'est fait sur un nom accompagné naguère de tant de bruit ; Narcisse n'est plus qu'un souvenir, une ombre, un rêve. On ignore ce qu'il est devenu, s'il vit encore, ou s'il a cherché un abri dans la mort. Il existe pourtant quelques versions à ce sujet, mais toutes contradictoires.

Les uns assurent qu'il s'est retiré dans nos possessions du nord de l'Afrique, et qu'il s'est fixé au milieu des Arabes, dont il a adopté le costume et les mœurs. On ajoute qu'en se rapprochant de la nature, il a retrouvé le repos et une entière sérénité d'esprit. Il en profite pour initier ces peuples pasteurs aux mystères de nos spéculations, et les emploie à découvrir quelque mine d'or, d'argent ou de platine, susceptible d'être mise en commandite et en actions, d'après les procédés familiers à l'Europe.

D'autres versions transportent Mistigris sur un théâtre plus éloigné et plus digne de lui. A y ajouter foi, notre héros serait aujourd'hui dans l'État des Mormons, cette secte de l'Amérique du Nord qui professe la communauté des femmes et la communauté des biens. Narcisse est dans les meilleures conditions du monde pour adopter l'un et l'autre de ces principes ; il est célibataire et ruiné ; il n'a rien au monde, ne tient à rien, et ne demande pas mieux que de tout mettre en commun. C'est un sujet de choix pour cette tribu. Personne ne s'entend mieux que lui à l'art de vivre aux dépens des autres ; il livrera cette industrie à la communauté gratuitement et sans exiger de brevet. Tout invite donc à croire qu'il deviendra un parfait Mormon, et que ses deux ans de coulisse lui seront comptés là-bas comme des titres à l'estime et à l'avancement.

Telles sont les versions qui méritent le plus de crédit ; il va sans dire qu'il s'en débite d'invraisemblables. Un homme comme Mistigris ne pouvait disparaître sans que la fiction s'en mêlât : c'est ainsi qu'aux temps mythologiques, faute de renseignements précis, on changeait les gens en ar-

bres, en pierres, en fontaines, ce qui apportait une modification profonde à leur état civil. Dieu nous garde d'en faire autant et d'aborder le pays des fables.

Quant à Anémone, pas le moindre nuage ne plane sur le parti qu'elle a pris : sa destinée est des plus positives que l'on puisse imaginer, et deux mots suffisent pour en fixer les termes. Un bras lui faisait défaut, elle en a pris un autre; des princesses comme elle ne manquent jamais de chevaliers. C'est Jéroboam qui aujourd'hui porte ses devises et ses couleurs : il a su attendre et a eu son jour. D'aileurs, à part le titulaire, rien n'est changé dans la maison; ce sont les mêmes chevaux, les mêmes laquais, le même maître d'hôtel, le même appartement. Anémone va au bois dans le même équipage, et n'a de nouveau que ses toilettes et ses bouquets. On le voit, sa méthode ne le cède à aucune de celles que l'on a pu apprécier, et en fait de spéculations, c'est elle encore qui a choisi la meilleure.

§ XXVIII.

PETIT COMMENTAIRE DE L'AUTEUR.

Pourquoi Mistigris s'est-il éclipsé? Pourquoi a-t-il si vite quitté la partie ? Je sais qu'il est des âmes blessées à qui le changement de climat est nécessaire, et qui ne parviennent à se rétablir que dans une autre atmosphère et sous d'autres cieux ; je sais que d'impérieux motifs de santé l'ont seuls déterminé à un pénible déplacement ; mais il n'en est pas moins à regretter qu'il n'ait pu franchir une période de crise et attendre des jours meilleurs. Combien d'hommes d'affaires, plus compromis que lui, en ont agi ainsi? combien sont revenus de plus bas ?

Pauvre Narcisse ! Prendrait-il sa revanche, aujourd'hui? Les belles aubaines! Les beaux monts d'or ! Ce gros nuage d'Orient s'est dissipé, à ce qu'il semble ; il s'en est allé comme il était venu, sans motif : si l'on parle encore du Pruth, c'est pour en rire. Le repasseront-ils? Ne le repasseront-ils pas?

Évacueront-ils? N'évacueront-ils pas? Ce n'est plus alarmant, c'est bouffon. Il y aura des étrivières données et reçues; reste seulement à savoir de quelle façon et de quelle main. Puis tout sera dit; le rideau tiré, la comédie jouée. Les choses iront comme avant; la coulisse reprendra son petit commerce, avec Mistigris de moins.

Encore une fois, pauvre Narcisse! Que n'a-t-il surnagé pendant quelques semaines seulement? Il aurait eu sa part de la curée actuelle, brassé quelques affaires, et trouvé de quoi remettre sa barque à flot. Il eût imaginé une de ces spéculations à coup sûr, à l'aide desquelles on extrait des millions sans risque, sans douleur, et avec accompagnement d'annonces de journaux. Il y eût fait briller des tirages et des lots, afin de détourner les yeux de la manœuvre principale, et de mieux plonger ses mains dans les goussets du public. Il eût acheté, au besoin, le silence de la galerie et fermé les bouches indiscrètes avec des gâteaux de miel. Tout cela était de son ressort et dans ses moyens; il ne l'eût point laissé à d'autres. Ou bien, peut-être, eût-il reculé; peut-être sa pudeur s'en fût-elle alar-

mée, et n'eût-il pas été à la hauteur des temps nouveaux! Il y avait du chevaleresque en lui; sa chute ne l'a que trop prouvé. S'il a succombé, s'il a disparu de la scène, c'est qu'il avait fait son temps et que l'heure sonnait pour d'autres hommes et d'autres méthodes. Hier, c'était son règne ; aujourd'hui, c'est celui de Jéroboam et de son électricité.

XVII

PARIS SENS DESSUS DESSOUS

Je déclare, en commençant, que je ne reconnais plus mon Paris : chaque jour on me le gâte, on finira par me le rendre odieux. Depuis vingt-cinq ans que je l'habite, je m'étais accoutumé à le voir sous un certain aspect, s'améliorant, s'embellissant avec persévérance, mais avec mesure, modifiant sa physionomie, mais pas à ce point que des yeux familiers en vinssent à la méconnaître et à douter de son identité. C'était une métamorphose lente et non un bouleversement.

Ce n'est pas qu'il y ait beaucoup à redire au système de démolitions qui est en vigueur et s'exerce sur une si grande échelle. Arrière l'égoïsme ! nous

travaillons pour nos neveux, nous nous préparons des bénédictions dans les siècles à venir. Chacun son lot ici-bas. Le nôtre est de payer la dépense et d'affronter les murs qui croulent, de vivre à la gêne et de respirer un air chargé de plâtras. Le lot de ceux qui viendront après nous sera d'avoir des rues plus droites et plus larges, des constructions plus élégantes et plus saines, des monuments en excès, des palais sculptés avec un art exquis, des boulevards, des quais, empreints de grandeur et merveilleux dans leurs développements. Voilà comment se distribuent les rôles. Il se peut qu'à voir les choses dans leur rigueur, le nôtre ne soit pas le plus brillant; mais nous nous rattraperons amplement sur la reconnaissance des générations futures.

Cependant, même en ceci, il est une question que l'on peut poser sans être animé d'un esprit factieux. Serait-il impossible d'obtenir des personnes qui, sur quelques points, découpent Paris par tranches et le rasent sur d'autres points; de celles aussi qui pratiquent au sein des rues des excavations profondes, empierrent à leur gré ou

pavent des superficies, élèvent des corps de halles, transforment en jardins les cours de nos palais ou les ornent de plates-bandes de bitume; serait-il impossible, dis-je, d'obtenir de tout ce monde-là, artistes, architectes, entrepreneurs, qu'ils voulussent bien étudier leurs projets avant de les mettre à exécution, ne commencer que lorsqu'ils savent ce qu'ils veulent faire, s'entendre avec les autres et avec eux-mêmes, combiner avec lenteur, procéder avec maturité, de manière à ne pas nous donner le spectacle de ces travaux, renouvelés de la toile de Pénélope, qui ne s'élèvent que pour être détruits? Tout le monde y gagnerait, eux et nous, le trésor public et la caisse municipale. Nous ne verrions plus alors des égouts recommencés par trois fois et sur des plans nouveaux, des gazons changés en asphaltes, et des asphaltes en gazons, des niveaux constamment à rectifier, des ponts qu'il faut reprendre par la base au moment où l'on vient d'achever le sommet, des fossés que l'on comble hors de propos et qui restent à l'état de terrains vagues; enfin, ces erreurs, ces écoles, ces démentis avoués, ces dé-

penses en pure perte qui se reproduisent chaque jour, obèrent nos finances, et dont la postérité ne nous saura aucune espèce de gré.

Mais c'est là mon moindre grief, et je ne m'y appesantis pas. J'ai d'autres récriminations à élever, plus graves, plus pressantes : les voici.

Ce qui commence surtout à me déplaire dans Paris, c'est qu'il n'appartient plus à ses habitants, et que les nomades y prennent évidemment le dessus. Même aux yeux les moins attentifs, cette usurpation devient sensible. Rome, aux jours de décadence, ne dut pas offrir un spectacle plus bigarré, quand les Huns, les Avares, les Goths et les Gépides foulaient d'un pied conquérant les dalles de ses palais et remplissaient les voûtes de ses temples de leurs dialectes discordants. Suivez nos boulevards, entrez dans les édifices publics, les musées, les salles de spectacle, asseyez-vous dans un café ou un restaurant, quelle langue entendez-vous parler? Le français? pas le moins du monde; toutes les langues, excepté celle-là. C'est l'anglais, c'est l'allemand, c'est l'espagnol ou le russe, le portugais ou l'italien, le suédois ou le hollandais.

Quant au français, ce qu'on en recueille ne vaut pas l'honneur d'une mention. On le tolère, voilà tout, et encore faut-il qu'il ait un cachet de province.

La province! voilà un autre fléau : ce que l'étranger a commencé, la province l'achève. La province et l'étranger enlèvent insensiblement Paris à ses légitimes habitants et leur en interdiront bientôt le séjour d'une manière absolue. Voyez comment les choses se passent. Un train de plaisir arrive des bords de la Manche et dépose sur le pavé quatre mille Anglais; un autre train arrive de Valenciennes et fournit deux mille Belges, Hollandais, Hanovriens ou Prussiens; un troisième train arrive de Strasbourg avec six mille Allemands, sujets de l'Autriche ou de la Confédération germanique; un quatrième train, venant de Lyon, amène un contingent de Suisses, de Savoyards et d'Italiens; un cinquième, venant de Bordeaux, inonde nos gares de Portugais et d'Espagnols, la fleur de la Péninsule. Et en même temps le Havre expédie pour la même destination tous les citoyens que le Nouveau-Monde lui dépêche; Marseille les circon-

cis de l'Afrique et de l'Orient, Nantes des Noirs du Congo et de la Guinée, Dunkerque des insulaires d'Islande ou des naturels du cap Feroë. Venus de divers points, inconnus les uns aux autres et ne se comprenant pas, tous ces hommes s'entendent néanmoins à merveille; ils ont un but commun, une idée commune, ils viennent s'emparer, se rendre maîtres de Paris, jouir de Paris, occuper Paris, affamer Paris, le disputer à ceux qui l'habitent.

Même manœuvre de la part de la province, même jeu, même dessein. Les trains de plaisir vont, à cinquante lieues à la ronde, recueillir les curieux et les désœuvrés pour les répandre dans nos rues et nos carrefours comme des avalanches. Les villes et les bourgs des environs se dépeuplent, tandis qu'ici la circulation s'accroît à causer des vertiges. C'est comme un flot qui monte et auquel rien ne doit résister. Un jour la Beauce donne et envoie la fleur de ses populations; un autre jour c'est la Brie qui se dessaisit de ce qu'elle a de mieux; puis viennent le Bourbonnais et la Bourgogne, qui se piquent d'honneur et expédient leur contingent, sans compter la Normandie et la Picardie qui ne

sont plus que des faubourgs de Paris et s'y transportent en masse sur le moindre prétexte. Se fait-on une idée de l'affluence que cela suppose et de l'encombrement qui en doit résulter? Pour peu que l'invasion augmente, le véritable Parisien ne saura plus où poser le pied : on lui mesurera l'espace, et il ne sortira qu'à des jours réservés. Il est même à craindre qu'en raison de ce surcroît de bouches on ne le mette à la portion congrue. Naguère encore, dans un jour de fête, la province ne nous a-t-elle pas détaché cent mille estomacs à jeun? Cent mille estomacs! Et l'on ne veut pas que nous tremblions pour nos vivres!

Je demande grâce; cette perspective est de celles qu'on n'envisage pas sans émotion : pour ma part, je ne me sens pas de force à lutter contre la province et l'étranger. En vérité, c'est trop d'épreuves coup sur coup. J'ai vu disparaître une société sédentaire qui faisait l'honneur et la parure de cette grande cité, une société que relevaient la liberté du langage et l'indépendance des positions, une société polie, digne, fière, le prenant d'un peu haut, mais qui réunissait dans son sein tout ce qui

éclaire les esprits, forme les jugements et élève les caractères. Cette société n'est plus qu'un souvenir. Le vent de la politique l'a dispersée ; ce flot de nomades l'achèvera. C'est une perte, un deuil moral ; je porte ce deuil et me résigne.

Mais sur une question d'approvisionnement, comment se résigner? Comment se taire quand il s'agit de l'existence même? Avant de périr, il est du moins permis de protester, de crier à l'aide et de se défendre ; c'est ce que je fais au nom des personnes qui n'ont qu'un train modeste et des revenus bornés. Qu'on le sache donc : entre les nomades et nous la partie n'est point égale. Les Anglais, par exemple, ignore-t-on que la vie du continent, si coûteuse qu'elle soit, est toujours pour eux une économie? Et les gens de province? Oh! ceux-là connaissent le prix de l'argent. Mais n'est-il pas vrai qu'une fois à Paris ils n'y regardent plus et le sèment à toute volée? Chez eux, ils auront vécu de privations, lésiné sur tout, retranché un plat de leur table, ménagé la chandelle et le bois, porté des habits et des chapeaux d'une fraîcheur équivoque, passé l'hiver aux champs, supprimé le

superflu, afin de pouvoir mettre de côté la somme destinée à ce voyage d'agrément qui défraie leurs entretiens et réjouit leurs rêves. Des avares ne s'y prendraient pas mieux. Une fois ici, la métamorphose est complète : ils tranchent du magnifique et ne se refusent rien. S'ils vont au restaurant, c'est le plus cher qu'ils choisiront; s'ils ont besoin d'un tailleur, ils iront chez celui qui a la vogue. Au théâtre, les meilleures places sont pour eux; ils ont toujours un équipage à leur porte et ne manquent pas une fête des environs, entrent dans tous les magasins, marchent d'emplettes en emplettes, se conduisent enfin comme s'ils voulaient emporter Paris dans leurs malles et les boulevards aux semelles de leurs souliers.

Comment lutter avec ce monde-là? comment se défendre du renchérissement dont ils sont la cause? Ils passent et nous restons; ils se succèdent avec des bourses toujours fraîches, tandis que nous épuisons les nôtres. Est-ce une partie qui puisse se prolonger, et ne voit-on pas où cela va nous conduire? Avant peu il n'y aura plus littéralement moyen de vivre à Paris; il faudra porter ses tentes sur des mar-

chés et sous des cieux plus cléments. Voyez plutôt.

Les loyers d'abord? Qui n'a à se plaindre là-dessus? On dirait vraiment que la classe des propriétaires veut se venger sur les honnêtes gens des frayeurs que les brouillons lui ont naguère causées. Il n'y a plus de limites à leurs prétentions, tranchons le mot, à leurs exactions. Toute pierre qui tombe est à leurs yeux un prétexte de renchérissement; ils comblent ainsi les vides que fait le marteau municipal. L'affluence des nomades leur vient encore en aide; c'est un ennemi que l'on rencontre partout. Dans les beaux quartiers, un grand nombre d'habitations se transforment en hôtels, en maisons garnies, et sont dès lors retranchées des domiciles accessibles aux habitants sédentaires. Le peu qu'il en reste est tenu à des prix ruineux et devient le partage des familles qui peuvent y souscrire sans excéder leurs moyens. Quant aux autres, petits rentiers, employés, gens d'industrie et de commerce, de justice ou de professions libérales, artistes, littérateurs, qui vivent du travail de leur cerveau et de leurs mains, ceux-là n'ont plus désormais qu'à franchir le mur d'enceinte et à chercher,

hors des barrières, des logements mieux assortis à leur fortune et des propriétaires moins enivrés de leur position.

Aux denrées maintenant. Il paraissait admis qu'avec les chemins de fer le rayon d'approvisionnement allait s'étendre, les prix diminuer et les campagnes s'enrichir. Je ne sais pas si les campagnes s'enrichissent et si le rayon s'étend, mais ce que je sais fort bien et ce que tout le monde voit comme moi, c'est que les prix tendent chaque jour à s'élever. Les chemins de fer, s'ils nous apportent des vivres, nous amènent encore plus de consommateurs, de sorte que là encore le niveau s'établit au détriment des habitants sédentaires. Qui n'en est convaincu et n'en fournirait le témoignage au besoin? Tout ce qui tient à l'existence matérielle devient inabordable, dans les qualités de choix, pour les fortunes modestes. Le pain seul se maintenait à des prix discrets; le voici qui suit le mouvement. Mais tout le reste, viande, volaille, gibier, fruits, légumes, marée, excède déjà les bornes et ne semble pas avoir atteint son temps d'arrêt. D'où provient cela? Faut-il s'en prendre aux nomades qui se réservent

le meilleur lot? Faut-il l'imputer aux bénéfices exagérés des intermédiaires, aux charges croissantes dont leur commerce est grevé? Faut-il y voir la preuve que les tarifs des chemins de fer ont été fixés trop haut pour les articles d'approvisionnement? Que ce soient là les seules causes de cette cherté, ou qu'il s'y en joigne d'autres, toujours est-il que le cercle des personnes à qui la résidence de Paris est permise, se restreint et ne peut que se restreindre de plus en plus.

Si du nécessaire on passe au superflu, le même fait se reproduit. A moins de puiser à pleines mains dans les coffres de l'État ou d'avoir une de ces situations financières ou patrimoniales qui ne s'affectent d'aucune prodigalité, il est impossible de regarder sans vertige le luxe vers lequel on est entraîné. C'est à qui ira plus loin, à qui enchérira sur son voisin; on veut avoir le dernier mot en toute chose. La vanité s'en mêle, et les marchands y aident de leur mieux. En pourrait-il être autrement? Naguère encore il y avait des supériorités de diverses sortes. Celle de l'argent en était une, mais elle en admettait d'autres à ses côtés. Il y avait des supé-

riorités de talent, d'influence et de position, des supériorités consacrées par le temps ou les services. Depuis qu'on en a fait bon marché, c'est sur le luxe qu'on se rabat; moins on est en soi, plus on s'efforce de paraître. De là viennent ce luxe insensé et ces folies de décoration.

Encore une fois, il est impossible d'y tenir; Paris devient inhabitable. On ne peut s'y loger, s'y nourrir, s'y meubler qu'à des prix fous. Et les toilettes des femmes, jusqu'où ne les a-t-on pas poussées? Comme on s'est montré ingénieux pour y introduire de coûteuses révolutions? Dans les plus simples ajustements la dépense a été portée au moins au quintuple. Ce qui suffisait pour une année suffit à peine pour un mois. Comment y échapper? La mode est là, et il n'est point de divinité plus impérieuse; elle se fait obéir, bon gré, mal gré. De proche en proche l'exemple gagne, et celles qui s'en défendent le mieux font encore au goût du jour les concessions compatibles avec leur bon sens. De là d'autres dépenses, sans cesse accrues, et dont les mœurs publiques ne peuvent guère s'applaudir.

Tels sont les faits; qu'on en tire les conséquences.

S'ils sont justes, et je les crois tels, Paris est destiné à devenir un caravensérail où la population flottante prendra de plus en plus le pas sur la population sédentaire. On fera à celle-ci l'existence si rude, qu'elle se retirera petit à petit. Il y aura encore une place pour les gens de commerce, pour les fournisseurs, pour les marchands en détail, pour quelques industries, pour les hommes de Bourse et pour les millionnaires. Il y aura une place également pour les employés, à la condition que leur frugalité, si exemplaire déjà, atteindra chaque année un degré de plus. Mais ceux à qui l'intérêt ou la nécessité n'imposent pas la résidence, ne supporteront pas longtemps les conditions onéreuses qu'on leur fait. Ils abandonneront Paris aux essaims de nomades et à la nuée des spéculateurs ; ils le livreront aux saturnales de l'argent et à la confusion des langues.

XVIII

HISTOIRE D'UNE CONSCIENCE

ÉCRITE

PAR ELLE-MÊME

HISTOIRE

D'UNE CONSCIENCE

Voici un manuscrit que le hasard a fait tomber dans mes mains, sans que j'aie pu savoir ni d'où il vient, ni de qui il est. Longtemps je me suis demandé si je le publierais, et je ne m'y serais pas décidé si j'y avais vu autre chose qu'une fantaisie et un caprice d'imagination. Ce n'est donc point une confession comme, au premier aspect, on pourrait le croire; ce serait, dans tous les cas, la confession d'une génération entière, représentée par ses derniers débris. On verra, dans le cours de cet écrit, si jamais aucune a été exposée à plus d'assauts ni éprouvée par des sentiments plus divers. J'aurai atteint mon but si on juge, après

m'avoir lu, qu'elle mérite plus de compassion que de blâme.

I.

Je suis une vieille conscience qui, au moment d'aller rendre ses comptes là-haut, se recueille, s'interroge, et se demande si elle n'a pas abusé de la permission qu'a toute conscience d'être élastique et de changer d'opinions. C'est dans ce but que je fais un retour vers le passé : puisse-t-il servir de leçon et d'exemple !

Au moment où je me sentis pour la première fois, j'étais pure et sincère comme l'est toute conscience quand elle sort des mains de Dieu. Il faut dire que les temps y aidaient et que les jours d'épreuves n'étaient pas encore arrivés. Nous avions un roi jeune et aimant ses sujets, une reine qui avait toutes les grâces et devait avoir tous les courages ; il ne s'agissait que de s'en tenir là et de ne pas tenter le ciel. Pour ma part, je n'eusse pas mieux demandé ; jamais je n'ai tourné le dos aux pouvoirs debout ; à terre, je ne dis pas, et c'était

de leur faute ; pourquoi se laissaient-ils renverser ? Je m'accommodais donc parfaitement de ce régime, comme je me suis accommodée des autres depuis lors. Il m'allait ; j'y étais portée. On parlait, il est vrai, de quelques abus. Les abus ? voilà un mot bien vide ; quand on a vécu, on sait ce qu'il vaut. Il n'y a de bons gouvernements que ceux qui abusent, et quand ils périssent, c'est qu'ils n'ont pas suffisamment abusé. On chicanait aussi sur les priviléges de la noblesse ; mais une monarchie suppose une noblesse, et une noblesse les priviléges qui y sont attachés. Tout cela s'enchaîne : ainsi pensais-je alors, et c'était bien sincèrement que je criais :

« Vive Louis XVI ! Vive le Roi ! »

Et d'un.

II.

Or, il se trouva qu'un jour le tiers-état eut le dessus ; qui aurait prévu une si rapide fortune ? J'avoue que cela me surprit ; il est vrai que j'étais une bien jeune conscience alors ; plus tard, j'en

vins à ne m'étonner de rien. Ce fut donc le tour du tiers-état; il réussit par l'audace, brava le pouvoir royal, obligea la noblesse à se démettre, et porta la main sur tous les abus. Des abus? il faut convenir qu'il en existait et qu'il était temps d'en faire justice. Le tiers-état n'y alla pas mollement; il bouleversa tout de fond en comble. Le ciel m'est témoin que je n'aurais pas mieux demandé que de rester fidèle à la monarchie; pourquoi se défendit-elle si mal? Elle y mit une maladresse, une gaucherie dont rien n'approche; des velléités de vigueur, mais point de vigueur; des concessions coup sur coup, mais faites de si mauvaise grâce, qu'elles perdaient tout leur prix; puis des hésitations sans fin, des éclairs d'énergie remplacés par d'irréparables défaillances; des ordres donnés et retirés; des résistances inopportunes ou un abandon hors de propos; du sentiment en excès et point d'esprit politique; les vertus d'un homme et non les qualités d'un roi; enfin tout ce qui caractérise les institutions destinées à périr. Le tiers-état, au contraire, y déploya une habileté extrême, déguisant ses attaques sous les formes du respect, ne

cédant rien du terrain qu'on lui avait livré, et cherchant toujours à empiéter au delà, opposant les violences du peuple aux menaces de l'armée, réduisant la royauté à merci, l'épuisant dans cette lutte d'influence, et la livrant ensuite à la multitude comme une proie à dévorer.

Les choses étant ainsi, que pouvais-je faire? M'attacher à une cause condamnée? c'eût été trop ingénu; quoique bien jeune, j'avais une expérience suffisante pour me préserver de pareilles erreurs. J'allai le plus naturellement du monde vers le parti qui avait le dessus, et m'écriai avec la candeur et l'enthousiasme de l'âge :

Vive le tiers-état! vive la Constituante!

Et de deux!

III.

La Constituante disparut; ce fut la Législative qui lui succéda; le tiers-état vit également sa puissance décliner; un autre acteur, un peu effacé jusqu'alors, se mit hardiment en scène, et bientôt l'occupa seul : c'était le peuple qui se lassait de

n'être qu'un agent et entendait se payer désormais de ses mains. Rien de plus naturel; la souveraineté s'était déplacée, et dès qu'elle n'appartenait plus à un seul, il fallait qu'elle appartînt à tous. Tel était du moins le langage des clubs, où résida désormais la véritable puissance. Les clubs dominaient tout, la royauté, l'assemblée, l'armée, les généraux, les ministres, même les hommes qui occupaient avec le plus de succès et d'éclat ces tribunes populaires. Le gouvernement était passé dans les clubs; c'est de là que sortaient les plus redoutables motions; c'est là que s'organisaient les insurrections les plus formidables. A chaque club de Paris, et au plus important surtout, répondaient une foule de clubs répandus dans les provinces, et qui étaient autant d'instruments dociles et de foyers d'agitation. On n'était rien si l'on n'avait pas un club à soi, un club dont on sût gouverner les passions et diriger l'effervescence : plus violents ils étaient, plus ils étaient influents. Il n'y avait pas de force ailleurs; doit-on s'étonner que j'aie incliné de ce côté? c'était une pente irrésistible : il ne me répugna donc point d'être d'un club et d'y applaudir aux

motions qui s'y faisaient : il faut être de son temps. Les esprits étaient à la guerre ; on ne parlait que de prises d'armes et d'audacieux défis jetés à l'étranger. Je me mis du parti de la guerre ; rien ne va mieux à une conscience française que ce mot ; non que je voulusse pousser la démonstration jusqu'au bout, ni payer de ma personne ; mais il s'agissait d'envoyer à la frontière le plus de monde possible, afin que l'Autriche et la Prusse trouvassent à qui parler.

Aussi avec quelle ardeur ai-je crié alors et sur tous les tons :

« La patrie est en danger ! Vive la nation ! Vivent les clubs ! »

Je crois même, Dieu me pardonne, que j'ai ajouté, mais plus bas :

« A bas le *veto !* »

Et de trois.

IV.

La logique est la reine du monde. L'agitation populaire, une fois maîtresse du terrain, ne devait

rien y laisser debout; dès qu'elle était le point d'appui de la résistance contre l'étranger, elle devenait par cela même le seul et vrai gouvernement. Je ne fus pas des derniers à admettre cette conséquence ; à quoi sert de se raidir contre les faits? La fin de la monarchie était proche; bien des signes l'attestaient ; depuis longtemps elle ne comptait plus; mais on en voulait à son nom même. Il m'en coûte de songer aux moyens que l'on employa pour s'en délivrer; ce souvenir est de ceux qui me pèsent le plus. L'émeute entrant deux fois aux Tuileries, la première fois pour y insulter la royauté, la seconde fois pour la frapper de déchéance, les piques des faubourgs devenant la seule loi et le seul droit, la populace se faisant justice de ses mains et changeant les cours des prisons en mares de sang, la rue toujours en rumeur, le tocsin sans cesse en branle, tout cela ne composait pas un spectacle attrayant, et, à parler avec sincérité, j'aurais mieux aimé toute autre chose. Mais, en fait de régime, on n'est pas maître de choisir et de suivre ses goûts ; il faut prendre ce qui se présente; or ce qui se présentait alors

c'était la souveraineté de la multitude et le culte des idoles qu'elle élevait et détruisait au gré de ses caprices incessants. Que faire ? Céder : je n'ai jamais connu d'autre marche ; je cédai, je me mis à l'unisson de tout le monde et criai :

Vive la république !

Et de quatre.

V.

Une république ! c'était aller bien loin, et pourtant on alla plus loin encore ; on alla jusqu'à la Terreur : il est si difficile de s'arrêter à temps ! Que d'épreuves il me fallut subir et à quelles cruelles extrémités j'en fus réduite ! C'est que je n'étais pas alors ce que j'ai été depuis, une conscience inébranlable, impassible, sûre d'elle-même, connaissant son chemin et n'en déviant pas, douée d'une philosophie exemplaire, acceptant les événements et les traversant sans en être émue ; ces perfections ne devaient m'échoir qu'avec la maturité, et il me restait encore beaucoup de préjugés de jeunesse. De là quelques tâtonnements et aussi

quelques idées généreuses. Ainsi lorsque je vis se former le parti de la Gironde, je n'hésitai pas et allai droit à lui ; il réunissait tout ce qui attire et subjugue, le talent, la vertu, le courage, l'enthousiasme, la dignité des caractères ; il rappelait, par son attitude et les formes de son langage, les grands hommes et les grandes époques de l'antiquité. Dans ses rangs, il y avait des goûts et des tempéraments divers ; ceux-ci étaient de véritables stoïciens alliant à une extrême pureté de mœurs une simplicité noble et naturelle ; ceux-là étaient moins rigides et ne dédaignaient aucun raffinement ; volontiers ils portaient à leurs lèvres la coupe enivrante des plaisirs. Mais ce qui leur était commun à tous, ce qui les réunissait en faisceau, c'était la haine des bandits et des scélérats, l'horreur de l'assassinat et du pillage. Ils auraient sauvé le roi s'il avait pu être sauvé, si la populace n'eût pas grondé aux portes en demandant sa proie. N'importe ; c'était déjà beaucoup que de porter le front haut lorsque tant d'autres le tenaient courbé. Aussi me sentis-je entraîné vers eux par un mouvement involontaire ; il est vrai qu'ils passaient pour

être les plus forts et les plus éloquents; on assurait même que la majorité leur appartenait; dès lors pourquoi n'aurais-je pas crié :

Vive la Gironde!

Et de cinq.

VI

La Gironde succomba; c'est là un tort qu'en aucun temps je n'ai pardonné. Elle se laissa jouer par la Commune et les sections en armes. En temps de révolution, il ne faut pas être chevaleresque à ses dépens, et mieux vaut surprendre un adversaire qu'être surpris par lui. La Gironde se laissa surprendre, et la Montagne demeura seule debout. Dans cette Montagne, tout n'était pas beau : il n'y manquait pas de visages repoussants ni de caractères odieux; on y voyait plus d'un bras sanglant jusqu'au coude. Mais elle avait de si terribles façons de se faire aimer qu'il fallait se rendre, quoi qu'on en eût. On parle, je le sais, de consciences qui ont résisté et qui ont montré de l'héroïsme :

je ne suis pas de celles-là. Il me suffisait que la Montagne eût le pouvoir et la force pour que je me rangeasse de son côté. Dès qu'elle avait la force, elle avait le droit ; c'est le seul principe politique dont la vérité m'ait été démontrée dans le cours d'une longue carrière et qui ne se soit jamais trouvé en défaut. Je m'inclinai donc ; on se serait incliné à moins. La loi des suspects et le couperet y mettaient bon ordre. D'ailleurs, il s'agissait de sauver le territoire menacé par l'ennemi, et la Montagne menait cette besogne comme toutes les autres, expéditivement. On se battait glorieusement pour nous ; cela console de bien des faiblesses. Puis, s'il faut tout dire, le remords s'en mêlait parfois : on a beau être une conscience facile ; il y a des moments où la révolte éclate, bon gré, mal gré. Ces hécatombes de partis s'immolant l'un l'autre, ce tribunal de sang qui ne vidait les prisons qu'au profit de l'échafaud, cette persécution à outrance de plusieurs classes de citoyens, ces chants révolutionnaires qui retentissaient du matin au soir, ces confiscations, ces dénonciations, ces lois acerbes, ces expédients financiers, tout cet ensem-

ble de mesures violentes et arbitraires n'était pas de mon goût, quoique le salut public y fût attaché. Mais, encore une fois, qu'y faire? Se résigner, sous peine de proscription : ce n'était pas un temps commode que celui-là! Aussi, m'efforçai-je de racheter, par la vigueur de l'organe, ce qui manquait à mes convictions, lorsque je poussais le cri du jour :

Vive la Montagne!

Et de six.

VII

Une fois la Montagne renversée, j'éprouvai un embarras réel. Tous les grands révolutionnaires venaient de disparaître les uns après les autres, les vainqueurs de la veille devenant les vaincus du lendemain : Danton après Vergniaud, Robespierre après Danton; il ne restait plus ni aucun nom ni aucune politique qui fussent bien caractérisés. Ce sont là des époques pénibles pour une conscience docile comme je le suis, et qui ne cherche qu'à bien se guider. Où aller? A quoi se ratta-

cher ? C'est la question que je me posais chaque matin.

Pour ajouter à mes perplexités, les événements qui succédaient avaient un caractère et une signification contradictoires. Tantôt on pouvait croire que les débris de la Montagne ressaisiraient l'empire perdu au 9 thermidor ; tantôt, au contraire, que la victoire resterait au parti qui rêvait le rétablissement de la monarchie. Entre ces deux extrêmes se trouvait la Convention pour donner tort aux uns et aux autres et frapper sur tous indistinctement. Comment veut-on qu'une pauvre conscience comme moi pût se déterminer au milieu de ces alternatives ? Quand j'inclinais, par un reste d'habitude, vers les hommes des clubs, un acte de vigueur de l'assemblée fermait celui des Jacobins ! Quand, d'un autre côté, je penchais vers la jeunesse dorée et les sections où elle faisait la loi, le canon de vendémiaire venait me guérir de cette fantaisie au moins prématurée. En aucun temps, je n'eus plus de peine à trouver un oreiller tranquille. Enfin, on parla de la Constitution de l'an III ; je m'y attachai comme à une planche de

salut. Paris y répugnait; les beaux fils n'en voulaient pas; on n'en parlait qu'avec dédain dans les salons; mais quand je vis qu'elle avait une immense majorité dans les provinces, je me dis que c'était le moment de se décider, et me mis à crier avec mon ardeur habituelle :

Vive la Constitution de l'an III !

Et de sept.

VIII.

Cette Constitution de l'an III réglait la nature des nouveaux pouvoirs, deux Conseils et un Directoire exécutif. Au fond ce Directoire ne me déplaisait pas; il formait un contraste frappant avec les terribles agents de la Montagne ; il offrait une grande variété de composition et un singulier mélange de mœurs libres et de mœurs austères. Quant à moi, je ne lui demandais qu'une chose, c'était d'être fort, de rester fort ; à ce titre je lui appartenais. Tant qu'il serait fort, il pouvait compter sur moi. J'ajoute qu'il me refusa cette satisfac-

tion. Aux frontières, où il était représenté par nos généraux, tout alla bien; mais en France où il agissait par lui-même, plus d'une fois il me plongea dans le même embarras d'où je venais à peine de sortir. Tantôt il exécutait une campagne contre les républicains ardents, tantôt il se délivrait par un coup d'État des royalistes qui le gênaient; un jour il rendait à la presse toute sa liberté, le lendemain il lançait des lettres de cachet contre les journalistes qui en usaient. Rien de plus gênant que ces démentis perpétuels. Et cependant je n'en restai pas moins du côté des pouvoirs établis, et tant que le Directoire fut debout, je criai :

Vive le Directoire!

Et de huit.

IX.

A son tour le Directoire disparut; il fut frappé de la foudre. Le matin il se regardait encore comme un gouvernement régulier, bien assis, bien constitué, le soir il n'était plus que de la poussière. Un coup de main avait suffi pour l'anéantir. Il est

vrai que l'auteur de ce coup de main portait l'épée et une épée illustrée par vingt victoires; à peine entré en lice il avait étonné les plus vieux, les plus habiles généraux; il était jeune, glorieux, paré de tous les prestiges; il avait ce feu du génie qui couronne si peu de fronts; il arrivait de l'Orient après une campagne romanesque, et une évasion miraculeuse à travers les vaisseaux anglais; il marchait droit aux obstacles, en homme qui est sûr de les vaincre et a le destin pour lui. Tout le servait dans cette entreprise; l'état du pays, les embarras financiers, les coalitions étrangères, quelques revers récents, une lassitude générale des esprits, bien d'autres circonstances encore qui précèdent et accompagnent les révolutions. Celle-ci eut cet avantage de s'accomplir sans coup férir; il n'y fut pas versé de sang; elle eut un autre mérite, celui d'être expéditive. Le lendemain, à son lever, Paris apprit qu'il avait un gouvernement composé de toutes pièces, appuyé sur un sabre éprouvé et d'une humeur peu endurante. Il va sans dire que ce gouvernement obtint sur-le-champ mon adhésion. A celui-là, il était inutile de lui recommander

d'être fort : c'était de son essence même. Je n'y songeais pas sans un profond contentement. Enfin, j'allais trouver un peu de repos ; j'allais me fixer à quelque chose de solide; j'allais sortir de ces périodes orageuses, où l'on ne savait d'une manière précise avec qui il fallait être ni contre qui; bien, me disais-je, je ne serai plus désormais en butte aux chances variables des partis. Pour une conscience honnête, rien de plus doux que cette perspective-là. Je m'enchaînai donc à tout jamais au nouvel ordre de choses, et criai avec l'énergie de la conviction :

Vive le général Bonaparte, vive le consulat !

Et de neuf.

X.

Rien n'est parfait sur notre globe; le consulat en fut la preuve; à peine était-il fondé qu'on y trouva bien des choses à reprendre. Un détail péchait, puis un autre; il fallait changer les hommes, puis les institutions. C'est seulement à l'essai que l'on apprécie ce que vaut un instrument et les ser-

vices qu'il peut rendre. Moi j'aurais desiré que le consulat durât toujours; j'y prenais goût tel qu'il était. Nos armées demeuraient victorieuses sur tous les points, et dictaient la paix à l'Europe; si on avait peu de liberté, on avait au moins de la gloire, et de la gloire de bon aloi. Moins agité, le pays songeait davantage à ses affaires; l'industrie renaissait, les mers redevenaient libres et revoyaient flotter notre pavillon. Et cependant ce beau régime ne pouvait pas suffire ; c'était convenu, jugé ainsi, mes goûts n'y pouvaient rien. Il fallait plus de lustre, plus d'éclat à un pays comme la France; les licteurs et les faisceaux consulaires ne flattaient pas suffisamment son orgueil; elle demandait à cor et à cri, pour son chef adoptif, la pourpre éclatante des Césars. Voilà ce que j'entendais dire autour de moi, et je n'avais point d'objection à élever. En ai-je jamais élevé à propos de quoi que ce soit? Je trouvais en effet que la pourpre ferait très-bien, et que ces réminiscences romaines étaient de fort bon goût. Pourquoi aurais-je hésité? Je m'enchaînai donc de nouveau et à tout jamais, et criai avec une énergie croissante :

« Vive l'Empereur! Vive l'Empire! »

Et de dix.

XI.

Je ne me démentis pas un seul jour tant que l'Empire fut victorieux, puissant, craint et respecté d'un bout du monde à l'autre; j'éprouvais même un certain orgueil à penser que mon assentiment datait de la première heure et que j'avais, pour ainsi dire, présagé les grandeurs de l'établissement nouveau. Il est bon qu'une conscience comme la mienne ait, de temps à autre, de ces compensations; sans cela le métier serait trop ingrat. Successivement, nous obligions tous les souverains de l'Europe à saluer un maître dans ce parvenu couronné d'hier, et, afin que rien ne manquât à cette reconnaissance solennelle, c'était dans leur capitale qu'elle avait lieu, en vue de leur peuple, et au sein de leurs propres palais. Depuis Charlemagne, on n'avait rien vu de plus beau. Si une difficulté naissait quelque part, l'épée la tranchait à l'instant même; point d'hésitation, point de demi-moyen;

comme il n'y avait qu'une voix pour ordonner, il n'y avait aussi qu'un bras pour exécuter. Qui eût discuté alors? Les temps y prêtaient peu. D'ailleurs, sur quoi discuter? Les bulletins victorieux ne souffrent pas de commentaires, et à chaque instant il en arrivait un nouveau. Aujourd'hui une campagne mettait l'Autriche à notre merci; le lendemain, une bataille nous livrait la Prusse. Toutes les tactiques de la guerre étaient bouleversées; aucun peuple n'était plus réellement chez soi; aucun souverain n'était solidement assis sur son trône. Nous changions les dynasties comme nous prenions les royaumes, chemin faisant. C'était à en perdre haleine. Hélas! cet excès même fut fatal; l'ivresse du succès fit oublier les notions les plus vulgaires de la prudence. Je ne veux point récriminer; à quoi bon? Seulement, le jour où l'Empire essuya ses premiers revers, je touchai du doigt ses erreurs, je vis clair dans ses fautes; il ne m'en imposa plus. Quand il aurait fallu s'arrêter, il avait passé outre; à force d'exiger du pays, il l'avait épuisé. Aussi le moment de la défaillance arriva, et il n'y eut plus que les derniers efforts d'une vigueur expirante.

L'Empire fut blessé à mort dès le premier coup qu'il reçut; ce qui se passa ensuite ressemble aux convulsions de l'agonie. Quant à moi, Dieu sait que je lui restai fidèle tant qu'il conserva une ombre de vie; mais sitôt que je le jugeai mort et bien mort, sitôt que je fus assuré qu'il ne s'en relèverait pas, je me retournai vers nos princes qui revenaient de l'exil. C'étaient mes idoles d'autrefois; avec quelle joie je m'y enchaînai enore et à tout jamais! Personne, assurément, ne mit plus d'ardeur que moi à crier :

Vive le Roi! Vive la Restauration!

Et de onze.

XII.

Certes, j'avais professé pour le drapeau tricolore un culte sincère; il m'eût suffi pour cela de le voir au sommet de nos monuments; mais il s'y joignait d'autres motifs : jamais drapeau n'avait conquis en si peu de temps et sur tant de champs de bataille ses droits de nationalité. Et néanmoins j'étais obligée de convenir que le drapeau blanc ne

manquait pas de titres non plus, et qu'il avait en surcroît celui de l'ancienneté. Si l'un était le drapeau d'Austerlitz, l'autre était le drapeau de Fontenoy; partant, quittes. Ce qui décidait le litige en faveur du drapeau blanc, c'est qu'il avait le dessus. Je l'adoptai donc pleinement, sans hésitation, sans répugnance; je me ralliai. A dire les choses nettement, l'Empire avait abusé de la France, avait lassé la France. A travers les éblouissements de la gloire, il lui avait fait perdre le sentiment de ses intérêts. La Restauration devait réparer tout cela. Il y avait en elle quelque chose de chevaleresque qui m'attirait; elle s'annonçait par des mesures libérales et généreuses, proclamait l'oubli du passé, acceptait les services de tous les partis, n'excluait ni les hommes ni les opinions. Cette conduite me toucha : comment aurais-je hésité à m'offrir, moi qui m'étais toujours offerte, et sur des encouragements bien moins formels? D'ailleurs, le pays semblait s'accommoder de cet état nouveau; la paix, enfin rendue au monde, allait permettre à l'industrie et au commerce de reprendre leur essor, ramènerait des bras dans les campagnes, don-

nerait à cette génération haletante, le temps de se remettre et de respirer. J'étais confiante, je voyais tout en rose, quand un cri, vague d'abord, puis plus distinct, retentit d'un bout du territoire à l'autre. — Il arrive, il arrive! disait-on de toutes parts. C'était en effet l'Empire qui venait de quitter l'île où on l'avait confiné. Quel rude coup pour moi! Rien ne m'y avait préparé. Cet Empire que j'avais tenu pour mort, pour bien mort, tout ce qu'il y a de plus mort, ne s'avisait-il pas de donner un démenti à l'opinion que je m'en étais formée, de se déclarer vivant, très-vivant, et afin qu'on n'en pût douter, de marcher sur Paris! J'avoue que toutes mes notions antérieures en furent bouleversées : jamais je n'avais rien vu ni ouï de pareil. J'essayai bien de douter encore, de ne voir là-dedans qu'une témérité sans objet, mais il fallut se rendre à l'évidence. L'Empire rentra aux Tuileries, et le drapeau tricolore flotta de nouveau à la hampe du pavillon de l'horloge. Il n'y avait plus qu'à s'incliner; c'est ce que je fis de la meilleure grâce du monde, en poussant les cris du jour.

« Vive l'Empire ! Vive l'Acte additionnel ! »
Et de douze.

XIII.

Cet Empire-là n'était pas son aîné, et j'aurais dû m'en défier avec plus de soin. Peut-être avais-je trop facilement cédé cette fois à mon habitude et à mon désir d'être de l'opinion qui prévaut. En conscience véridique, je dois avouer que j'en éprouvai le regret, et c'est le seul de ce genre auquel j'aie été accessible. Quoi qu'il en soit, les choses marchèrent vers un prompt dénoûment. Je fis des vœux pour nos armes, des vœux très-sincères, mais hélas ! impuissants. La partie était engagée d'une manière trop inégale. Nous avions l'Europe entière sur les bras et ne pouvions lui opposer que les débris de nos vieilles armées. Lutter ainsi, jeter au monde un défi pareil, est déjà un acte de grandeur dont notre nation seule est capable. Mais l'héroïsme ne pouvait rien contre ces masses de baïonnettes qui entouraient notre

territoire d'un cercle de fer; il fallut se rendre, il fallut abandonner la cause de cet empire deux fois condamné. Pour ma part, il m'en coûta peu de le faire, et je retrouvai toute mon énergie pour crier de nouveau :

« Vive la Restauration! Vive Louis le Désiré! »

Et de treize.

XIV.

Qu'il me soit permis de faire ici une pause; l'haleine me manquerait si je poursuivais d'un trait cette longue énumération de mes pèlerinages à travers les régimes qui se sont succédé depuis soixante ans. Je suis arrivée à la moitié de ma course à peu près; je ne suis plus une conscience jeune et légère, mais une conscience à chevrons, mûre déjà, expérimentée, aguerrie et ayant vu le feu des événements. Vingt ans d'exercices aussi variés m'ont donné une élasticité, une souplesse à toute épreuve; je me sens maîtresse de moi-même et dépouillée de mes derniers préjugés. Quoi

d'étonnant dès lors que vers cette époque j'aie eu de certains retours d'opinions et des révoltes intérieures auxquelles je n'étais point accoutumée? Ce Napoléon, par exemple, je me demandais comment j'avais pu un moment en être si entichée. Qu'était-ce après tout? un soldat vulgaire, avec une tache de sang au front; un despote qui n'avait pas d'autre argument que le sabre; un ambitieux à outrance dont la France n'avait assouvi les passions qu'au prix d'un million de ses enfants. Il est vrai que lorsque je parlais ainsi, cet homme venait de mourir à Sainte-Hélène, ce qui excluait toute nouvelle surprise de sa part et me laissait une entière liberté d'esprit. En revanche, je m'attachai plus fortement que jamais à la Restauration. Elle s'affermissait peu à peu, se délivrait de ses adversaires les plus hardis, s'assurait une majorité dans les Chambres, prenait enfin tous les caractères d'un gouvernement qui doit durer. Puis elle tenait les cordons de la bourse, et quoi de plus propre à rallier les gens? Elle disposait des places, des faveurs, des distinctions, de tout ce qui reluit aux yeux ou a un attrait plus solide. Les mauvais jours

semblaient passés ; les souvenirs de l'invasion s'affaiblissaient graduellement ; l'activité du pays se ranimait à vue d'œil ; le crédit public se relevait ; la vie des salons n'avait jamais été plus brillante, l'industrie plus développée, le commerce plus florissant ; les lettres et les arts se frayaient des voies nouvelles, les sciences voyaient leur domaine chaque jour élargi : que de motifs pour que mon concours fût entier et mon adhésion sincère ! Aussi y eut-il chez moi un élan réel lorsque je m'écriai au moment d'un changement de règne :

« Vive Charles X ! vive la Restauration ! »

Et de quatorze.

XV.

Arrivé à ce point, on ne pouvait que descendre ; il en va toujours ainsi. Un peuple qui prospère est plus près d'une révolution qu'un peuple qui souffre. Bientôt les petites querelles commencèrent, puis vinrent les grandes. Deux partis étaient en présence ; l'un qui supportait impatiemment les réformes accomplies, l'autre qui eût voulu marcher

vers des réformes nouvelles : le gouvernement se trouvait entre deux. Dans les débuts, il s'étudia à tenir la balance égale : tantôt il inclinait vers les préjugés du passé, tantôt il faisait une concession aux besoins des temps nouveaux, ici contenant ses amis, là désarmant ses adversaires. Tant que les choses durèrent sur ce pied, la trêve fut possible ; mais il vint un jour où d'autres conseils prévalurent et où il s'agit de rayer d'un trait de plume toutes les conquêtes de la révolution. Alors une lutte sérieuse s'engagea. Est-il nécessaire de dire avec qui j'étais et contre qui? J'étais et devais être avec ceux qui avaient le dessus. Certes, si le gouvernement, en supprimant toutes les libertés du même coup, avait eu les moyens de faire prévaloir sa volonté, j'aurais applaudi pleinement à cet acte de vigueur; j'aurais déclaré qu'il avait pour lui le droit et la justice. Si au contraire c'était au peuple que la victoire demeurait, s'il parvenait à maintenir au prix de son sang les libertés menacées, rien de plus naturel que d'aller vers le peuple, de porter son courage, son héroïsme jusqu'aux nues, de l'appeler glorieux, généreux, vaillant,

invincible, de dire que le droit et la justice étaient de son côté, et qu'il avait eu raison d'opposer l'énergie de ses bras aux violences de l'arbitraire. Voilà mon programme tout tracé. L'essentiel était de bien suivre les événements et de ne pas faire fausse route. Il fallait être au gouvernement ou au peuple à propos et à temps. Ce fut pour moi l'objet d'un souci continuel. Un jour il me semblait qu'avec la force matérielle à sa disposition, jamais un gouvernement ne pouvait être vaincu ; un autre jour il me paraissait que celui-ci excédait la mesure, et qu'il avait ce vertige dont les dieux frappent ceux qu'ils veulent sacrifier. Quand la bataille fut engagée et que le pavé se teignit de sang, mes perplexités redoublèrent. J'avais deux cris de prêts : vive le Roi! ou vive la Charte! suivant l'événement. Me disait-on que la force armée gagnait du terrain : vive le roi! m'écriais-je; m'assurait-on au contraire que le peuple chassait la troupe devant lui et menaçait le Louvre : vive la Charte! m'écriais-je. Ce fut ce dernier cri qui l'emporta, et lorsque je fus bien certain qu'il dominait, je le poussai à pleins poumons :

« Vive la Charte! vive la révolution de Juillet! »
Et de quinze.

XVI.

Le peuple ne pouvait pas rester longtemps investi de la souveraineté; c'eût été d'un fâcheux exemple et plus d'un danger s'en serait suivi. A voir les choses froidement et après coup, on s'était montré un peu vif à l'égard du gouvernement qui venait de tomber. Non pas que je plaigne ceux qui se mettent dans ce cas; c'est toujours de leur faute. Mais il n'en fallait pas moins pourvoir et le plus tôt possible au vide que sa chute avait causé. Autrement à qui porter ses hommages? Quel soleil levant adorer? Ce sont là, pour les populations, des besoins impérieux et qui ne sauraient être ajournés sans péril. Moi, je ne vivais pas; il me manquait un point d'appui; je regardais à l'horizon pour voir d'où nous viendrait le nouveau maître; d'avance je lui étais acquis. De huit jours rien ne se termina; huit jours, c'est-à-dire un siècle. Enfin

il fut décidé que la branche cadette prendrait la place de la branche aînée, et que, moyennant un léger radoub, la Charte servirait à la dynastie nouvelle. Quand cette combinaison parut assurée, je respirai plus librement. Les d'Orléans m'allaient; qui ne m'allait pas? c'étaient des princes voisins du trône et qui pouvaient devenir légitimes par la force des événements. En les couronnant on ne se montrait révolutionnaire qu'à demi. Pour les rendre populaires tout fut mis en œuvre; un plaisant s'imagina même de les faire remonter aux Valois. Stratagème ingénieux! Bref quand tout fut prêt, Charte et souverain, on clôtura l'interrègne et le peuple français eut un monarque de son choix. Pour aucun je ne fis plus de frais; j'étais ivre d'enthousiasme le jour où on le proclama; il me semblait qu'un pacte d'alliance venait de se sceller et que j'en avais pour longtemps à me reposer sur la même opinion. Aussi quels cris sincères! Et que de fois je les répétai!

« Vive la Charte de 1830! vive Louis-Philippe! vive le roi des Français! »

Et de seize.

XVII.

En effet, ce fut un long répit, le plus long que j'aie eu dans le cours de mes laborieuses campagnes à travers tant de systèmes et tant de gouvernements. J'avais essayé de tout, de l'excès de liberté et de l'excès de pouvoir; des régimes absolus et des régimes mixtes; il ne me restait rien à découvrir ni à apprendre en fait de constitutions. Celle que nous avions me paraissait d'ailleurs le modèle du genre et ce qu'on pouvait imaginer de mieux approprié au caractère français. Pour la première fois, le tiers-état s'emparait sérieusement de la conduite des affaires; il avait la puissance, il avait aussi et pour une grande part, la responsabilité. Le peuple restait en dehors de la politique; mais les accès lui en étaient ouverts; il y arrivait en même temps qu'à la fortune. Puis la tribune était libre, la presse également; aucune forme de discussion qui fût interdite : le moindre grief se faisait jour, vrai ou faux, imaginaire ou réel. Que de

garanties! et n'était-ce pas le cas de s'y tenir, de se montrer digne de ces institutions en ne les usant pas avant l'heure, en en jouissant avec mesure, en ne leur demandant que ce qu'elles renfermaient de légitime et de sensé, en ne les poussant pas jusqu'à des interprétations violentes? Hélas! sait-on jamais s'arrêter à temps dans notre malheureux pays? Tout le monde ne veut-il pas avoir le dernier mot en toute chose? Quelqu'un se résigne-t-il à faire le sacrifice, non pas d'un intérêt seulement, mais d'une vanité? La branche aînée avait succombé dans un choc entre les partis, et cette chute conservait encore un caractère de grandeur; c'était un dernier combat que les idées d'autrefois livraient aux idées nouvelles. La branche cadette devait finir plus tristement encore; il ne s'agissait plus que d'influences personnelles et de querelles d'individus. Ceux qui n'avaient pas le pouvoir ne pardonnaient rien à ceux qui en étaient investis, et les coups qu'ils portaient, passant par-dessus la tête de leurs adversaires, allaient frapper le trône même et l'ébranlaient dans ses fondements. On le croyait solidement assis que déjà il n'était plus

qu'une ruine, destinée à crouler au premier effort. Et en apparence tout allait au mieux. Jamais la prospérité n'avait été plus grande, ni l'aisance plus générale; le crédit public avait atteint son plus haut degré : à part une courte disette, rien n'avait dérangé cet essor de la fortune du pays. L'expérience paraissait heureuse, sanctionnée par les faits, confirmée par la durée. Pourtant, un beau matin, le bruit se répandit que la monarchie n'existait plus et que la république venait d'être proclamée. Sans même m'assurer que l'événement fût réel, je me pris à crier :

« Vive la République ! »

Je tenais à être en règle dans tous les cas.

Et de dix-sept.

XVIII.

C'était en effet la république, et dès le premier aspect je le reconnus. Des bandes en armes s'étaient emparées du pavé et ne paraissaient pas d'humeur à le céder sans conditions; le règne de

la blouse commençait. Dans cette effervescence populaire, rien de nouveau pour moi; il me suffisait d'interroger mes souvenirs pour retrouver ces spectacles et à un degré plus terrible encore. Les promenades en corps d'état, avec emblèmes et drapeaux, les cris menaçants, les invasions des assemblées, le gouvernement transporté dans les clubs ou s'agitant sur la voie publique, les émeutes tramées à ciel ouvert, toutes ces scènes m'étaient familières, et je voyais bien où elles devaient nous conduire. Il fallait se dessiner, et c'est ce que je fis. Je me mis avec le peuple, parlai, criai, me démenai comme le peuple ; j'avais les bonnes traditions et m'en prévalus. A m'entendre, j'avais été républicain dans tous les temps et sous tous les régimes ; aux jours de proscription, j'avais enseveli le mot dans mon cœur comme dans un tombeau. Je me montrai donc ardent entre les ardents, sachant bien qu'en révolution rien n'est pire que d'être accusé de tiédeur. Néanmoins j'avoue que mon cœur fut soulagé d'un grand poids lorsque le gouvernement installé à l'Hôtel de Ville parvint à tenir tête à la multitude et osa résister à ses prétentions.

« Vive le gouvernement provisoire ! m'écriai-je ? «
Et de dix-huit.

XIX.

En France les hommes s'usent vite ; ce gouvernement provisoire en eut pour quatre mois. Il joua de malheur : on lui imputa tout le mal qui s'était fait sans lui et on ne lui sut aucun gré du bien qu'il avait essayé de faire. Un beau jour, il disparut au milieu d'une insurrection, et le pouvoir passa entre des mains plus fermes, celles d'un brave et généreux soldat. Que ne l'a-t-il toujours gardé ? Personne n'en était plus digne. Il avait bien des droits pour lui, ceux que la victoire confère et ceux qu'assurent des avantages personnels. La fatalité voulut que des préjugés s'en soient mêlés. Le vainqueur du jour était de ceux qui savent se démettre volontairement, résigner leurs fonctions avec une grandeur antique et obéir après avoir commandé. Rien de plus beau, mais avec ces vertus-là, de notre temps on est joué sous jambe.

C'est ce qui arriva. Il y eut une nouvelle constitution et à la suite de la constitution un nouveau président. Il va sans dire que je m'y ralliai ; j'avais mille motifs pour le faire. Ce président était le neveu du glorieux empereur que j'avais si longtemps et si fidèlement servi : aussi ne fus-je pas des derniers à m'écrier :

« Vive la présidence triennale ! »

Et de dix-neuf.

XX.

Je n'en avais pas fini avec les incertitudes de la politique. Au moment où j'aurais eu le plus besoin de repos et à la veille d'aller rendre là haut mes comptes définitifs, commença pour moi une autre période de trouble et d'agitation. Une fois encore je me trouvai entre deux camps et deux partis dont les chances se balançaient, et qui me tinrent pendant trois ans dans des alertes perpétuelles. Le nouveau président était à peine installé que la lutte commençait ; le pouvoir exécutif d'un côté,

de l'autre le pouvoir législatif s'enviaient et se disputaient la prépondérance. Jamais ménage plus orageux n'exista sous le ciel ; on ne se passait rien ; à tout propos on se cherchait querelle. Que faire au milieu de ces débats? Avec qui se mettre et contre qui? C'était un point délicat et qui me jetait, du jour au lendemain, dans les résolutions les plus contraires. Suivant les circonstances et les impressions, j'étais avec le pouvoir législatif ou avec le pouvoir exécutif, invariablement avec celui qui me paraissait le plus fort. Si l'assemblée amenait le président à composition, je criais : vive l'assemblée; si le président maintenait son droit malgré l'assemblée : vive le président! m'écriais-je. Je me mettais du parti à qui restait le dernier mot et qui déployait le plus de vigueur. La vigueur, voilà où se reconnaissent les hommes taillés pour le commandement. Peu parler, beaucoup agir ; s'effacer quand il le faut, se montrer quand l'heure est venue, tels sont les signes et les conditions du succès. A mesure que les événements suivaient leur cours, l'issue m'en paraissait de plus en plus évidente. Je voyais le pouvoir législatif s'amoindrir par des dis-

sentiments profonds, et s'énerver par des discussions stériles; je le voyais offrir au pays des spectacles qui manquaient de dignité, tantôt s'infligeant des démentis, tantôt descendant à des débats empreints de violence et de scandale; je voyais au contraire le pouvoir exécutif se maîtriser, se posséder davantage, à mesure que le conflit s'approchait, garder son sang-froid, s'entourer d'un mystère plus grand, ne se livrant pas, ne s'emportant pas, divisant ses adversaires afin de les réduire en détail, les armant les uns contre les autres pour mettre ensuite la main sur tous, libre dans ses mouvements, pouvant choisir son heure et ses moyens, prêt à frapper le coup décisif et différant néanmoins afin de mieux prendre son monde au dépourvu et de conjurer toute résistance. A de pareils indices, le doute n'était plus permis, surtout pour une conscience expérimentée comme moi. J'avais vu trop de fois les mêmes circonstances amener les mêmes résultats, pour ne pas pressentir quel serait le dénoûment de la querelle. Aussi quand le jour décisif arriva, étais-je résignée à tout. Au fond c'était un simple retour à mes propres

sentiments : n'avais-je pas appartenu à la grande école et aux façons expéditives qui la caractérisaient? n'avais-je pas, une fois déjà, applaudi à la dispersion des avocats et des bavards, et à l'inauguration d'un pouvoir qui n'entendait se prêter ni à la discussion ni au contrôle? Il ne s'agissait que de s'y reprendre à nouveaux frais, et c'est ce que je fis en m'écriant :

« A bas l'Assemblée! Vive la Présidence décennale! »

Et de vingt.

XXI.

Décidément, tout recommençait : à cinquante ans de distance, je voyais les mêmes événements se reproduire. Hier, c'était la République avec ses clubs, ses émotions de carrefours et ses insurrections populaires, puis un régime mixte qui rappelait le Directoire et devait finir comme lui; enfin nous en étions au Consulat, c'est-à-dire à une présidence décennale. Chronologiquement, on n'en

pouvait pas rester là ; après le Consulat venait l'Empire; c'était mon programme d'autrefois, et pour rien au monde je n'y eusse manqué. L'Empire, quels souvenirs ce mot me rappelait! Que de sécurité et que de gloire! Il revenait; c'était à mes yeux un dernier embellissement et un témoignage de ses vertus. L'Empire! Mais je l'avais toujours aimé; mais, à travers les temps et quelques variations, je lui étais toujours restée fidèle! L'Empire? Quelle plus belle forme de gouvernement! Quelles bases larges! Quels fondements solides! Quelles garanties de force, de grandeur, de prépondérance continentale, de prospérité industrielle! Quel obstacle à la guerre des partis, quel frein au déchaînement des factions! La France d'ailleurs y tenait; ce grand mot, l'Empire, la touchait dans ses affections les plus profondes, flattait son orgueil, éveillait ses regrets, lui rappelait une expiation éclatante. Puis c'était le complément obligé et la fin de toute révolution : après l'an VIII l'an XIII, et les Tuileries après l'Orangerie de Saint-Cloud. Qui eût hésité? A coup sûr ce ne pouvait être moi, nourrie des belles traditions, élevée dans le respect des institutions impé-

riales, ayant conservé intact, même dans les plus mauvais jours, le culte du grand homme et du petit chapeau. Non, je ne pouvais hésiter ; je ne pouvais même pas y mettre de la tiédeur. C'était le gouvernement de mon choix, le gouvernement de mes prédilections et de mes préférences, le gouvernement des forts, le gouvernement des intérêts, le gouvernement de la paix publique. Il avait l'assentiment général, il avait la puissance, il avait les places ; il disposait du Trésor, il disposait des faveurs et des honneurs ; à quel titre lui aurais-je refusé mon concours ? C'eût été un démenti donné à toute ma carrière, une faute inexcusable, un acte insensé. Aussi m'en gardai-je bien, et dès le premier jour fis-je entendre ce cri éminemment national :

« Vive l'Empire ! «

Et de vingt et un.

Si j'ai bien compté, j'en suis à ma vingt et unième évolution, et il semblerait que c'est beaucoup pour une seule et même conscience. Je désire que l'on

se tienne en garde contre un semblable jugement et qu'on écoute un dernier mot. Une autre que moi se retrancherait derrière les difficultés des temps et invoquerait, comme excuse, cette suite de régimes ne s'élevant que pour tomber et n'offrant que des abris passagers et de fragiles appuis; une autre dirait qu'au milieu de ces bouleversements continus, il ne pouvait y avoir ni repos pour les opinions, ni dignité pour les caractères, et que tous tant que nous sommes, nous avons plus ou moins payé tribut à ces tristes nécessités. Je laisse au vulgaire ce genre de justification. Ce que je tiens à dire, c'est qu'au milieu de variations apparentes, je suis restée conséquente jusqu'au bout; ce que je veux mettre en évidence, c'est qu'en aucun temps et en aucune circonstance, je ne me suis donné de démenti. C'est là mon excuse et mon honneur.

Quelle a été en effet ma conduite? Céder, toujours céder; ne jamais se tenir à l'écart; se rallier à tous les gouvernements qui avaient le dessus; se déclarer le partisan du succès, quel qu'il fût et de quelque côté qu'il vînt. Telle est l'unité qui règne

dans une incontestable diversité ; telle est la trame sur laquelle se dessinent les broderies variées de mes opinions. Oh ! si un seul jour, j'avais dérogé à cette loi, si je m'étais refusée à reconnaître un seul de nos innombrables régimes, si j'avais hardiment décliné tout concours ou seulement exprimé un assentiment douteux, si je m'étais montrée fidèle à ce qui tombait, et tiède pour ce qui s'élevait, si j'avais mis des conditions à mes services ou même hésité à les offrir, oh ! alors je serais coupable en effet et l'on pourrait justement me jeter la pierre ; je deviendrais responsable de mes préférences et de mes répugnances, je rentrerais dans mon libre arbitre et aurais à rendre compte de mes déterminations. Mais il n'en a rien été, Dieu merci ; j'ai salué tous les gouvernements qui s'établissaient, au même titre et sous l'empire du même sentiment. Je ne distinguais pas entre eux, je ne les jugeais pas, je m'empressais de les reconnaître et d'en profiter. Sur ce point, jamais je n'ai bronché, on me rendra cette justice. J'ai accepté tout ce qui s'est présenté ; j'accepterai tout ce qui se présentera ; c'est un principe, je m'y conformerai

jusqu'au bout. Rien n'est plus inflexible qu'un principe.

En attendant, j'ai bien des chevrons et il me sera difficile d'y en ajouter de nouveaux. Faut-il compter les serments que j'ai prêtés, les constitutions que j'ai jurées? Ces serments semblaient tous définitifs et ces constitutions éternelles? Hélas ! il n'y a rien d'éternel ici-bas, et pour en achever la preuve, une simple récapitulation suffit. Comptons les constitutions :

Celle de l'ancien régime, telle quelle;

Constitution de 1790;

Constitution de 1793;

Constitution de l'an III;

Constitution de l'an VIII ou des Consuls;

Constitution de l'Empire;

Charte de 1814;

Acte additionnel de 1815;

Charte de 1815;

Charte de 1830;

Constitution de 1848;

Constitution de 1852; présidence de dix ans;

Sénatus-Consulte de l'Empire;

Treize Constitutions et treize serments, dans le cours de soixante-cinq années ; sept votes de la nation solennellement consultée et toujours confirmatifs ; enfin, un penchant décidé de la part des citoyens à prendre le fait pour le droit et le succès pour la loi du monde.

Soyons sincère ; que pouvait une pauvre conscience, jetée dans un monde pareil ? Ou protester, ou s'abandonner au courant ; j'ai pris ce dernier parti. C'était le plus commode et le plus généralement adopté ; j'étais en bonne compagnie. Quant à des scrupules, j'en ai ressenti au début, mais dès le troisième serment, ils avaient complétement disparu, et depuis lors, je n'en ai plus eu l'ombre. Le premier feu intimide toujours ; il faut quelques rencontres avant d'être bien aguerri.

Tels sont les aveux d'une conscience qui a essuyé le choc des événements contemporains : ce n'est

pas là une fiction, c'est malheureusement de l'histoire. Si toutes n'ont pas été perverties à ce point, il n'en est aucune qui n'ait eu à supporter une portion de ces épreuves, et il en est bien peu qui s'en soient tirées avec honneur et sans fléchir.

Et maintenant, ô générations qui arrivez, instruisez-vous et plaignez la génération qui passe !

XIX

DEUX IMITATIONS DE LA FONTAINE

HISTOIRE DE L'EMPIRE

DEUX

IMITATIONS DE LA FONTAINE

Voici une historiette qui m'a été racontée par un témoin digne de foi, et que je transcris sous sa responsabilité.

C'était vers 1808, et dans la plus belle période de l'Empire; la scène se passait dans un des petits salons des frères Provençaux, dont les fourneaux jouissaient déjà d'une certaine réputation. Huit ou dix personnes se trouvaient réunies autour d'une table servie avec luxe et couverte de mets assortis à l'enseigne de l'établissement. Un parfum relevé s'en exhalait et trahissait l'emploi de ces condiments si populaires dans le midi de la France et

susceptibles d'applications si variées. Des sens délicats auraient trouvé cette cuisine trop montée en fumet et trop violente en saveur; les convives paraissaient exempts de ces préventions, et faisaient honneur, à qui mieux mieux, aux ragoûts qui se succédaient, même à ceux qui s'emparaient le plus fortement de la bouche. Le fait s'explique; il n'y avait là que des enfants du bassin méridional, qui apportaient à cette besogne des organes parfaitement aguerris.

Parmi ces convives, deux méritent une mention à part, deux poëtes, deux hommes de talent, Esménard et Dorange, Provençaux tous deux et jetant un certain éclat sur cette réunion. Esménard était alors un homme mûr; Dorange était dans sa première jeunesse. Le premier venait de publier son poëme de *la Navigation*, le second allait livrer à l'impression son premier essai, une traduction des Bucoliques de Virgile. Tous deux pouvaient passer pour des sujets dévoués, quoiqu'à des titres différents. Esménard était un esprit souple, remuant, habile, qui connaissait les procédés à l'aide desquels on fait son chemin sous tous les régimes et dans

tous les temps. A l'aide de manœuvres ingénieuses ou savantes, il était parvenu à se pourvoir d'un certain nombre de places, toutes largement rétribuées, et qui lui assuraient un revenu de plus de quarante mille francs. Il était censenr des théâtres et de la librairie, fonctions auxquelles il ajouta plus tard celles de chef de division à la police générale, sous le ministère du duc de Rovigo. Sa position répondait donc de son attachement au gouvernement établi. Quant à Dorange, c'était une âme naïve, étrangère à de pareils calculs et qui cédait à d'autres impressions. Il admirait Napoléon, le héros aux proportions antiques, montait sa lyre pour le célébrer, et traduisait en beaux vers ces bulletins de victoires qui remplissaient la France d'enthousiasme et l'Europe de terreur.

Comment croire que l'esprit d'opposition se glisserait dans un banquet ainsi composé et au milieu de tels convives? La chose eut lieu pourtant. Au dessert, une pointe de révolte s'empara des cerveaux et devint à l'instant contagieuse. Ce fut Esménard qui donna l'exemple, lui, Esménard, le fonctionnaire public, le censeur impérial! Hélas!

le cœur humain est ainsi fait; l'obéissance le conduit le plus naturellement du monde au dénigrement, et il use du sarcasme comme d'une revanche contre la servitude. Ces airs d'indépendance sont fort communs, et si on y ajoute la chaleur d'un repas, les libertés de l'entretien et l'influence de vins généreux, on comprendra comment et pourquoi ces têtes du Midi ne gardèrent pas de mesure. D'ailleurs, chez Esménard ce n'était guère qu'un écho de sentiments secrets; il y avait du royaliste en lui; il l'était par tradition, par tempérament; il avait toutes les ardeurs et toute l'opiniâtreté de cette opinion. Aux jours de la terreur, il avait souffert pour elle; au dix-huit fructidor également; c'étaient autant de liens qui l'y attachaient davantage. Aussi, une fois lancé dans l'épigramme, il y prit goût et s'y appesantit en homme qui satisfait de vieilles rancunes.

Cette guerre de saillies se prolongea pendant une partie de la soirée et aucun des convives ne s'en défendit; Dorange lui-même fut entraîné comme les autres. Il n'y voyait que des jeux d'esprit, destinés à rester secrets et ne tirant point à

conséquence. Cependant il s'y trouva engagé plus qu'il ne l'aurait voulu; voici à quel propos. Une sorte de défi poétique venait de lui être adressé par Esménard. Il s'agissait, pour les deux concurrents, de choisir chacun une fable de La Fontaine et de la travestir assez habilement pour que l'expression n'en fût pas trop altérée et que l'imitation demeurât sensible. Ce travestissement, dans l'un et l'autre cas, devait avoir une couleur et une signification politiques. Esménard prétendait que rien au monde n'était plus facile que de tels arrangements, et qu'il se chargeait d'en faire un séance tenante et sur un sujet déterminé. Puis il offrait à Dorange de se mesurer avec lui et d'entrer en lice.

Comme on le pense, la galerie applaudit à la proposition, et le jeune poëte ne put décliner l'honneur et les périls d'une passe d'armes contre son vétéran. On chercha un sujet qui devait être commun aux concurrents et dans lequel ils auraient à renfermer leur imitation. Le choix de la fable à imiter restait libre, et dans le cas où ils se seraient rencontrés sur la même, le mérite de l'une et de l'autre version était encore à décider. Sur ces bases,

le tournoi fut ouvert et le sujet désigné, c'était :

« *La transition de la République à l'Empire.* »

Il fallait s'exercer là-dessus et dans les conditions arrêtées.

Sitôt que le champ fut libre, les deux auteurs donnèrent carrière à leur inspiration. L'œil en feu, le front appuyé dans leurs mains, ils entreprirent ce voyage mystérieux à travers les espaces où la muse cherche les éléments qui lui agréent et d'où elle ne revient qu'après les avoir trouvés. Un crayon et une feuille de papier servaient à fixer leurs pensées. Les convives assistaient en silence à cet enfantement, et se seraient bien gardés d'en troubler le cours par le moindre bruit; l'entretien était suspendu, les gestes, les mouvements même étaient frappés d'interdiction; à peine osait-on respirer.

Le spectacle intéressait en effet. Plus vif, plus bouillant, Esménard accompagnait son travail d'une pantomime expressive, brandissait son crayon comme un instrument de combat, et couvrait le papier de caractères à peine distincts et qui ressemblaient à autant d'hiéroglyphes. Dorange, au

contraire, demeurait contemplatif; le cerveau seul avait chez lui quelque activité; on voyait la pensée errer sur son front mélancolique; le feu était intérieur et ne se trahissait que par la limpidité de son regard; il n'écrivait pas, il rêvait. Ainsi en est-il de ceux qui doivent être moissonnés avant le temps; ils se consument en eux-mêmes et sans que rien éclate au dehors.

Enfin, Esménard acheva; Dorange n'avait pas tracé une seule ligne.

— Eh bien? dit le vétéran.

— Commencez, répliqua le jeune homme.

Esménard prit ce mot pour l'aveu d'une défaite et voulut se montrer généreux; il offrit un ajournement.

— Commencez, reprit Dorange avec un sourire.

Affranchi d'un dernier scrupule, Esménard céda. Il expliqua à ses amis que son allusion, telle qu'il l'avait comprise, s'adressait aux deux partis dont les luttes avaient donné si beau jeu au gouvernement d'alors, le parti royaliste vaincu au 18 fructidor et le parti patriote dont les violences avaient lassé le pays; puis il commença :

LE TRONE ET LES PARTIS.

Imitation de la Fable :

LES VOLEURS ET L'ANE.

Sur un trône écroulé deux partis se battaient;
L'un voulait le briser, l'autre voulait le prendre;
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions cherchaient à se défendre,
Passe un ami du bien d'autrui,
Qui saisit le trône pour lui.

— Bravo, Esménard! s'écria la galerie.

— Pour un censeur, c'est un peu osé, ajouta une voix. Que dira le maître ?

Ces réflexions s'échangeaient et on oubliait Dorange. Il semblait impossible qu'il pût se relever d'un coup pareil; le vieux lutteur avait désarmé le jeune athlète, même avant que le combat eût été bien engagé. Le papier resté intact sous sa main, son attitude purement passive, étaient interprétés comme autant de témoignages d'impuissance. Aussi n'osait-on pas le presser, de peur d'ajouter à son humiliation. Ce fut lui qui, au milieu des applau-

dissements prodigués à son rival, réclama le silence.

— A mon tour, dit-il.

— Vraiment? s'écria Esménard. A la bonne heure; et où est votre manuscrit?

—Ici, répliqua Dorange en portant la main à son front.

Il prit la parole et donna aussi son petit commentaire : il avait voulu, disait-il, caractériser en quelques mots les événemsnts de l'an VIII et l'an XIII, après quoi il récita :

LA RÉPUBLIQUE QUI ACCOUCHE.

Imitation de la Fable :

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

La République en mal d'enfant,
Jetait une clameur si haute,
Que chacun au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute
D'une Convention ou bien d'une Terreur.
Elle accoucha d'un Empereur.

Quand le jeune poëte eut débité ces vers, il se fit un mouvement en sa faveur dans le sein de la

réunion ; Esménard fut le premier à applaudir.

— Charmant, dit-il, charmant ! A vous la palme, Dorange ; je m'avoue vaincu.

— Non, répliqua modestement celui-ci, je n'aspire pas à tant de gloire ; il me suffit d'avoir lutté.

Quoiqu'on se fût bien promis, en se séparant, de garder un profond silence sur ce qui s'était passé à ce banquet, les deux imitations de La Fontaine ne restèrent pas ensevelies dans la mémoire des convives. Il en circula quelques copies dans les salons, et c'est ainsi qu'elles sont parvenues jusqu'à nous. On ajoute que la disgrâce dont Esménard fut frappé peu de temps après doit être attribuée à cette soirée factieuse et à ces débauches de son esprit. Pour ma part je n'en crois rien. L'homme qui dictait la paix à l'Autriche dans Vienne, à la Prusse dans Berlin, traitait avec la Russie sur le Niémen, imposait des rois de sa création à l'Italie, à la Hollande et à l'Espagne, cet homme rempli de si vastes projets, n'avait pas à se soucier d'une guerre d'épigrammes et ne s'en vengeait que par le dédain.

XX.

L'ANNÉE DES FLÉAUX

Dans l'antiquité, on croyait aux météores, aux phénomènes, aux présages, aux révélations écrites dans les cieux, à l'interprétation des songes, aux mystères de la cabale, au vol des oiseaux, aux voix sorties du tronc des chênes, à la vertu des talismans, enfin aux signes propices ou fâcheux empreints dans les entrailles des victimes. Tous les peuples au berceau ont payé tribut à ces superstitions, et des peuples éclairés n'ont pas même su s'en défendre. Les Égyptiens avaient les secrets de leurs temples, les Étrusques leur nécromancie, les Grecs leurs oracles, les Romains leurs augures, les Gaulois leurs Druides et leur gui sacré. Sous les Pharaons, il y eut des prophéties qui sont demeu-

rées célèbres, les sept vaches maigres et les sept vaches grasses de Joseph; sous les Césars il y eut des comètes pour annoncer les grands événements, et si l'on en croit le prince des poëtes latins, à la mort d'Auguste, les marbres des édifices, en signe de deuil, se couvrirent de sueur. Voilà comment les choses se passaient jadis.

Évidemment, dans notre siècle sans préjugés, on ne saurait admettre une aussi sombre interprétation des phénomènes de la nature. L'œil humain les envisage avec plus de sang-froid, et la science, en les expliquant, leur a enlevé ce qu'ils avaient de terrible et de ténébreux. S'il n'en était ainsi, si les imaginations étaient moins positives et les esprits plus crédules, il faudrait croire que nous en sommes arrivés à une année fatale, à bien des égards. Jamais, sur l'étendue de cette planète signes plus nombreux n'éclatèrent à la fois; jamais les populations n'eurent de plus légitimes sujets d'alarme. De toutes parts des fléaux sévissent, des calamités se déclarent; on dirait que le globe est livré au génie du mal, et que l'humanité traverse une suite d'épreuves.

Il suffit, pour s'en convaincre, de prêter l'oreille au récit des faits. En Amérique et en Europe la terre, en proie à des convulsions, engloutit ou renverse des villes entières qui s'étaient endormies sur la foi de sa stabilité. Là où s'élevaient, la veille, des habitations riantes, là où vivaient des familles heureuses et confiantes dans l'avenir, le lendemain il ne reste plus que des cadavres et des décombres pour leur servir de tombeau. Pour que rien ne manque à ce deuil, le ciel y ajoute l'ironie de ses splendeurs. Ce n'est pas dans une atmosphère orageuse que la catastrophe éclate, ni au milieu du désordre des éléments; c'est par un temps serein, sous une coupole d'azur et avec le soleil pour complice ou pour témoin; quelquefois même, c'est dans un jour de fête, au son des cloches qui convient les fidèles à l'exercice divin, quand les banderoles sont déployées et que de joyeux accents frappent les airs. Douloureux et mélancolique contraste! La mort à côté de la vie, et près du bruit le silence et le néant.

Ce n'est pas tout; à ces fléaux qui frappent comme la foudre et jonchent le sol de débris,

viennent se joindre d'autres fléaux moins brusques, mais plus opiniâtres et plus meurtriers. De tous côtés, on en signale l'approche ou les dévastations; ceux-ci ont établi leur siége sur l'ancien continent, ceux-là n'étendent pas au delà du nouveau les limites de leur empire. La mort a ainsi des domaines où elle se montre dans ses variétés; la fièvre jaune au delà des mers; le choléra à nos portes et autour de nous; la peste seule semble accorder un répit à la terre, et s'en remettre à ses sœurs cadettes du soin d'éclaircir les populations. Il est vrai qu'elles ne s'y épargnent pas et remplissent la besogne en conscience. Tous les récits s'accordent là-dessus. Le nord et l'est de l'Europe sont la part du fléau asiatique; les ports qui bordent l'autre côté de l'Atlantique sont le lot du fléau américain. Entre les deux agents de destruction la lutte est engagée; c'est à qui portera les coups les plus sûrs, répandra dans le sein des populations le plus d'épouvante et de deuil, mettra le plus de perfidie dans sa marche et le plus d'acharnement dans ses ravages, marquera le plus de localités d'une empreinte funèbre et y fera la plus ample moisson.

Déjà l'on peut suivre le sillon qu'ils ont tracé et mesurer leur énergie au nombre de leurs victimes.

Ainsi la nature semble multiplier les avertissements et prendre, vis-à-vis de l'humanité, une attitude évidemment hostile. Encore si les choses en restaient là, on pourrait n'y voir qu'un mécontentement passager, une de ces épreuves que, de temps en temps, le ciel envoie aux générations, afin d'affermir leur courage, et de confondre leur orgueil. Mais d'autres signes attestent que la rupture est sérieuse, définitive, et tiendra jusqu'au bout. On dirait vraiment que c'est un parti pris d'en finir avec l'espèce humaine; non contente de la décimer, la nature se met à lui couper les vivres. Elle la frappe d'une main et l'affame de l'autre; comment douter de sa malveillance et comment y résister?

C'est par la pomme de terre que les hostilités ont commencé; la pomme de terre, c'est-à-dire le pain du pauvre. Quand le mal s'est déclaré, plus d'un savant s'y est mépris; inconvénient sans gravité, ont-ils dit, atteinte légère, mécompte d'une saison. Et, depuis lors, l'altération persiste et la pomme

de terre ne se rétablit pas; elle ne peut plus redevenir ce qu'elle était, franche, saine, d'une culture facile et d'un produit assuré; il lui reste, quoi qu'on puisse faire, quelque chose d'adultéré dont, probablement, elle ne se remettra jamais. Dès que la nature veut nous frapper dans nos aliments, il allait de soi qu'elle devait commencer par le plus élémentaire.

Aujourd'hui, elle va plus loin; c'est à nos boissons qu'elle s'attaque, et à la plus élémentaire également, le vin. Plus de pomme de terre, plus de vin; tel est son plan d'attaque; après nous avoir pris par la faim, elle nous prend par la soif; le liquide après le solide. Qui n'a entendu ce cri de détresse, poussé d'un bout de nos vignobles à l'autre, et dont l'âme du dernier buveur a dû tressaillir? La vigne souffre, la vigne dépérit, la vigne prend le chemin de tout ce qui a fait son temps; elle va où est allée la pomme de terre, où iront tous les produits du sol si l'on n'y prend garde; elle entre dans sa période de décadence et appartiendra, avant peu, à la grande famille des races perdues. Pauvre vigne! Qui la sauvera? Un prix d'honneur

à qui trouvera l'antidote! Un ver la ronge, un insecte la dévore, un champignon l'étouffe, une teigne l'envahit; où est le remède, où est le spécifique? Faut-il la traiter par le fer ou par le feu, par la chimie ou par l'électricité, par les alcalis ou par les acides, par la brosse ou par les injections? Les plus habiles n'en savent rien. En attendant, le mal s'accroît, la contagion gagne, tous les ceps en sont infectés, tous les pampres en blémissent; point de cru qui n'y succombe ou n'en soit menacé. De la Guienne à la Bourgogne, de la Champagne au Roussillon, c'est un feu croisé de doléances, qui redouble d'heure en heure et ne semble pas près de finir. Adieu la vigne, adieu le raisin, adieu le vin, adieu enfin le cabaret! Que de puissances frappées du même coup!

En est-ce assez, et la nature a-t-elle épuisé ses rigueurs? Si la pomme de terre et la vigne en sont là, qui peut nous répondre du reste? Quel végétal est désormais à l'abri d'un semblable dépérissement? Quelles garanties avons-nous pour la carotte et le navet, pour le concombre et la betterave? Le potiron lui-même, l'orgueil de nos potagers, est-il

bien défendu par sa taille contre ce déchaînement de fléaux? Le doute est au moins permis. A voir la déroute des produits alimentaires, on ne saurait dire ce qui restera d'intact et échappera à l'arrêt universel. N'assure-t-on pas que le blé aussi est malade, et qu'il porte en lui un ver rongeur, une rouille, un parasite comme la pomme de terre et le raisin? Le blé malade! Il ne manquerait plus que ce signe pour attester que les temps sont proches et que notre triste planète touche à sa fin.

S'il n'est pas malade, à coup sûr le blé n'est pas abondant, et c'est encore un des fléaux de cette fatale année. La plante nourricière laissera un vide dans notre approvisionnement, tout le témoigne, tout le fait craindre; il faudra aller chercher au loin et à grands frais de quoi suppléer à l'insuffisance de la récolte. Encore un trait de la nature; décidément cette excellente mère est animée d'un peu de rancune contre ses enfants. Ce qu'elle ne gâte pas elle l'amoindrit; elle ne le livre que d'une main avare et comme à regret; elle donne et retient; elle met l'humanité à la ration; elle n'a plus cette belle corne d'abondance qui

était le plus précieux de ses attributs et versait sur la terre d'inépuisables trésors. Tout est changé en elle, les manières, les airs, les allures; elle ne siége plus sur un trône d'épis; à peine a-t-elle à ses pieds quelques gerbes éparses et du plus chétif aspect.

Voilà à quelle série d'épreuves notre génération est réservée; les tremblements de terre, les maladies contagieuses, la dégénérescence de la pomme de terre et du raisin, la disette et les misères qui en sont la suite. Si on y ajoute l'épidémie des jeux de bourse, dont les ravages ne cessent pas, et une guerre qui ne peut ni avorter ni aboutir, on aura la somme des félicités qui nous ont été dévolues ou qui nous attendent. J'oubliais l'apparition d'une comète visible pendant quinze jours, et dont les anciens auraient tiré de bien sinistres présages. Mais nous vivons dans un siècle qui ne s'émeut de rien, et ne voit dans les choses que le profit à en recueillir. Jamais on n'engagea plus de défis avec le ciel, jamais on n'en pénétra les secrets avec plus d'audace. Si la nature persiste dans ses mauvais procédés, la science humaine y suppléera. Contre

la disette, elle aura des récoltes à la vapeur; pour les maladies des végétaux, elle aura des traitements appropriés, infaillibles et garantis par des brevets. Qui le sait? Peut-être guérira-t-elle la pomme de terre par le magnétisme, et la vigne par l'électricité! On a vu des choses plus étranges!

XXI.

LES RÉVOLTES

D'UN

FONCTIONNAIRE PUBLIC

—

PROVERBE

PERSONNAGES :

MONSIEUR MOUTON, employé, quarante-cinq ans.

MADAME MOUTON, trente-cinq ans.

THÉRÈSE, leur servante.

MERVEILLEUX, président d'une foule de conseils d'administration.

BELHORMEAU, grand industriel, décoré de plusieurs ordres.

COTONNET, célèbre manufacturier, revêtu de dignités publiques.

—

La scène se passe dans l'appartement de M. Mouton ; troisième au-dessus de l'entre-sol, cinq pièces avec cave et bûcher, le tout situé aux environs des Invalides.

LES RÉVOLTES

D'UN

FONCTIONNAIRE PUBLIC



SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR MOUTON, *seul.*

(*Il se promène à grands pas dans une chambre qui lui sert à la fois de salon et de cabinet. Sur son secrétaire on peut remarquer une foule de brouillons épars, d'où il résulte la preuve qu'il vient de se livrer à un grand travail d'esprit. Il en tient le résultat; c'est une lettre du plus grand format qu'il agite avec vivacité.*)

Voilà qui est fait et bien fait; pour un empire je n'en reviendrais pas. Madame Mouton en dira ce qu'elle voudra, ma détermination est irrévocable. (*S'animant.*) C'est qu'aussi on compte trop sur

notre longanimité. Toujours des changements! toujours de nouveaux visages! Et quand c'est bâclé on vient nous dire : il faut en passer par là. Eh bien, non! je n'en passerai pas par là cette fois. Je me révolte, je m'insurge. S'incliner devant les événements, et, à peine s'est-on incliné, recommencer encore et sans désemparer, et à trois ou quatre reprises, c'est trop fort, c'est trop exiger de la souplesse d'un homme; on s'en lasse à la fin. (*Avec fermeté.*) Puis on a beau être fonctionnaire, on a des opinions, des convictions; on croit à quelque chose et on y tient; on ne se livre pas à tout venant; on se possède, on dispose de soi. (*Jetant les yeux sur la lettre.*) En voici la preuve. Une dépêche pour le ministre, écrite avec de la bonne encre, et dans laquelle je donne ma démission. C'est tourné de main de maître, et l'effet en sera grand. Que diront les bureaux? Qu'en pensera mon directeur? De pareils actes de vigueur ne sont pas communs, on les compte; ils laissent une date dans l'administration. Raison de plus pour persévérer; point de faiblesse; brûlons mes derniers vaisseaux. (*Il sonne.*)

SCÈNE II

MONSIEUR MOUTON, THÉRÈSE.

(*Thérèse entre sur le coup de sonnette; M. Mouton s'est remis à parcourir son cabinet en long et en large. Le fonctionnaire est si préoccupé qu'il ne voit pas sa servante.*)

THÉRÈSE, *à part.*

Qu'a donc monsieur? Quels airs! (*Se plaçant devant lui de manière à lui barrer le passage.*) Monsieur?

MONSIEUR MOUTON, *comme s'il revenait d'un songe.*

Ah! c'est vous, Thérèse!

THÉRÈSE.

Dam! vous avez sonné, Monsieur.

MONSIEUR MOUTON.

C'est juste. (*Avec un geste imposant et en lui remettant la lettre.*) Tenez!

THÉRÈSE.

Où faut-il porter cela, Monsieur?

MONSIEUR MOUTON.

Mais, à la poste, au bureau le plus voisin.

THÉRÈSE.

C'est bien, Monsieur.

MONSIEUR MOUTON, *avec feu.*

Et sur-le-champ, entendez-vous, sans perdre une minute ; quittez tout, s'il le faut.

THÉRÈSE.

J'y vais de ce pas, Monsieur.

(*Elle fait un mouvement pour sortir ; M. Mouton l'arrête.*)

MONSIEUR MOUTON.

Écoutez, Thérèse.

THÉRÈSE.

Monsieur?

MONSIEUR MOUTON, *plus imposant que jamais.*

Quand vous aurez exécuté mes ordres, venez me dire que c'est fait. J'y tiens.

THÉRÈSE.

Je n'y manquerai pas, Monsieur.

MONSIEUR MOUTON, *avec un soupir.*

Allez maintenant.

(*Comme épuisé de l'effort qu'il vient de faire,*

il s'est remis à son bureau et rassemble machinalement ses papiers.)

THÉRÈSE, *à part.*

Monsieur a l'air bien solennel! Une lettre à grand cachet. (*Jetant un regard furtif sur l'adresse.*) Ah! mon Dieu! et pour le ministre! Ça ne peut pas se passer comme ça. Il faut que madame soit prévenue.

(*Elle sort par la porte qui donne sur l'antichambre et rentre chez sa maîtresse par une porte de derrière.*)

SCÈNE III

La chambre de Madame Mouton.

MADAME MOUTON, THÉRÈSE.

(*Thérèse soulève une portière et entre sans bruit; madame Mouton suspend sa broderie, et attend ce qu'elle a à lui dire. La servante se contente d'agiter la lettre et marche vers sa maîtresse sur la pointe des pieds.*)

MADAME MOUTON.

Qu'est-ce, Thérèse?

THÉRÈSE, *vivement.*

Plus bas, Madame, plus bas.

MADAME MOUTON.

Pourquoi plus bas? Que signifient ces mystères?

THÉRÈSE, *étouffant sa voix de plus en plus.*

C'est que monsieur est là. (*Elle montre la porte du salon.*)

MADAME MOUTON.

Eh bien! qu'importe?

THÉRÈSE.

Beaucoup, madame. (*Lui remettant la lettre.*) Tenez, voyez.

MADAME MOUTON, *lisant l'adresse.*

Au ministre? Pourquoi monsieur Mouton écrit-il au ministre?

THÉRÈSE.

C'est ce que je me suis demandé! et puis il fallait aussi voir son air! Portez ceci à la poste sur-le-champ, m'a-t-il dit; puis revenez me prévenir. Avec un ton, des gestes, enfin au point que j'ai cru, avant d'obéir, devoir prendre l'avis de madame.

MADAME MOUTON, *enchantée au fond, mais voulant sauver les apparences.*

C'est un peu hardi de votre part; l'intention seule vous excuse. Votre devoir était de faire ce qu'on vous ordonnait. (*Retournant la lettre dans tous les sens.*) Que peut vouloir M. Mouton à son ministre? Il n'est pas naturel qu'il lui écrive, ça ne se fait point habituellement. (*Regardant à sa pendule.*) Onze heures, et il n'est pas à son bureau! Décidément il se passe quelque chose d'extraordinaire. (*Essayant de lire à travers l'enveloppe.*) Si je pouvais seulement voir de quoi il s'agit.

THÉRÈSE.

Madame, soyez sûre que c'est grave! Jamais je n'ai vu monsieur ainsi. Rien ne m'étonnerait qu'il rêvât un mauvais coup.

MADAME MOUTON, *avec un accent de réprimande.*

Allons, Thérèse. (*Reprenant la lettre et l'examinant de nouveau.*) Il n'en est pas moins vrai qu'il écrit en sournois, sans m'en rien dire, et comme s'il avait quelque motif de se cacher de moi. Thérèse a raison; ce doit être grave, et si c'est grave, j'ai le droit d'y regarder. Un coup de

tête est si vite fait ! Il ne faut qu'un mauvais quart d'heure pour cela et une méchante feuille de papier. (*Avec résolution.*) Assez de scrupules ; il y va peut-être de notre repos, de notre bien-être, de tout enfin. Quand M. Mouton s'y met, il passe les bornes. (*Elle rompt le cachet et parcourt la lettre.*) Qu'avais-je dit? Sa démission ! sa démission, juste ciel ! et en quels termes? Ai-je été bien inspirée de forcer ce pli? O mon Dieu ! mon Dieu !

(*Elle lit à demi-voix :*)

« Monsieur le Ministre,

« Ma conscience ne me permet pas de passer « condamnation sur les événements qui viennent « de s'accomplir. J'ai des convictions très-arrêtées « et qui seraient incompatibles avec l'accomplisse« ment de mes devoirs administratifs.

« Je viens donc vous prier de vouloir bien ac« cepter ma démission ; j'aime mieux briser pré« maturément ma carrière que me parjurer. Je « désire que cet exemple ait des imitateurs, et qu'il

« donne à réfléchir à ceux dont la conscience « éprouve quelques scrupules au sujet de change- « ments si brusques et si répétés. Quoi qu'il en « soit, j'obéis, en me retirant, à un sentiment de « probité que vous apprécierez, et qui me vau- « dra, j'en suis convaincu, l'estime des honnêtes « gens.

« Agréez, Monsieur le Ministre, etc., etc.

MOUTON.

« Paris, le

(*Cette lecture achevée, madame Mouton laisse tomber la lettre sur sa chiffonnière et lève les mains au ciel.*)

MADAME MOUTON.

Il n'y a plus à en douter; il est fou.

THÉRÈSE.

Là, que disais-je?

MADAME MOUTON.

Sa conscience? Ses convictions? Où diable va-t-il chercher tout cela? Il faut qu'on me l'ait affilié à quelque société secrète. Lui, écrire à son ministre sur ce ton, dans ce style, avec cet

aplomb ! Un employé ! Un fonctionnaire public ! J'en reviens à dire qu'il a un coup sur le timbre ; c'est à le mettre aux bains froids.

THÉRÈSE.

Que m'ordonne madame ? Elle sait que monsieur m'attend.

MADAME MOUTON.

C'est juste. Eh bien ! Thérèse, dans quelques minutes d'ici, vous irez lui dire que tout est en règle, et que vous avez confié son message à la poste. Surtout ayez du sang-froid.

THÉRÈSE.

N'ayez pas peur, Madame. (*Elle sort.*)

MADAME MOUTON.

Et moi je confisque le corps du délit. (*Elle met la lettre dans un petit meuble et sous clef.*) Il n'en sortira qu'à bon escient. En attendant, surveillons notre malade, car il l'est. Parler de ses convictions ! un employé ! C'est une infirmité réelle.

(*Elle se remet à l'ouvrage et attend de pied ferme la suite des événements.*)

SCÈNE IV

Le Salon de M. Mouton.

MONSIEUR MOUTON, *seul.*

(*Il s'est de nouveau levé, et recommence dans la pièce ce manége d'allées et venues qui trahit les grandes préoccupations de l'esprit. Depuis que Thérèse est partie, ses allures sont moins fières, son pas moins assuré, son port moins hardi; on dirait qu'un peu de regret se mêle à la satisfaction de sa conscience.*)

N'y songeons plus; ce qui est fait est fait; l'acte est grand, il est digne, il me fera honneur. Les mœurs publiques y gagneront, rien de plus évident. (*Avec un peu d'impatience.*) Mais cette Thérèse qui ne revient pas? Est-ce donc une si grande affaire que de jeter une lettre à la poste? Il y a un bureau à quelques pas d'ici; une course de cinq minutes et elle n'est pas là. Qu'en penser? Aurait-elle perdu ma dépêche? Ma foi tant pis, alors; je ne

me sens pas d'humeur à la recommencer. On n'est pas toujours en veine d'héroïsme. Il me semble que je n'y mettrais plus ni le même accent, ni le même ton. (*En allant vers la sonnette.*) Je voudrais pourtant bien être tiré de cette incertitude : Thérèse! (*Il sonne.*)

THÉRÈSE, *entr'ouvrant la porte.*

C'est parti, Monsieur.

MONSIEUR MOUTON, *avec un mouvement.*

Ah! enfin.

THÉRÈSE.

Je l'ai mise moi-même dans la boîte. (*Elle referme la porte.*)

MONSIEUR MOUTON, *reprenant ses airs belliqueux.*

Eh bien! tant mieux; il n'y a plus à en revenir. (*Se frottant les mains.*) Tant mieux! tant mieux! Le sort en est jeté; mon Rubicon est franchi. Maintenant, je puis passer chez ma femme.

(*Il passe chez madame Mouton.*)

SCÈNE V

La Chambre de madame Mouton.

MONSIEUR ET MADAME MOUTON.

MADAME MOUTON.

(*Elle se retourne au bruit que fait son mari en ouvrant la porte.*)

Qui entre ainsi chez moi? Ah! c'est vous, monsieur Mouton? Vous ici à ces heures? Et le bureau? (*Monsieur Mouton vient s'asseoir familièrement auprès de sa femme qui n'abandonne pas son ouvrage pendant tout l'entretien.*)

MONSIEUR MOUTON.

Le bureau? le bureau? Ma foi, il aura tort aujourd'hui, chère amie.

MADAME MOUTON, *riant.*

Un zélé comme vous! Est-ce que vous vous gâteriez, par hasard? Manquer votre bureau!

MONSIEUR MOUTON.

Et si je le manquais encore demain?

MADAME MOUTON, *le regardant.*

Demain ?

MONSIEUR MOUTON.

Et après-demain ?

MADAME MOUTON, *suspendant sa broderie.*

Demain et après-demain ? Monsieur Mouton, ceci devient grave ; je suis autorisée à tout supposer. Trois jours sans aller à votre bureau ? Si je vous connaissais moins je douterais de vos mœurs.

MONSIEUR MOUTON, *plus sérieusement.*

C'est précisément en l'honneur des mœurs, ce que j'en fais, ma chère amie.

MADAME MOUTON, *se remettant à l'ouvrage.*

Bah ! et comment cela ?

MONSIEUR MOUTON.

Comment ? comment ? vous allez voir ! Figurez-vous.... (*A part.*) Du diable si je sais par où débuter ; elle me paralyse, elle m'intimide, elle m'enlève tous mes moyens. Si j'essayais d'un apologue. (*Haut et d'un air composé.*) Madame Mouton, connaissez-vous Curtius ?

MADAME MOUTON.

Des cabinets de cire ?

MONSIEUR MOUTON.

Pas celui-là ! Un autre Curtius, célèbre dans l'antiquité ; un Romain qui a laissé une grande mémoire.

MADAME MOUTON.

Eh bien, après?

MONSIEUR MOUTON.

Voici. Un gouffre s'était entr'ouvert sur l'une des places de Rome, et pour qu'il se refermât il fallait qu'un chevalier s'y jetât volontairement : c'était le dernier mot de l'oracle. Que fit Curtius? Il monta son coursier de bataille, piqua des deux vers le gouffre et s'y abîma. A l'instant le sol se remit de niveau ; l'oracle était justifié.

MADAME MOUTON.

Le mot de l'énigme, Monsieur?

MONSIEUR MOUTON.

J'y arrive ; le Curtius, c'est moi, Madame ; le gouffre entr'ouvert, c'est le gouffre des palinodies ; je viens de m'y engloutir afin qu'il se comble. (*A part.*) Le tour est ingénieux.

(*Satisfait de cet effort d'imagination, M. Mouton se lève et prend des poses vis-à-vis d'un miroir.*

Il sent que le moment des aveux arrive, et se compose un maintien à la hauteur des événements.)

MADAME MOUTON, *conservant son sang-froid.*

Voilà un langage qui est au-dessus de ma portée, monsieur Mouton. Si vous voulez que je vous comprenne, expliquez-vous plus clairement.

MONSIEUR MOUTON, *à part.*

Plus clairement! plus clairement! c'est fort aisé à dire; j'ai bien peur que, dans un instant, cela ne lui paraisse trop clair. (*S'armant de résolution.*) Eh bien, ma chère amie, puisqu'il faut parler net, je viens d'envoyer ma démission. (*Il prend une pose à défier l'orage.*)

MADAME MOUTON, *sans s'émouvoir.*

Vraiment?

MONSIEUR MOUTON, *à part et étonné de ne point essuyer d'éclat.*

Comme elle le prend bien! (*Haut et d'un ton plus délibéré.*) Oui, ma chère, c'est comme ça; il fallait un exemple, je l'ai donné; j'ai écrit au ministre.

MADAME MOUTON, *avec un flegme de plus en plus marqué.*

C'est donc sérieux?

MONSIEUR MOUTON, *dignement.*

Tout ce qu'il y a de plus sérieux! Une démission? on ne plaisante pas en pareille matière. (*Avec plus de solennité encore.*) Écoutez-moi, madame Mouton; vous avez le cœur bien placé; vous êtes faite pour me comprendre. Trouviez-vous tolérable cette situation d'un fonctionnaire public qu'on promène de Caïphe à Pilate, et qu'on se transmet d'un gouvernement à l'autre comme un mobilier d'un usage banal? Trouviez-vous cela tolérable, dites?

MADAME MOUTON, *d'un ton doucereux.*

C'est un peu dur en effet; mais qu'y faire?

MONSIEUR MOUTON, *avec chaleur.*

Résister? Protester? Montrer ce qu'on est, et c'est le parti que j'ai pris. Nous prend-on pour des machines, pour du bétail qui passe d'une main à l'autre sans s'émouvoir? Quelle condition que la nôtre! Nos affections? brisées. Nos convictions? foulées aux pieds. Nos scrupules? bafoués. Madame

Mouton, madame Mouton, j'en avais assez de toutes ces misères, et il était temps d'en sortir. J'en suis sorti par la porte d'honneur.

MADAME MOUTON.

Soit ; mais avouez que c'était pourtant bien doux de toucher, chaque mois, une somme ronde, et avec quelle régularité, Dieu le sait !

MONSIEUR MOUTON.

Je ne dis pas, mais à quel prix aussi, madame Mouton?

MADAME MOUTON.

Puis vos occupations n'étaient pas bien lourdes, avouez-le ; six heures par jour et du travail à bâtons rompus. Sans compter le plaisir de faire droguer le public et de trancher de l'important, ce dont aucun employé ne se prive à l'occasion. Tout cela valait bien quelque chose, monsieur Mouton.

MONSIEUR MOUTON, *ébranlé.*

Oui, ma chère amie, oui, j'en conviens; ça pose un homme, ça le met en relief : loin de moi l'idée de déprécier ce que j'abandonne. Plus l'objet a de prix, plus le sacrifice est grand, et plus grand aussi est le mérite. Qu'est-ce que cela prouve? Qu'il est des

actes douloureux, mais nécessaires. Ma démission est un de ces actes ; on se doit à ses convictions.

MADAME MOUTON.

A la bonne heure ; n'en parlons plus. D'ailleurs, c'est fait, et à ce qui est fait point de remède. Seulement, monsieur Mouton, je dois vous prévenir d'une chose, c'est que, quelque bonne volonté que j'y mette, il me sera impossible de vous faire vivre de l'air du temps ; c'est un secret que je n'ai point trouvé.

MONSIEUR MOUTON, *vivement.*

Aussi, ma chère, ai-je l'intention de chercher de l'emploi. A mon âge, rester oisif, fi donc ! D'ailleurs, nous ne le pouvons pas, c'est forcé, il faut se créer des ressources. Soyez tranquille, madame Mouton, il ne nous en manquera pas ; j'ai plus d'une corde à mon arc. Vous verrez, vous verrez.

MADAME MOUTON.

Mais encore faut-il savoir quoi ?

MONSIEUR MOUTON.

Vingt positions pour une, vous verrez ; il me suffira de frapper du pied la terre ; elles arriveront en foule et à l'envi. Des propositions, il en pleuvra.

Un homme qui a tenu vingt ans la plume dans une administration, qui connaît les lois, qui a l'expérience des affaires, mais on se l'arrachera. Je ne suis point en peine, allez.

MADAME MOUTON.

Citez quelque chose, au moins.

MONSIEUR MOUTON.

Citer? Il faudrait tout citer, les chemins de fer, l'industrie, tout, tout. Tenez, un exemple: vous connaissez Merveilleux, le président de tous les conseils et de toutes les compagnies possibles, un homme qui s'entend à discerner le mérite et ne prodigue pas l'éloge à tout propos. Eh bien! que de fois, Merveilleux m'a fait des ouvertures! — « Monsieur Mouton, me disait-il, quel dommage que vous soyez attaché au service de l'État! Un comptable comme vous aurait si bien fait son chemin dans les carrières privées. — Vous croyez, monsieur Merveilleux? répondais-je. — Si je le crois, monsieur Mouton! j'en suis convaincu comme de mon existence; il n'est point de poste auquel vous ne fussiez parvenu; vous avez manqué votre fortune. » Voilà, ma chère amie, ce que m'a dit, en

propres termes, l'opulent Merveilleux. Que j'eusse manifesté l'ombre d'un désir, et il m'engageait dans sa compagnie.

MADAME MOUTON.

Eh bien, monsieur Mouton, il faudra le voir ce M. Merveilleux.

MONSIEUR MOUTON.

Dès aujourd'hui, ma chère, dès aujourd'hui; je n'aurais garde d'y manquer. D'autant que Merveilleux est un esprit rigide et qui traite ce gouvernement de haut. Tout président de conseil d'administration qu'il est, il n'en reste pas moins séparé de ces gens-ci par un abîme, et ne se cache pas pour dire très-vertement ce qu'il en pense, et en toute occasion. Il a des principes, il a des convictions; nous sommes de la même école. Nul doute que nous nous arrangerons du premier mot. Va-t-il applaudir à mon acte de vigueur! va-t-il m'adresser des félicitations! Ce cher Merveilleux, il me semble que j'y suis déjà!

MADAME MOUTON.

En effet, monsieur Mouton, vous devriez y être!

Toute minute compte maintenant. Songez que vous voilà sur le pavé.

MONSIEUR MOUTON, *entraîné.*

Mon Dieu! c'est le choix seul qui est un embarras. Une supposition que Merveilleux n'ait rien sous la main, j'irai vers Belhormeau, le grand industriel. M'en a-t-il fait des avances, celui-là! M'a-t-il assez porté aux nues! Il est vrai qu'il fallait essuyer en revanche son éternelle antienne contre l'invasion des produits étrangers. Mais Belhormeau ne s'en est pas moins mis à ma disposition, non pas une fois, mais vingt, trente, quarante fois. — « L'excellent manufacturier que vous feriez! me disait-il. Vous vous êtes trompé sur votre vocation, monsieur Mouton; je ne sais point d'industrie dans laquelle vous n'eussiez pu réussir. Que n'êtes-vous libre? L'État est vraiment trop heureux de vous avoir. » Voilà, ma chère amie, le langage que me tenait Belhormeau; est-ce significatif?

MADAME MOUTON.

Alors, passez d'abord chez M. Belhormeau.

MONSIEUR MOUTON.

J'aimerais mieux Merveilleux! Un chemin de fer, c'est plus relevé. Je dérogerais moins.

MADAME MOUTON, *avec un peu d'impatience.*

Va donc pour M. Merveilleux; mais partez, partez donc; ne vous épuisez pas en paroles.

MONSIEUR MOUTON.

Ainsi vais-je faire. Je pars à l'instant. Me voici prêt; il ne me manque plus que ma canne et mon chapeau. Confiance, madame Mouton, confiance! avant deux heures d'ici je vous rapporterai des nouvelles qui vous mettront l'esprit en repos. Ce cher Merveilleux! va-t-il être enchanté de me revoir!

(*Il passe chez lui pour faire ses dernières dispositions; madame Mouton l'y accompagne afin de s'assurer qu'il est bien parti. Dès qu'elle lui a vu les talons, elle rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE V

MADAME MOUTON, *seule.*

Allez, allez, monsieur Mouton; courez les champs, évertuez-vous, c'est sans danger désormais. (*Montrant le meuble où elle a déposé la lettre au ministre.*) Votre démission est là et fermée à double tour. Des scrupules chez un fonctionnaire? Mais d'où sortez-vous donc? A quelle race perdue appartenez-vous? C'était bon avant le déluge. (*Regardant à travers les vitres de sa croisée.*) Enfin, il s'est décidé; j'ai cru qu'il ne partirait pas : le voici qui traverse la rue; il prend à gauche; c'est chez son ami Merveilleux qu'il va. Bonne chance, monsieur Mouton; que Dieu vous aide dans votre campagne! Songeons à la mienne, maintenant; il faut mettre ordre à tout ceci. (*Elle fait une toilette de ville et se dispose à sortir.*) Par précaution je vais voir ses chefs; trop de prudence ne nuit jamais. Ah! monsieur Mouton, monsieur Mouton, vous en faites à votre tête et sans me consulter. Alors à

deux de jeu, et que la leçon vous serve. Des scrupules? Voilà un bagage gênant; il est bien qu'une fois pour toutes vous en soyez délivré. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

Le cabinet de Merveilleux.

(*Chez monsieur Merveilleux, président d'un nombre infini de conseils d'administration, homme important, cheville ouvrière d'une infinité d'entreprises sur lesquelles il prélève un tribut de jetons de présence et de traitements fixes dont il est difficile d'évaluer le total. Belle prestance, élocution facile, esprit vif et prompt, airs ouverts.*)

MERVEILLEUX, *seul.*

Si j'ajoutais encore une affaire aux neuf que j'ai déjà; ça me compléterait. C'est singulier comme on y prend goût, comme le désir s'excite en raison des satisfactions mêmes. Au début que me fallait-il? Une entreprise ou deux, et j'aurais accepté les plus modestes. Aujourd'hui il m'en faut dix,

douze, quinze, et des plus considérables assurément. J'aimerais à avoir un pied dans toutes, un peu par goût, mais par reconnaissance aussi. En effet, que serais-je devenu sans cela? à quoi aurais-je employé mes facultés et mon temps? (*Avec mélancolie.*) La politique venait de me foudroyer; plus de fonctions, plus de mandat, plus de discours, plus de dignités parlementaires, plus d'importance par conséquent. Rien où l'on pût se rattacher. J'en serais mort d'ennui, je me serais desséché sur pied comme ces plantes à qui le soleil refuse ses rayons. (*Avec plus d'épanouissement.*) C'est alors que les affaires sont venues à moi, qu'elles m'ont souri, qu'elles m'ont tendu la main, qu'elles m'ont prodigué leurs faveurs. Aimables filles! Un peu courtisanes, un peu galantes, pour ne pas dire plus, mais souriant si bien, enlaçant si bien les gens, et si versées dans l'art de plaire. Ma foi j'ai été entraîné, et à vrai dire je ne m'en suis pas défendu; le soin de ma santé l'exigeait. Il me fallait une diversion, une distraction; c'est là que je l'ai trouvée. Depuis lors, il me semble que je guéris, que je me remets de cette terrible crise :

mon esprit se dégage, mon cerveau aussi; je me sens plus détaché du passé, plus libre, plus ferme, je retrouve mon calme et ma sérénité. (*Avec orgueil.*) D'ailleurs, c'est une puissance également que celle des affaires, la seule et vraie puissance du jour, une puissance qui ne relève que d'elle-même, qu'on ne peut ni méconnaître, ni briser. Que me manque-t-il? Je taille et rogne comme autrefois; je règle et ordonne; je fais des heureux, j'ai des emplois dans mes mains, j'en dispose d'une manière souveraine. Me plaît-il de pousser quelqu'un? J'en ai les moyens. Y a-t-il un membre de ma famille sans position? Je lui en trouve une, petite ou grosse, suivant le degré de parenté. Évidemment, quand on en est là on n'est point déchu, on n'est point rayé de la liste des importants; on règne toujours, à peine a-t-on changé de sceptre. (*Jetant les yeux sur son carnet de poche.*) Mais je m'oublie ici pendant que je suis attendu en six endroits. J'ai quatre conseils à présider et cinq dividendes à arrêter; vite, vite aux affaires.

(*Il se lève et se dispose à partir; un laquais entre.*)

SCÈNE VII

MERVEILLEUX, UN LAQUAIS.

MERVEILLEUX, *avec vivacité.*

Qu'y a-t-il ? qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.

Quelqu'un dans l'antichambre qui désire parler à monsieur.

MERVEILLEUX.

Dites-lui que je n'accorde plus d'audience aujourd'hui ; j'ai à sortir.

LE LAQUAIS.

Il prétend qu'il est déjà venu trois fois inutilement.

MERVEILLEUX.

Le beau mal ! Mais, avant tout, comment se nomme-t-il ?

LE LAQUAIS.

Monsieur Mouton.

MERVEILLEUX.

Mouton ? Quel Mouton ? Il y a tant de Moutons.

LE LAQUAIS.

Un fonctionnaire public, à ce qu'il dit.

MERVEILLEUX, *se parlant à lui-même.*

Ah! Mouton! j'y suis! Mouton du ministère! un simple d'esprit! Ces gens-là nous tiennent quelquefois dans leurs mains; c'est un garçon à ménager. (*Au laquais.*) Faites entrer.

(*Il se rassied et prend une pose assortie à la circonstance.*)

SCÈNE VIII

MERVEILLEUX, MONSIEUR MOUTON.

(*Merveilleux se lève et va au-devant du visiteur; sa physionomie s'est animée du plus gracieux sourire; il fait des frais.*)

MERVEILLEUX.

Eh c'est ce cher monsieur Mouton? Quel bon vent vous amène, mon digne ami? (*A part.*) Pourvu qu'il ne me tienne pas longtemps. (*Haut.*) Toujours florissant, à ce que je vois!

MONSIEUR MOUTON, *à part.*

Va-t-il être enchanté, cet esprit rigide, quand je lui annoncerai que j'ai donné ma démission! (*Haut.*) C'est bien de l'honneur que vous me faites, monsieur Merveilleux.

MERVEILLEUX.

Prenez un siége, je vous en prie. Ce fauteuil, ce fauteuil! (*Lui serrant la main de nouveau.*) Ce cher monsieur Mouton! Vrai, il n'y a que les employés du gouvernement pour avoir de ces figures. Heureux mortels! Point de soucis, point d'inquiétude sur le lendemain.

MONSIEUR MOUTON, *à part.*

Ça ne tourne guère comme je l'attendais. (*Haut.*) Eh! eh! il y a bien quelque chose à objecter là-dessus.

MERVEILLEUX.

Non, monsieur Mouton, je ne m'en dédis pas; vous êtes les privilégiés du temps, vous avez le pas désormais; tout ce qui vient de se faire est à votre profit; vous êtes les véritables vainqueurs, et vous devez en être fiers. Il y avait des influences à côté de la vôtre, on les a détruites; vous restez seuls debout.

MONSIEUR MOUTON, *déconcerté.*

Sans doute, sans doute.

MERVEILLEUX.

Tenez, monsieur Mouton, si j'avais à recommencer ma carrière, c'est celle des emplois publics que je choisirais. On est du moins certain d'y finir en paix; on y a une pitance assurée et une position tranquille; on y est à l'abri des orages et des révolutions. Point d'éclaboussures des événements; point de nuit sans sommeil; point de piqûres d'amour-propre. Vrai, je vous envie.

MONSIEUR MOUTON, *à part et ne sachant plus quelle contenance prendre.*

Voilà qui est d'un singulier à-propos; j'en suis comme abruti. (*Haut.*) Et les scrupules de conscience, monsieur Merveilleux?

MERVEILLEUX, *gaiement.*

Bah! et pourquoi cela, monsieur Mouton? Tenez, voulez-vous que je vous ouvre mon cœur? Vous avez le beau rôle en tout ceci. J'en parle à l'aise, puisque je suis l'une des victimes; mais, à juger les choses sincèrement, nous avions bien un peu abusé. Nos querelles avaient lassé le pays, et il

nous a abandonnés parce qu'il nous croyait impuissants. N'allez pas me trahir, au moins; c'est ma pensée intime que je vous dévoile.

MONSIEUR MOUTON, *à part et stupéfait.*

Je tombe de mon haut! Un esprit si rigide! Comment vais-je faire maintenant? j'ai presque envie de battre en retraite. (*Haut.*) A vous parler franchement.....

MERVEILLEUX *se lève.*

Vous permettez, monsieur Mouton; c'est sans façon entre nous, j'espère? J'ai à présider quatre conseils d'administration, et je me trouve en retard de demi-heure au moins. (*Lui serrant de nouveau la main.*) Mais nous nous reverrons, nous causerons plus à l'aise. J'aime les esprits comme le vôtre: exacts, positifs, ne se passionnant pour rien; administratifs, en un mot. C'est vous qui êtes l'âme de ce pays-ci; tout y change, excepté l'administration; c'est son titre et son honneur; elle a la tradition, elle a le mouvement des affaires; elle gouverne réellement. Ainsi c'est bien convenu, nous nous reverrons; je ne vous quitte pas que vous ne m'en ayez fait la promesse. Et si vous y mettez

du retard, c'est moi qui vous préviendrai; j'irai vous assiéger jusque dans votre bureau. Comptez-y, monsieur Mouton. Toujours au même endroit, n'est-ce pas, la porte en face du grand corridor?

MONSIEUR MOUTON, *perdant de plus en plus les arçons.*

Mais non, mais non, monsieur Merveilleux.

MERVEILLEUX.

Ah! vous avez changé de pièce; eh bien! alors donnez-moi des renseignements à nouveau, pour que je vous retrouve. Car je veux vous voir, monsieur Mouton, je veux vous voir. J'y compte, j'y tiens. Vous dites que vous êtes actuellement...

(*Il tire son carnet, prend son crayon, et se met en mesure d'écrire.*)

MONSIEUR MOUTON.

(*A part.*) Quel terrible homme! il me force dans mes derniers retranchements; plus moyen de reculer. (*Haut.*) Mille grâces, monsieur Merveilleux, mille grâces; vous êtes vraiment trop aimable de songer à moi. Mais ce serait peine inutile que de venir me chercher dans les bureaux; je n'y vais plus.

MERVEILLEUX, *sans quitter son carnet.*

En congé, sans doute, mais tout congé a une fin ; donnez toujours.

MONSIEUR MOUTON, *avec une pointe de tristesse.*

C'est plus qu'un congé, monsieur Merveilleux.

MERVEILLEUX, *remettant son carnet dans sa poche.*

Une retraite, alors ! Vous à la retraite, monsieur Mouton? Si jeune encore, et pouvant fournir de si bons services ! Comment expliquer cela? L'auriez-vous demandée, par hasard ?

MONSIEUR MOUTON, *avec fermeté.*

J'ai fait mieux que cela ; j'ai donné ma démission.

MERVEILLEUX, *ne s'en fiant pas à ses oreilles.*

Votre démission ?

MONSIEUR MOUTON.

Ma démission.

MERVEILLEUX.

Pour cause de santé ?

MONSIEUR MOUTON.

Pour cause d'incompatibilité.

MERVEILLEUX.

Ah ! j'y suis, vous faisiez mauvais ménage avec vos chefs ; cela se voit quelquefois.

MONSIEUR MOUTON.

Pas le moins du monde ; c'est un scrupule qui m'a pris.

MERVEILLEUX.

Quel scrupule ?

MONSIEUR MOUTON.

Un scrupule politique ; j'ai des convictions.

(*A ce mot, la figure de Merveilleux change d'expression; il examine M. Mouton avec la curiosité qui s'attache à un phénomène. Il conçoit également des doutes sur l'état des facultés mentales de son interlocuteur, et se demande s'il ne court pas quelques risques dans sa compagnie. Se voyant l'objet d'une étude aussi opiniâtre, M. Mouton se déconcerte de plus en plus; il commence à croire qu'il a fait de l'héroïsme en pure perte et qu'il sera peu compris.*)

MERVEILLEUX.

Ah ! vous avez des convictions, monsieur Mouton ?

MONSIEUR MOUTON.

Oui, monsieur Merveilleux, et j'ai pensé qu'en leur sacrifiant mon emploi, j'aurais l'approbation d'un esprit rigide comme le vôtre.

MERVEILLEUX, *posant un peu.*

Comment? mais, sans doute? C'est là un acte d'indépendance qui vous honore, monsieur Mouton. S'il est rare, il n'en est que plus beau. J'irai vous en féliciter chez vous. (*En homme affairé.*) Excusez-moi pour aujourd'hui; mes moments sont comptés; j'ai trois conseils à présider, vous le savez.

(*Il se couvre et se dispose à sortir.*)

MONSIEUR MOUTON, *prenant son courage à deux mains et le retenant.*

Un mot encore, monsieur Merveilleux, un mot seulement; pardonnez-moi d'insister; il s'agit d'un objet qui me concerne.

(*Merveilleux est trop habitué à cette formule pour ne pas deviner où son interlocuteur en veut venir. Son visage se rembrunit visiblement.*)

MERVEILLEUX, *ne déguisant plus son impatience.*

Parlez, Monsieur, parlez!

MONSIEUR MOUTON.

Quand je me suis décidé à briser ma carrière, j'ai dû me dire : « Me voici libre; c'est le moment d'aller trouver M. Merveilleux; tant de fois il m'y a engagé! Il se connaît en hommes; il sait ce que

je vaux et le parti que l'on peut tirer de moi : jamais il ne s'en est caché ; là-dessus son opinion est faite. S'adresser ailleurs serait donc un manque d'égards ; il aurait le droit de s'en offenser. Pour les entreprises qu'il conduit il lui faut des auxiliaires expérimentés, capables, connaissant les lois, au courant des formes administratives ; et de pareils sujets sont rares ; un jour ne suffit pas pour les créer. Or, il se trouve que je réunis ces conditions-là et que les événements m'ont rendu disponible. Heureuse rencontre, n'est-ce pas, monsieur Merveilleux ? Et n'ai-je pas eu raison de venir d'abord vers vous ?

(*Pendant cette offre de services, le visage de M. Merveilleux a continué de se rembrunir.*)

MERVEILLEUX, *en quête de défaites.*

On pourra voir, monsieur Mouton, on pourra voir. Personne ne rend plus que moi justice à vos mérites ; comme vous le dites, là-dessus mon opinion n'a pas varié. Mais le temps nous manque aujourd'hui pour causer de cela ; revenez me voir demain. (*A part.*) Tu seras consigné.

(*Il essaie de se dégager de l'étreinte du solliciteur; celui-ci tient bon.*)

MONSIEUR MOUTON.

Permettez, monsieur Merveilleux; j'aime à traiter les choses rondement; rien ne sert d'y mettre des longueurs; c'est un oui ou un non que je demande. Peut-être ai-je agi avec quelque légèreté en donnant ma démission. Que voulez-vous? on n'est pas maître d'un premier mouvement.

MERVEILLEUX.

Hélas!

MONSIEUR MOUTON.

Mais enfin, c'est à un sentiment honnête que j'ai cédé, et je me suis dit que les honnêtes gens m'en sauraient gré.

MERVEILLEUX, *sentencieusement.*

En effet, monsieur Mouton, ils vous en savent gré.

MONSIEUR MOUTON.

Je me suis dit encore qu'ils me tendraient la main et m'aideraient à trouver l'équivalent de ce que j'ai sacrifié.

(*Pause de M. Mouton; il attend un acquiescement*

à ses paroles. M. Merveilleux garde le silence ; son visage se rembrunit de plus en plus.)

MONSIEUR MOUTON, *insistant.*

Me serais-je trompé, Monsieur?

MERVEILLEUX.

Je ne dis point cela, monsieur Mouton.

MONSIEUR MOUTON, *avec dignité.*

Notez que ce n'est pas une grâce que je demande, ni une aumône ; j'ai la conscience de ce que je puis et de ce que je vaux. On peut essayer, d'ailleurs ; je ne crains pas l'épreuve.

MERVEILLEUX, *se récriant.*

Vous prendre à l'essai, vous, monsieur Mouton? Un talent fait, une capacité reconnue? Ah! c'est mal me juger! Personne ne peut songer à vous infliger cet affront!

MONSIEUR MOUTON.

Eh bien! alors, qui vous arrête?

MERVEILLEUX.

Qui? Mille petits obstacles qu'on ne saurait apprécier de loin, des riens, des vétilles dont on nous fait des montagnes. Allez, monsieur Mouton,

dans ces grandes affaires, on est moins maître qu'on ne le paraît.

MONSIEUR MOUTON.

Vous? On dit que vous tranchez en souverain! C'est le bruit public.

MERVEILLEUX.

Non, non, ne croyez pas cela; nous avons nos entraves, nos difficultés, nos bâtons dans les roues; aucune machine n'est plus difficile à conduire que ne le sont les nôtres. (*A part.*) Un peu de sentiment pour qu'il vide les lieux. (*Haut et d'une voix qui incline à l'attendrissement.*) Tenez, par exemple, qu'est-ce qui eût été plus doux à mon cœur que de vous dire sur-le-champ: — « Entrez, monsieur Mouton, vous êtes des nôtres. Voici nos emplois; voici nos traitements; choisissez ce qui vous convient le mieux. Vous avez fait un acte de probité politique; il est bien qu'il ne reste pas sans récompense. C'est moral, c'est juste, c'est conforme à mes sentiments secrets. Vous quittez l'État; une grande compagnie vous adopte, consacrez-lui vos talents. » Quoi de plus consolant, de

plus naturel que de vous tenir ce langage? Eh bien! je ne le puis pas.

MONSIEUR MOUTON.

Vraiment?

MERVEILLEUX.

Je ne le puis pas! Je ne puis pas suivre mon élan, ma volonté, vous faire l'accueil que je voudrais. Impossible! impossible! Il y a une foule d'empêchements à cela! D'abord il faut voir nos cadres; laissent-ils de libre un poste digne de vous? Première question!

MONSIEUR MOUTON.

Je n'ai pas des prétentions excessives.

MERVEILLEUX.

Moi, j'en ai pour vous! Pour rien au monde je ne souffrirais qu'il vous fût fait une situation autre que celle où vous avez le droit de prétendre. Si vous êtes accommodant là-dessus, je ne le serai pas! (*Avec une expression de découragement.*) Et puis, dans toute administration, il y a un conseil. Un conseil! vous ne savez pas ce que c'est, monsieur Mouton? Un conseil! Dieu vous garde de passer jamais par ses serres! Un conseil où chaque

membre a quelque candidat en poche et dénigre les autres pour faire passer les siens. Monsieur Mouton, vous êtes placé trop haut dans mon estime pour que je vous laisse asseoir sur cette sellette! Un conseil d'administration épiloguant sur votre capacité, pesant vos titres, discutant l'utilité de vos services; non, jamais je ne vous exposerai à cette humiliation-là. Je suis trop votre ami.

MONSIEUR MOUTON, *déconcerté.*

Comment faire alors?

MERVEILLEUX.

J'aviserai, et je verrai ce qu'il y aura de possible et de digne. (*Tout en parlant il le pousse doucement et insensiblement vers la porte.*) Pour le moment restons-en là; un plus long entretien serait sans objet. Dans quelques jours d'ici j'aurai tiré au clair cette affaire. Adieu donc, monsieur Mouton. (*Il a si bien manœuvré que M. Mouton n'a plus d'issue que du côté de la porte.*)

MONSIEUR MOUTON, *se décidant à la retraite.*

Dans quelques jours d'ici, n'est-ce pas?

MERVEILLEUX.

Oui, dans quelques jours, et adieu. (*Il lui donne*

une dernière poignée de main en forme de congé.) Adieu, monsieur Mouton. (*Quand il le voit hors de la portée de sa voix.*) Et, comme je le disais, tu vas être consigné. (*Il sonne, le laquais entre.*)

SCÈNE IX

MERVEILLEUX, LE LAQUAIS.

MERVEILLEUX.

Vous avez vu la personne qui sort, bien vu?

LE LAQUAIS.

Oui, monsieur.

MERVEILLEUX.

Eh bien ! je n'y suis plus pour elle. Vous m'entendez ?

LE LAQUAIS.

Il suffit, Monsieur. (*Il sort.*)

MERVEILLEUX, *seul.*

Un employé du gouvernement? Mauvaise acquisition ! Des gens habitués à prendre leurs côtes au long et à chercher midi à quatorze heures ! Des

formalistes ! des lambins ! des maniaques ! des faiseurs d'embarras ! Non, non ! (*Il sort.*)

SCÈNE X

La chambre de madame Mouton.

MONSIEUR MOUTON, MADAME MOUTON.

MONSIEUR MOUTON.

(*Il vient de rentrer et s'est jeté sur un fauteuil en homme accablé; sa cravate est en désordre, son chapeau est rabattu sur son front. De temps à autre il exhale des soupirs dignes d'un personnage de tragédie, croise les bras sur sa poitrine ou lève les mains au ciel. Madame Mouton attend que cette douleur soit devenue expansive.*)

MONSIEUR MOUTON, *en forme de monologue.*

Qui l'aurait cru de Merveilleux ?

MADAME MOUTON.

Vous aurait-il mal reçu ?

MONSIEUR MOUTON, *même jeu.*

Un homme qui me comblait en toute occasion!

MADAME MOUTON.

Auriez-vous à vous plaindre de lui?

MONSIEUR MOUTON, *même jeu.*

Qui n'avait pas assez d'éloges pour moi, qui les poussait jusqu'à l'hyperbole, qui se mettait à tout bout de champ à ma disposition, qui se répandait en offres de services.

MADAME MOUTON *se lève et va se placer devant son mari.*

Eh bien! après?

MONSIEUR MOUTON, *revenant à lui.*

Ah! pardon, chère amie, j'oubliais que vous êtes là. C'est que, voyez-vous, je ne sais plus où j'en suis; ma tête déménage! Ce Merveilleux!

MADAME MOUTON.

Vous a-t-il manqué d'égards?

MONSIEUR MOUTON.

D'égards? Non; je ne puis pas lui reprocher cela.

MADAME MOUTON.

Vous a-t-il éconduit?

MONSIEUR MOUTON.

Qui le sait?

MADAME MOUTON.

Comment? qui le sait? Mais il me semble, monsieur Mouton, que personne ne peut mieux le savoir que vous.

MONSIEUR MOUTON.

Ne m'en parlez pas; il ne m'en reste plus qu'un bourdonnement dans les oreilles. Est-ce oui, est-ce non? C'est tout ce que l'on voudra.

MADAME MOUTON.

De l'eau bénite de cour, alors?

MONSIEUR MOUTON.

J'en ai peur.

MADAME MOUTON.

Monsieur Mouton, je détruis peut-être une de vos illusions en parlant ainsi; mais je dois vous déclarer qu'on ne vit pas de ça.

MONSIEUR MOUTON.

Je m'en doutais, madame Mouton.

MADAME MOUTON.

Ce que vous aviez était du positif; il faut le remplacer par du positif aussi. Ne nous payons pas de

mots ; c'est une monnaie qui n'a cours ni chez le boucher, ni chez le boulanger. Rayez donc votre M. Merveilleux de vos papiers.

MONSIEUR MOUTON.

Un égoïste, je le vois.

MADAME MOUTON.

Qui ne l'est pas ? C'est l'air du temps. Songer beaucoup à soi et peu aux autres, voilà en quoi consiste la sagesse : on s'épargne ainsi bien des ennuis et des regrets.

MONSIEUR MOUTON, *suppliant.*

Cependant, chère amie.

MADAME MOUTON.

Quand on veut faire le héros, il en coûte, monsieur Mouton.

MONSIEUR MOUTON, *se piquant.*

Allons ! des pierres dans mon jardin, et en masse. Comme si tout était perdu ! comme si la terre allait manquer sous nos pieds !

MADAME MOUTON.

Mais cela y ressemble.

MONSIEUR MOUTON.

Pour un soutien qui nous fait faute et sur qui j'ai

eu tort de compter! Mais j'en ai vingt encore, j'en ai trente qui tous valent mieux que celui-là! N'ai-je pas Belhormeau?

MADAME MOUTON.

Autre planche pourrie.

MONSIEUR MOUTON.

Belhormeau, le grand industriel! Madame Mouton, il faut que le soupçon soit bien enraciné chez vous pour s'étendre jusqu'à une réputation si pure. Belhormeau! le noble Belhormeau! De la part de celui-là, point de désappointement à craindre! Je n'ai qu'à ouvrir la bouche, il sera à mes pieds. Belhormeau? un peu entiché de ses idées, mais un cœur d'or! Vous verrez.

MADAME MOUTON.

Allez-y donc tout de suite, monsieur Mouton, et que vous sachiez à quoi vous en tenir. Rien n'est pire que l'attente.

MONSIEUR MOUTON, *prenant une résolution.*

Vous avez raison, j'y vais de ce pas.

MADAME MOUTON.

Et surtout ne vous laissez pas jouer; droit au fait.

MONSIEUR MOUTON.

Comme vous dites, droit au fait. Avec Belhormeau je ne me gêne pas.

MADAME MOUTON.

Mettez-lui le marché en main.

MONSIEUR MOUTON, *avec grandeur.*

Je lui rappellerai les ouvertures qu'il m'a faites, et il est trop chevalier pour les désavouer. Ma seule crainte avec lui, c'est d'abuser.

MADAME MOUTON.

Abusez, abusez, monsieur Mouton.

MONSIEUR MOUTON.

Ce cher Belhormeau ! il n'est pas rigide comme Merveilleux ! Mais n'importe, il sait ce que je vaux, et que de fois il m'a dit que j'étais né pour la grande industrie ! Ma chère amie, vous vouliez du positif; en voilà.

MADAME MOUTON.

Il y avait quelque chose de plus positif encore, monsieur Mouton : c'était votre émargement de chaque fin du mois.

MONSIEUR MOUTON.

Encore des piqûres!

MADAME MOUTON.

J'ai tort ; n'en parlons plus ; mais partez, je vous en prie, partez!

MONSIEUR MOUTON.

A l'instant, ma chère. (*A part.*) Je n'ose pas dire que le métier commence à me paraître rude. Solliciteur, moi, qui ai été si longtemps sollicité! (*Haut.*) Me voici prêt ; je pars. Dans une heure d'ici, madame Mouton, nous appartiendrons à la grande industrie. Préparez-vous à cet événement.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI

(*Le cabinet de Belhormeau. On y pénètre après avoir traversé les pièces où sont les bureaux. Belhormeau y réunit divers genres d'opérations : la banque, la commission et les mouvements de fonds qu'exigent les travaux de ses manufactures. Ce cabinet est une pièce ouverte à tout venant; les agents, les commis, les intermédiaires y entrent et en sortent à chaque minute. Belhormeau est*

assis devant un bureau à cylindre ; il y pose avec une certaine majesté et l'aplomb d'un homme qui est parti de son village avec un petit écu dans sa poche, il y a trente ans de cela. On ne saurait être ni plus florissant d'aspect, ni plus haut en couleur que cet heureux industriel; il a les airs suffisants et le verbe sonore du parvenu.)

MONSIEUR MOUTON, BELHORMEAU.

(*M. Mouton arrive jusqu'à Belhormeau sans être annoncé et comme le ferait un courtier de change ou de marchandises. Aussi Belhormeau ne prend-il pas garde à lui et se contente-t-il de lui jeter la formule banale usitée en pareil cas.*)

BELHORMEAU.

Je ne fais rien aujourd'hui.

MONSIEUR MOUTON, *voyant qu'on ne le reconnaît pas.*

Monsieur Belhormeau !

BELHORMEAU, *daignant lever les yeux.*

Ah ! c'est ce cher monsieur Mouton ! Enchanté de vous voir, monsieur Mouton ! (*Il lui tend la main.*)

Touchez là, mon digne ami, estimable et laborieux employé. (*Aux personnes qui viennent l'entretenir d'affaires.*) Vous permettez, Messieurs, un fonctionnaire public! je suis à vous tout à l'heure. (*Le cabinet se dégarnit.*) Nous voici seuls, monsieur Mouton, et puisque je vous tiens, je vais m'épancher avec vous. Vous venez fort à propos.

MONSIEUR MOUTON.

Je m'en félicite, monsieur Belhormeau.

BELHORMEAU.

Vous portez intérêt à ce gouvernement, n'est-ce pas?

MONSIEUR MOUTON.

Point en excès, je vous assure.

BELHORMEAU.

N'importe, c'est votre rôle; vous lui portez intérêt. Comme loyal employé, vous le devez, et vous le faites. Eh bien! je ne suis pas fâché de vous avertir que votre gouvernement commet en ce moment une faute énorme, je ne mâche pas le mot, une faute énorme, une faute qui peut le conduire très-loin. Parlons net; il y va de sa stabilité.

MONSIEUR MOUTON.

En vérité?

BELHORMEAU.

Il y va de notre grandeur territoriale.

MONSIEUR MOUTON, *cherchant à amener l'entretien sur ce qui l'intéresse.*

Je n'en doute pas ; mais. . . . .

BELHORMEAU.

Il y va de notre richesse agricole, commerciale et manufacturière.

MONSIEUR MOUTON.

Tout cela est possible ; mais. . . . .

BELHORMEAU.

Monsieur Mouton, vous ne vous douteriez jamais de ce que médite cet imprudent gouvernement.

MONSIEUR MOUTON.

Mon Dieu, non, mais. . . . .

BELHORMEAU.

Il veut réformer nos tarifs des douanes. Là, voyez-vous l'audace! C'est du vertige, monsieur Mouton, du vertige. Le tarif des douanes! mais savez-vous que c'est l'arche sainte, et que toute

main se dessèche en y touchant. Règle générale, tout passe dans notre pays, lois, constitutions, dynasties, formes de gouvernement; ce qui ne passe pas et ne doit jamais passer, c'est le tarif des douanes.

MONSIEUR MOUTON.

Vous savez, monsieur Belhormeau, que je suis entièrement de votre avis là-dessus; ainsi, il est inutile de s'y étendre. J'en viens donc. . . . .

BELHORMEAU, *l'interrompant.*

Au contraire, monsieur Mouton, on ne saurait trop s'y étendre, on ne saurait trop y revenir. Les tarifs, tout est là. S'ils continuent à protéger l'industrie nationale, les choses iront de soi; si on les fait fléchir devant les produits étrangers, si on les affaiblit, si on les énerve, si on les abaisse d'un centime, c'est à ne plus répondre de rien. Les manufactures se fermeront; les ouvriers manqueront d'ouvrage et par conséquent de pain; la misère s'ensuivra, et avec la misère viendront les révolutions. C'est la marche forcée; toutes les calamités s'engendrent. Plus de tarifs, plus de France; nos gens

de plume ont prouvé cela vingt fois; il est vrai que nous y avons mis le prix.

MONSIEUR MOUTON.

Soit, mais permettez. . . . .

BELHORMEAU, *suivant son idée.*

Tenez, monsieur Mouton, vous êtes un ami; on peut tout vous dire. Ce n'est pas la première fois que le gouvernement nous cause de ces souleurs : il a à ses trousses je ne sais quels savants qui professent une haine profonde contre les tarifs, et ont une marotte qu'ils appellent la vie à bon marché. Comme si nous ne la donnions pas à bon marché, la vie, et presque à prix coûtant; mais le peuple est si ingrat! (*Il accompagne ces mots d'un profond soupir.*)

MONSIEUR MOUTON *essaie de profiter de ce répit pour entrer en matière.*

Permettez, monsieur Belhormeau, que je vous entretienne. . . . .

BELHORMEAU, *toujours lancé.*

Je vous disais donc, que plus d'une fois les gouvernements ont eu de ces fantaisies; nous y sommes aguerris. (*Riant.*) Rien qu'à y songer, la gaieté

me gagne. Figurez-vous, mon cher monsieur Mouton, que nous les avons tous fait reculer, tous, même la République qui ne nous aimait guère, et qui ne reculait pas volontiers : n'importe, elle aussi, a reculé. Comment cela, me demanderez-vous ? Comment obtenez-vous ce genre de succès? A l'aide d'un procédé simple comme bonjour.

MONSIEUR MOUTON.

Je crois, monsieur Belhormeau, que vous avez déjà eu l'occasion de m'en faire part. Si nous en venions. . . . .

BELHORMEAU.

C'est égal; les choses ingénieuses ne peuvent que gagner à être répétées. D'ailleurs il est bon que votre gouvernement sache qu'on ne nous prend pas au dépourvu; nous en avons réduit de plus forts que lui. Voici donc le procédé dans toute son ingénuité; je vous livre notre secret, monsieur Mouton, vous êtes des nôtres, vous n'en abuserez pas.

MONSIEUR MOUTON.

Dieu m'en garde; mais si vous vouliez...

BELHORMEAU.

Voici donc comment nous opérons : dès que nous apprenons qu'il est question de toucher aux tarifs, et nous savons cela avant tout le monde, je vais trouver mon collègue et ami Cotonnet. Vous connaissez Cotonnet, gros faiseur comme moi, un peu mou, mais marchant quand il est monté, et c'est moi qui le monte. Il tient dans ses mains un groupe d'ateliers qui se mettent à pousser des gémissements dès qu'il en donne le signal ; moi, j'ai ma clientèle qui jette des cris de paon sur mon ordre. Cotonnet est flegmatique et blême ; je suis sanguin et monté en couleur ; il représente la partie plaintive de l'industrie ; j'en représente la partie irritée ; il pleure, et je me fâche : voilà le duo que nous exécutons aux oreilles du gouvernement.

MONSIEUR MOUTON.

A qui le dites-vous ? N'en ai-je pas été témoin ? Mais il est temps d'arriver à l'objet...

BELHORMEAU.

Je me rends donc, au premier pronostic fâcheux, chez mon collègue et ami : « Debout, lui dis-je, Cotonnet, les choses se gâtent ; il est temps d'agir :

les économistes sont à nos portes. » Cotonnet se lève alors et prend la figure la plus patibulaire qu'il soit possible d'imaginer ; on dirait un déterré ; moi, je monte mon teint du mieux que je puis, couleur de crête de coq en colère; puis, ainsi préparés, nous allons rendre visite au gouvernement. Vous comprenez, monsieur Mouton, qu'il résiste d'abord ; c'est prévu, c'est dans le programme. Cotonnet a beau blêmir, j'ai beau tourner à l'écarlate, rien n'y fait. Il y aura du tirage, disons-nous alors dans notre style manufacturier : en avant les grands moyens.

MONSIEUR MOUTON, *essayant toujours de placer son mot.*

Moyens décisifs et connus! Mais venons-en à l'objet qui...

BELHORMEAU, *emporté par son sujet.*

Oui, des moyens connus et dignes de l'être, monsieur Mouton. C'est une découverte que nous laisserons aux industriels à venir. Trompés dans un premier effort, que faisons-nous? Un simple signe, Cotonnet déchaîne ses gens, et moi les miens. Alors il

se passe une scène à émouvoir les âmes les plus stoïques; nous en serions effrayés nous-mêmes, si nous n'en avions le secret. Les usines dont Cotonnet dispose se répandent en lamentations, les miennes éclatent en menaces; le langage est le même, le ton seul varie. Des pétitions circulent dans les centres manufacturiers; des députations arrivent à Paris avec la larme à l'œil et le crêpe au bras; l'industrie met le gouvernement en état de siége et ne lui laisse plus de repos; on l'obsède le jour, on le poursuit jusque dans son sommeil. L'agriculture s'en mêle aussi, et prétend qu'on veut la ruiner, la sacrifier, tarir ses mamelles. «Ne touchez pas aux tarifs! ne touchez pas aux tarifs!» tel est le cri qui s'échappe de ces bouches éplorées ou furieuses; si bien que le gouvernement, assourdi, ahuri, accablé d'audiences, n'y tenant plus, n'en dormant plus, traqué par soixante députations, n'ayant plus un seul moment à donner aux autres affaires, finit par reconnaître qu'il a engagé une partie malheureuse, et par s'en tirer du mieux qu'il peut. Voilà le spectacle, et il est gratuit. Monsieur Mouton, il en ira ainsi tant que nous serons là, Cotonnet et moi;

on ne résiste pas à deux hommes dont l'un est aussi blême, l'autre aussi monté en couleur.

MONSIEUR MOUTON, *entrevoyant un moment propice.*

Je le crois sans peine, monsieur Belhormeau; des caractères de votre trempe sont rares. Permettez maintenant que j'en vienne...

BELHORMEAU, *ne déviant pas de son idée.*

Nous sommes donc tranquilles, nous dormons sur nos deux oreilles, monsieur Mouton. Cotonnet est prévenu; nous allons livrer l'assaut. Quel prétexte prend-on cette fois? Le bon marché des subsistances; un piége, rien de plus. L'intérêt que méritent les classes populaires, utopie, utopie pure. Les classes populaires? mais connaissez-vous sur cette terre quelqu'un qui y songe plus que nous? Dites, en connaissez-vous?

MONSIEUR MOUTON.

Personne, personne. J'en viens donc à ce qui me concerne; je...

BELHORMEAU.

Suivez mon argument, monsieur Mouton, il est décisif, et c'est celui que nous employons avec le

plus de succès. Les subsistances à bon marché? C'est très-bien ; mais si bon marché qu'elles soient, encore faut-il les payer, ces subsistances. Or, comment l'ouvrier les paie-t-il? Avec ses salaires. De quelle caisse sortent ces salaires? De la nôtre. Vous suivez la progression, n'est-ce pas? et ce n'est point à un connaisseur comme vous qu'il faut faire remarquer à quel point elle est ingénieuse. Les salaires, voilà ce qu'il convient d'assurer d'abord ; le prix des choses sera ensuite ce qu'il pourra. Eh bien! pour que les salaires soient assurés, il est de rigueur que la grande industrie n'ait à craindre aucune espèce d'invasion des produits étrangers. Autrement, bonsoir. Plus de sécurité, plus de travail ; plus de travail, plus de salaire. Comme tout s'enchaîne! Il faut que nous gagnions pour que l'ouvrier soit heureux, et plus grand sera notre profit, plus certaine sera sa prospérité. Admirable loi! loi invariable! car c'est une loi, monsieur Mouton, une loi aussi démontrée que celle de la gravitation.

MONSIEUR MOUTON, *commençant à éprouver de l'impatience.*

Le ciel me préserve d'en douter, monsieur Bel-

hormeau! Voici de quoi il s'agit : je venais...

BELHORMEAU, *poursuivant.*

Et non-seulement nous interdisons au gouvernement, à raison du même motif, de toucher aux tarifs des douanes, mais nous lui interdisons encore d'en faire la menace. C'est le comble de l'art; écoutez ceci. Dès qu'il se manifeste quelque part une intention, que dis-je, une intention! l'ombre d'une intention de réduire un droit quelconque sur un article quelconque, agricole ou manufacturier : « Arrêtez! nous écrions-nous, Cotonnet et moi, Cotonnet avec sa voix de flûte, moi avec ma voix de basson; malheureux, qu'allez-vous faire? Dans huit jours, vous aurez deux cent mille ouvriers sur le pavé, deux cent mille ouvriers sans travail. Vous n'avez pas même besoin d'aller jusqu'aux actes : la supposition seule en suffit. Qu'il coure seulement le bruit, fondé ou non, que vous allez nous mettre sur les bras la concurrence de l'étranger, abaisser la digue qui nous préserve de ses produits, et à l'instant la spéculation s'arrêtera, la fabrication aussi; les métiers cesseront de battre, les machines de chauffer, les moulins de tourner; les hauts-four-

neaux éteindront leurs feux, les cristalleries également; partout l'activité manufacturière s'arrêtera sous le coup d'une profonde terreur. Persistez, et dans six mois d'ici vous n'aurez plus ni draps, ni fers, ni glaces, ni poteries, ni porcelaines, ni cristaux, ni terres de pipe, ni madapolams, ni charbons de terre, ni couteaux, ni aciers, ni machines à vapeur, rien enfin de ce qui fait l'orgueil et l'ornement de nos expositions manufacturières. Quant aux deux cent mille ouvriers, les nourrira qui pourra. Tout cela, sur une menace, sur une simple démonstration : l'industrie est si susceptible ! elle exige tant de ménagements ! » Voilà l'argument, monsieur Mouton, et la manière de s'en servir. Que vous en semble?

MONSIEUR MOUTON, *décidé à en finir.*

Je l'admire, monsieur Belhormeau : mais je désirerais passer enfin à ce qui me concerne. Je suis venu ici pour vous prier...

(*La porte du cabinet s'ouvre, et un nouveau personnage est introduit. Belhormeau se lève pour le recevoir.*)

BELHORMEAU.

Tenez, voici précisément Cotonnet; il arrive à point. Cotonnet, dites à monsieur Mouton que vous voyez, et qui est fonctionnaire public, combien de fois nous avons eu maille à partir avec son gouvernement au sujet des tarifs.

COTONNET.

Combien de fois? C'est innombrable, Monsieur. Chaque jour il faut recommencer; on dirait que le gouvernement s'étudie à nous laisser dans des transes perpétuelles. (*Regardant à sa montre.*) Mais, Belhormeau, il faut se hâter; le ministre nous attend.

BELHORMEAU, *faisant en un clin d'œil ses apprêts de départ.*

Me voici à vos ordres, Cotonnet.

COTONNET.

Ma voiture est en bas.

(*M. Mouton suit ces divers mouvements d'un air consterné; il sent que sa proie lui échappe.*)

BELHORMEAU.

Eh bien! allons. (*Se tournant vers M. Mouton de l'air le plus aimable.*) Vous m'excuserez, n'est-ce

pas? Il s'agit d'une audience du ministre, et vous savez mieux que personne qu'il faut être exact avec ces messieurs.

COTONNET, *insistant.*

Venez-vous, Belhormeau?

BELHORMEAU.

Je suis à vous, Cotonnet; le temps de prendre congé de M. Mouton.

(*M. Mouton comprend qu'il n'y a rien de possible pour ce jour-là; il se décide à la retraite.*)

MONSIEUR MOUTON, *à part.*

Diable d'homme! avec ses tarifs et ses produits étrangers, il n'y a pas eu moyen de placer un mot.

(*Il salue et sort désespéré. Cotonnet et Belhormeau en font autant quand il est parti.*)

SCÈNE XII

Cinq jours après.

(*Le cabinet de M. Mouton; il est seul.*)

MONSIEUR MOUTON.

(*Rien n'est plus douloureux que sa pose et son attitude. Sa physionomie a changé au point qu'il en*

est presque méconnaissable. Ses yeux sont tellement enfoncés sous leurs orbites qu'à peine en aperçoit-on le point lumineux; ses joues se sont creusées, il a perdu le sommeil et l'appétit, il tourne au sombre d'une manière alarmante. Ses vêtements sont devenus trop amples pour lui. La souffrance morale se trahit par ces altérations physiques. Il s'est jeté plutôt qu'assis sur un divan placé dans la partie la plus obscure de la pièce. Sur la cheminée, et presque sous sa main, se trouve une petite fiole munie d'une étiquette. Cette circonstance rapprochée de ce maintien abattu et de ce visage mélancolique donne à réfléchir; on pourrait y voir l'indice d'un sinistre dessein. Après quelques minutes d'une affliction silencieuse, M. Mouton se décide enfin à exhaler ce qu'il a sur le cœur.)

Rien, rien, rien, rien, absolument rien; voici une semaine que j'y perds mes pas. M'en a-t-il assez coûté? A-t-il fallu faire fléchir mon orgueil, comprimer les révoltes de mon amour-propre! Et tout cela inutilement; je ne suis pas plus avancé qu'au premier

jour. C'est à se briser le front contre une muraille. (*Avec un sourire sardonique.*) Quand j'y pense, je ne puis trop admirer ma candeur. Avec quelle confiance j'y allais! Il me semblait que les emplois s'offriraient en foule et que je n'aurais que l'embarras du choix. On m'en avait tant proposé quand je n'en avais pas besoin; on s'était si souvent prodigué en avances et en promesses! Maintenant, je sais à quoi m'en tenir; j'ai acquis de l'expérience à mes dépens, je vois ce que valent ces belles paroles. Ceux qui semblaient les plus empressés ont été les plus prompts à me tourner le dos; il y en a même qui y ont ajouté l'injure des procédés. Suis-je assez puni? suis-je assez humilié? Malheur à qui demande, à qui est obligé de demander! c'est un être déchu. J'y ai passé, et ne l'ai que trop senti. Dans le poste que j'occupais, j'avais ma petite importance, mon petit cercle d'action; une certaine fierté m'était permise. Depuis que j'en suis descendu, tout point d'appui me manque; je ne me rattache à rien, je ne suis rien; le vide s'est fait autour de moi... Et quand je songe que je me croyais nécessaire!... Nécessaire! y a-t-il quelqu'un

qui le soit? N'y a-t-il pas toujours plus d'hommes que de fonctions, et pour un emploi vingt postulants?... Enfant que j'étais! c'était plus tôt que j'aurais dû me dire tout cela; c'était avant mon coup de tête et quand la retraite ne m'était pas fermée... Il est trop tard aujourd'hui, trop tard!... (*Il pousse un soupir et garde de nouveau le silence; quelques gestes expressifs indiquent seuls que le combat intérieur se poursuit et que la mélancolie ne fait que s'accroître. Après quelques instants ainsi écoulés, M. Mouton reprend*): Tout cela, pour avoir cédé au premier mouvement de ma conscience, pour un acte de probité... (*Avec un éclat de rire.*) Oui, parlons-en : voilà de la probité placée à gros intérêt... Le singulier fruit que j'en ai recueilli!... Le bel honneur qu'elle m'a fait!... C'est vraiment trop curieux... Quelqu'un m'en a-t-il su gré? Pas le moins du monde... Et moi qui comptais donner un bel exemple, qui espérais être suivi!... Illusion naïve! je passe, à l'heure qu'il est, pour une bête curieuse, pour un homme qui n'est pas de son temps; tranchons le mot, pour un niais!... Combien ont dû concevoir des doutes sur l'état de mon

cerveau! Le pauvre homme! se disent mes anciens collaborateurs, et ils agitent la tête avec un sentiment de compassion... Voilà mon prix de vertu, et il m'est décerné à l'unanimité... (*D'un ton plus sérieux.*) Encore, si j'avais de quoi vivre, ces petites blessures ne seraient rien; je me tiendrais à l'écart et les panserais à l'aise. Mais j'ai une maison à soutenir, un ménage à faire marcher; et rien, rien, ou du moins peu de chose. C'est à jeter un homme dans les partis désespérés... Le ciel est-il juste quand il envoie de pareilles épreuves? N'y a-t-il donc de bonheur ici-bas que pour ceux qui s'inclinent à tous les vents et s'alimentent à tous les râteliers? N'y reste-t-il plus de chance pour les âmes fières qui essaient de se posséder et ne se livrent pas à tout venant? Je commence à le craindre, et suis tenté d'abandonner une partie si mêlée... Que faire encore?... Où aller?... A qui m'adresser?... N'est-ce point assez de déboires?... Il y a des moments où la tête me part!... Oh! quel supplice! quel supplice!

(*Pendant que M. Mouton achève de faire ce retour sur lui-même, la portière en tapisserie s'est sou-*

levée, et madame Mouton, placée de manière à n'être pas vue, assiste aux combats de cette âme blessée. Quand elle juge que les choses sont allées assez loin, elle se montre, va vers son mari, s'assied à ses côtés et lui prend la main.)

SCÈNE XIII

MONSIEUR MOUTON, MADAME MOUTON.

MADAME MOUTON, *avec douceur.*

Eh bien! où en êtes-vous?

MONSIEUR MOUTON, *tristement.*

A bout de mes forces, madame Mouton, tout à fait à bout.

MADAME MOUTON.

Pourquoi se désespérer? pourquoi jeter le manche après la cognée? Vous avez tant d'amis!

MONSIEUR MOUTON, *avec un rire amer.*

Des amis! Voilà un mot qu'il faudra rayer bientôt du vocabulaire! c'est un imposteur.

MADAME MOUTON.

Avez-vous donc épuisé vos efforts? Ne vous reste-t-il personne à voir?

MONSIEUR MOUTON.

Personne! et je sens la misère s'approcher. Pour moi, ce n'est rien; mais pour vous, qui n'y êtes point accoutumée, je n'y puis penser sans effroi! Qu'il y a donc des moments où la vie me pèse!

MADAME MOUTON, *avec émotion.*

Voilà qui est mal, monsieur Mouton; chassez donc ces mauvaises idées. Ainsi toutes vos démarches sont faites?

MONSIEUR MOUTON.

Toutes.

MADAME MOUTON.

Vous avez vu tous les hommes influents sur lesquels vous aviez le droit de compter?

MONSIEUR MOUTON.

Je les ai tous vus.

MADAME MOUTON.

Et ils vous ont tous refusé?

MONSIEUR MOUTON.

Refusé ou à peu près! Je ne compte plus sur aucun d'eux; je ne compte plus sur rien.

MADAME MOUTON, *avec un accent de reproche.*

Et votre femme, Monsieur ?

MONSIEUR MOUTON, *lui prenant la main.*

Pardon, ma chère amie, pardon ! C'est vrai ! la douleur rend injuste. Moi qui vous oubliais ! Mais, hélas ! que pouvons-nous, même à deux ?

MADAME MOUTON.

On peut se soutenir, s'éclairer, se consoler au besoin. C'est quelque chose. Un chagrin qu'on partage s'allége de moitié.

MONSIEUR MOUTON, *se frappant le front.*

Quand je pense que nous avions une situation si tranquille, et que je l'ai brisée à plaisir.

MADAME MOUTON.

Rendez-moi cette justice que je n'y suis pour rien.

MONSIEUR MOUTON.

Un traitement bien assuré, ne pouvant que s'accroître ; pas trop de mal ; une certaine position ; tout ce qu'on peut désirer, en un mot.

MADAME MOUTON.

Hélas, oui !

MONSIEUR MOUTON.

L'estime de mes chefs, l'amitié de mes camarades, et puis les flagorneries de ces mêmes gens qui se moquent de moi aujourd'hui. Quand je pense que je les ai vus à mes pieds, madame Mouton, à mes pieds !

MADAME MOUTON.

Vraiment !

MONSIEUR MOUTON.

Dieu ! si je redevenais quelque chose, la belle revanche que je prendrais !

MADAME MOUTON.

Ils l'auraient bien mérité !

MONSIEUR MOUTON.

Comme je les traiterais de haut ! comme je mettrais des bâtons dans les roues de leurs affaires !

MADAME MOUTON.

La loi du talion ! Œil pour œil, dent pour dent.

MONSIEUR MOUTON.

Malheureusement, j'ai fait un pas de clerc ; je ne puis plus rien, pas même me venger.

MADAME MOUTON, *le regardant fixement.*

Qui le sait ?

MONSIEUR MOUTON.

Comment, qui le sait? Moi, parbleu! et toute l'administration aussi.

MADAME MOUTON, *insistant.*

Monsieur Mouton, on revient de plus loin.

MONSIEUR MOUTON.

De plus loin! N'ai-je pas écrit au ministre; et dans quels termes, Dieu le sait!

MADAME MOUTON.

Qu'est-ce que cela prouve?

MONSIEUR MOUTON.

Ne voilà-t-il pas huit jours que je n'ai paru à mon bureau? Ne suis-je pas éconduit, évincé, remplacé? Ma carrière administrative n'est-elle pas à jamais finie?

MADAME MOUTON.

Cela dépend.

MONSIEUR MOUTON.

Qu'est-ce à dire? Cela dépend! cela ne dépend plus de nous dans tous les cas.

MADAME MOUTON.

Cela dépend de vous.

MONSIEUR MOUTON.

Me railleriez-vous, madame Mouton? En un pareil moment?

MADAME MOUTON.

Non, mon ami, je ne raille pas; c'est très-sérieusement que je parle. Cela dépend de vous.

MONSIEUR MOUTON.

Et comment?

MADAME MOUTON.

Vous êtes encore libre de dire oui ou non, de rester ou de sortir.

MONSIEUR MOUTON.

Quelle énigme?

MADAME MOUTON.

Un mot suffira pour vous l'expliquer. Votre démission n'est pas arrivée à son adresse. (*Elle lui montre le pli au ministre qu'elle avait tenu caché jusque-là.*) La voici.

MONSIEUR MOUTON, *en croyant à peine ses yeux.*

Grand Dieu! Est-ce possible?

MADAME MOUTON.

Très-possible, puisque cela est.

MONSIEUR MOUTON, *en proie à une certaine émotion.*

Ma lettre?

MADAME MOUTON.

Votre lettre. Voyez plutôt. (*Elle la lui remet.*)

MONSIEUR MOUTON, *s'en emparant avec vivacité.*

Oui, c'est bien cela. (*Réfléchissant.*) Ma lettre encore ici ? Et par quel hasard?

MADAME MOUTON, *en femme qui est sûre d'être approuvée.*

Ne m'en veuillez pas, mon ami. Je me trouvais sur le passage de Thérèse quand elle sortait de chez vous pour aller exécuter vos ordres. Au nom inscrit sur l'adresse, aux circonstances de l'envoi et à je ne sais quel instinct des femmes, je devinai qu'il s'agissait d'un coup de tête, et je pris sur moi de vous laisser le temps de la réflexion. J'ai intercepté votre message : me le pardonnez-vous?

MONSIEUR MOUTON, *attendri et confus.*

Comment ne pas vous pardonner? Vous vous êtes montrée plus sage et plus prévoyante que moi. (*Se ravisant.*) Mais mon absence du bureau, madame Mouton, mon absence?

MADAME MOUTON.

C'est arrangé aussi.

MONSIEUR MOUTON.

Vraiment ?

MADAME MOUTON.

J'ai vu vos chefs; tout est en ordre ; vous avez quinze jours de congé pour vous remettre d'une indisposition.

MONSIEUR MOUTON, *dont la poitrine se dilate de plus en plus.*

Rien ne vous échappe, je le vois.

MADAME MOUTON.

Ainsi, votre position est des plus régulières ; vous êtes ce que vous étiez. De plus vous savez sur quoi compter ; l'épreuve en est faite ; c'est en toute liberté et en toute connaissance que vous vous déciderez. (*En conservant son sérieux.*) Voyons, monsieur Mouton, à quoi vous arrêtez-vous ? Voulez-vous envoyer votre message ? Je n'y mettrai point d'obstacle cette fois : Thérèse est là qui attend.

MONSIEUR MOUTON.

Dieu m'en garde ! nous revenons de trop loin ;

il n'y a qu'à oublier tout ceci et à reprendre la livrée du gouvernement. (*Avec un reste de dépit.*) N'importe, madame Mouton, c'est un triste temps et un triste pays que ceux où l'on ne peut faire un acte d'indépendance et de probité sans avoir à s'en repentir, et où l'on met les consciences si souvent aux prises avec le besoin.

MADAME MOUTON.

Mon ami, il est des situations qui ne sont pas libres ; la nôtre est du nombre ; il faut savoir s'y conformer. Armez-vous de résignation, et souvenez-vous du proverbe :

Où la chèvre est liée, il faut qu'elle broute.

XXII

UN PEUPLE QUI MUE



Il n'est personne à Paris qui n'ait eu l'occasion de rencontrer aux Champs-Élysées, ou le long des boulevards, un de ces enfants de l'Orient, faciles à reconnaître à leur redingote à pans droits, boutonnée jusqu'au menton, et à cette affreuse coiffure rouge, surmontée d'une houppe et que l'on nomme, je crois, le *tarbouch*. C'est le Turc moderne. Toutes les fois que j'en aperçois un, mes regrets s'éveillent avec mes souvenirs. Involontairement je songe au vrai Turc, au Turc de la tradition, et il me semble le voir marcher d'un pas

grave, avec son riche cafetan, ses babouches en maroquin, et ce beau turban vert qui se mettait si bien en harmonie avec sa barbe et ses traits imposants.

Qui le croirait? Le Turc travesti traite avec dédain ce Turc véritable; il l'appelle vieux Turc afin de l'humilier, et volontiers le réduirait au rôle de vendeur de dattes ou de marchand de pastilles du sérail. Notre âge n'est pas celui du respect. Et pourtant, c'est ce vieux Turc qui a fait la Turquie, et c'est entre les mains du Turc moderne qu'elle se dissout. C'est le vieux Turc qui a rempli l'Europe de terreur et l'eût conquise sans le sabre de Sobieski. C'est le vieux Turc qui se mesura avec don Juan d'Autriche à Lépante, avec Charles IX à Bender; c'est lui qui couvrit la Méditerranée de ses galères et en asservit les côtes, dans une étendue de mille lieues, écuma les mers avec Hariadan Barberousse, lutta contre Bonaparte à Saint-Jean-d'Acre, imposa des rançons aux petits États de l'Italie, et poursuivit d'île en île, de retranchements en retranchements, cet héroïque ordre de Malte que la chrétienté avait déchaîné contre lui. Voilà ce

qu'a fait le vieux Turc; où sont les titres du Turc moderne?

Du temps du vieux Turc, on prenait la guerre au sérieux et l'on s'entendait mieux à manier le sabre qu'à conduire une négociation. Il y avait des races et des corps voués au métier des armes; les janissaires, milice turbulente qui dominait jusqu'au Sultan, mais qui rachetait ses écarts par de brillants services; les mameluks, vrais centaures, cavalerie invincible avant que le canon français l'eût dispersée. Tout cela constituait une armée active, souvent éprouvée, qui tenait du génie et se rattachait aux traditions de l'Orient, y avait pris naissance et s'y était développé comme un fruit naturel du climat. Voilà une force que le vieux Turc avait dans ses mains; où est la force du Turc moderne?

Enfin le vieux Turc avait tout ce qui distingue une race originale et un peuple qui ne vit point d'emprunts. Il avait une foi vive dont il se servait à la fois comme d'un moyen de discipline au dedans et d'une arme au dehors; il croyait à Mahomet et au sultan, son délégué de pouvoirs; il voyait

dans le musulman un être supérieur et bien plus perfectionné que ces bêtes immondes que l'on nomme des chrétiens ; à aucun prix, il n'eût rien accepté de ce qui venait de pareilles gens, et les trouvait tout au plus bons à garder ses harems et à cultiver ses jardins, à titre d'esclaves ; il était superbe, glorieux, noble dans ses manières, loyal dans ses actes, religieux observateur de la parole donnée, digne et grand comme le sont les peuples auxquels l'empire appartient. De plus, il avait une littérature à lui, composée de toutes les essences et de tous les parfums de l'Orient, où la raison s'alliait aux grâces et les trésors de la poésie aux richesses de l'imagination ; une architecture qui rappelait, un peu dégénérées, les formes de l'art byzantin ; une industrie charmante et trop peu connue, toute manuelle et exigeant une adresse infinie, une industrie qui donnait aux peaux une souplesse et des couleurs inimitables, tissait et teignait la laine par des procédés ingénieux, enfin produisait une foule de petits chefs-d'œuvre qu'on admire encore aujourd'hui. Voilà où en était arrivé le vieux Turc : sans doute ce tableau a des ombres

et beaucoup d'ombres; rien ne sert de les faire ressortir : le seul point en litige est de savoir si le Turc moderne a des avantages équivalents.

Le Turc moderne n'a plus de littérature originale; il a vu se tarir cette source abondante où s'abreuvèrent les poëtes de la tradition; en revanche, il a des journaux français, à Constantinople et à Smyrne, un *Moniteur ottoman* et toutes les brochures que Paris lui envoie. Le Turc moderne n'a plus d'industrie; on ne voit plus chez lui ces merveilles en filigrane qu'enviait la bijouterie européenne, ces selles couvertes d'ornements si délicats, ces maroquins de toutes les formes et de toutes les couleurs, ces tapis moelleux sous les pieds et d'un éclat inaltérable; en revanche, il a tous les rebuts de fabrique que l'Angleterre et la France lui expédient à l'envi, les bijoux passés de mode et d'un galvanisme suspect; les merceries équivoques et les quincailleries au rabais, tout, jusqu'aux étoffes que l'Orient tissait et nuançait si bien, et qu'il remplace par des toiles d'un teint douteux et d'une trame peu consistante. Enfin le Turc moderne n'a plus d'architecture imitée du

byzantin ; en revanche, il a des faubourgs alignés et construits à l'européenne, et couvre d'un badigeon ses vieilles ruines et ses vieux palais, afin de les mettre à la hauteur des temps nouveaux : tel est son art à lui.

Quant aux croyances religieuses, il se peut que le Turc moderne les ait gardées intactes ; sous aucun prétexte, je ne voudrais le calomnier. Seulement, à s'en fier aux apparences, il est permis de croire que la ferveur et le fanatisme d'autrefois sont bien amortis. Ces chrétiens, auxquels on n'épargnait naguère ni les outrages personnels, ni les qualificatifs injurieux, il semble qu'on prenne à tâche de se rapprocher d'eux, de les copier en toute chose ; on leur emprunte leurs habits et leurs institutions, leurs modes et leur tactique militaire, leurs officiers, leurs canons, leurs escadres et jusqu'à leur langue. Il y a peu d'années encore, c'était un article de foi chez les Musulmans que les fléaux sont d'invention divine, et à ce titre, dignes de respect ; que les combattre et s'en préserver constitue une violation au premier chef des versets du Coran et des commentaires de ses docteurs. Eh

bien ! à cette croyance des anciens jours le Turc moderne a répondu par les quarantaines et les lazarets. C'était également un dogme fondamental que l'interdiction, pour tous les mahométans, de laisser reproduire leurs traits par le dessin, la gravure, la lithographie ou tout autre procédé analogue, inventé par l'ange du mal. Eh bien! le Turc moderne est aussi revenu de ce préjugé ; il se laisse peindre, lithographier, croquer; même il a chez lui ce petit instrument à l'aide duquel chacun devient son propre dessinateur, cette inspiration du démon, qui est sortie du cerveau de Daguerre. Il viole ainsi le Coran à domicile et à loisir. N'avons-nous pas vu à Paris, au coin de la rue de la Paix, un portrait du Sultan, miniature achevée et qui fait le plus grand honneur au talent de l'artiste ? Un portrait du Sultan? Les Sélim et les Amurat doivent en tressaillir dans leurs tombes !

Voilà la part du Turc moderne ; voilà en quoi il diffère du vieux Turc; il est moins oriental, moins musulman, et beaucoup plus européen ; il essaie de se transformer, de changer d'enveloppe. Ses mameluks et ses janissaires le gênaient ; il les

trouvait trop grondeurs et trop redoutables ; il a égorgé les uns, brisé et dispersé les autres : c'était se délivrer d'un obstacle, mais se désarmer aussi. Depuis lors, il a essayé de reconstituer une force militaire sur les débris de celle qu'il venait d'anéantir ; il a fait un appel à ses ennemis d'autrefois, aux ingénieurs et aux officiers européens, il s'est mis en frais pour avoir des fantassins, des cavaliers, des artilleurs, instruits et vêtus comme les nôtres, il a demandé des vaisseaux à nos chantiers, des canons à nos arsenaux ; il a eu son école de bataillon et de peloton, un personnel nouveau et un matériel assorti, bottes, gibernes, baïonnettes, armes à percussion, enfin tout ce qui caractérise les États avancés et les grandes puissances.

Faut-il exprimer mes craintes? J'ai bien peur qu'avec ces instruments de fraîche date, le Turc moderne n'obtienne pas les résultats que le vieux Turc obtenait avec son seul cimeterre ; j'ai peur que le tarbouch ne fasse pas au combat la belle figure qu'y faisait l'aigrette et que des vaisseaux, même à trois ponts, n'inspirent pas aux populations les terreurs que leur inspirait une galère

capitane, où flottait le croissant. Qu'on jette un coup d'œil sur la carte, et l'on verra ce que le Turc moderne a fait du grand empire qui s'étendait du détroit de Gibraltar au Bosphore en longeant le littoral de l'Afrique et de l'Asie, embrassait une portion des rives de la mer Noire, renfermait tous les archipels et toutes les côtes de la mer Égée, et touchait vers l'occident aux bords de la mer Adriatique et de la mer d'Ionie. Des trois régences barbaresques, l'une lui a complétement échappé, la régence d'Alger; les deux autres, celles de Tunis et de Maroc, ne sont plus ses tributaires; l'Égypte est un État indépendant et la Grèce a désormais une existence qui lui est propre. Même là où il se maintient, le Turc moderne n'est pas sérieusement le maître. A peine lui reste-t-il les attributs et les apparences du commandement; il n'en a plus la réalité. Sait-il se faire obéir? Inspire-t-il seulement une ombre de respect? Naguère encore un pacha en disgrâce recevait du sultan un délégué et un cordon; il saluait humblement l'un et s'étranglait docilement avec l'autre; aujourd'hui, il passerait le cordon du sultan au cou de son délégué et renver-

rait à Sa Hautesse la victime et l'instrument. Ainsi vont les choses.

Qu'en conclure? Qu'il est pour les États et pour les peuples des conditions d'existence dont ils ne sortent pas impunément. Ces conditions n'ont rien d'arbitraire et ne se modifient ni au gré des circonstances, ni au gré des hommes; elles tiennent aux traditions et aux mœurs, au climat et aux lieux; elles renferment une période d'activité dont il est aussi difficile de régler le mouvement que de reculer le terme, et qui a, comme toutes les choses humaines, ses origines, ses développements et son déclin. On a vu, il est vrai, réussir des métamorphoses; la fable cite celle du vieil Éson, coupé en morceaux et cuit dans une chaudière, d'où il sortit recomposé de toutes pièces et rajeuni. C'est ce phénomène que la Turquie essaie de renouveler. Déjà la moitié de l'opération a eu lieu; elle est démembrée et ses membres sont en ébullition; il reste à savoir si elle sortira de cette crise, animée d'une nouvelle jeunesse et d'une nouvelle vigueur: le doute est au moins permis.

En attendant, elle en est au point le plus délicat

de sa métamorphose; elle a perdu sa force d'autrefois et n'a pas encore celle d'aujourd'hui; elle s'est dessaisie sans rien recevoir en retour, qu'un espoir peut-être trompeur. C'est la pire des situations et le plus grand des périls. Des écrivains de bonne foi parlent avec un certain enthousiasme des deux cent mille Turcs réunis sur la rive droite du Danube, de l'ardeur, de l'impatience dont ils sont animés et des défis qu'ils envoient, à travers les eaux du fleuve, à leurs adversaires campés sur l'autre bord. Volontiers on sonnerait la charge pour eux et on les pousserait au combat. Ceux qui se montent ainsi, n'ont probablement jamais vu les armées de l'Orient et ne s'en font pas une idée; s'ils les connaissaient mieux, ils le prendraient sur un ton moins haut. Le courage individuel n'y manque pas; ce qui y manque, c'est l'esprit de discipline, l'organisation, l'unité, la hiérarchie, l'harmonie des diverses armes, la science de la stratégie et de la tactique, l'entente et la règle du commandement, enfin le nerf militaire. Il y a encore de la horde dans ces masses de combattants accourus de tous les points de l'empire.

Dieu veuille que les difficultés actuelles se dénouent sans que l'épée soit tirée du fourreau : ce n'est pas l'Orient seul qui y serait engagé, mais l'Europe entière. Ce qui préserve la Turquie mieux que ses soldats turbulents, c'est l'intérêt qu'ont deux grandes puissances au maintien de son intégrité ; le jour où elle restera isolée et livrée à ses ressources, ni le pantalon, ni la botte vernie, ne la sauveront. S'il en est ainsi, peut-être eût-il mieux valu laisser au vieil Osmanli le périlleux honneur de la défendre; il succomberait du moins avec son costume et sans travestissement.

XXIII

UN CONGÉ

Je termine ici cette première série de portraits et attendrai, pour leur donner une suite, que des sujets nouveaux m'y encouragent. Les temps sont monotones et se prêtent peu à la variété des compositions; les esprits inclinent à l'affaissement et à l'indifférence; on dirait que chacun assiste à ce qui se passe comme simple témoin et sans vouloir s'y mêler.

Lorsque j'ai pris la plume, la fièvre de la spécu-

lation régnait dans toute sa force; elle était universelle et s'emparait des cerveaux les plus froids; elle marchait de conquête en conquête; le monde semblait lui appartenir; elle corrompait ceux qu'elle n'intimidait pas. C'est alors que je l'ai attaquée et que j'ai essayé de lui arracher quelques victimes, en employant tantôt le langage de l'ironie, tantôt celui de la raison. J'ai traité avec un certain dédain ces idoles que la foule allait adorer, et, montrant leurs pieds d'argile, je lui ai conseillé de se tenir à l'écart, afin de n'en pas être écrasée au jour de la chute. J'ai prévu les retours qui allaient suivre ces fortunes insolentes et ces défis jetés au hasard; j'ai annoncé l'heure du déclin à ceux qui comptaient forcer éternellement la destinée.

Aujourd'hui les événements me donnent raison plus que je ne l'aurais voulu. Les ruines ont commencé, et chaque jour elles s'accumulent. Aussi, n'ai-je plus de force pour le blâme et ne me reste-t-il dans le cœur qu'un sentiment de profonde compassion. Comment des hommes sensés n'ont-ils pas vu où de pareils excès devaient conduire?

Comment a-t-on pu s'y tromper, se faire illusion, croire à des prospérités éternelles, pousser si loin un jeu pareil ? Les choses de ce monde obéissent à des lois plus constantes qu'on ne le suppose généralement ; le caprice n'y est qu'apparent, au fond la règle domine et prévaut. Toute exagération s'expie, et l'expiation est toujours en raison de l'abus.

Ce sujet est donc celui qui occupe le plus de place dans ces volumes : en pouvait-il être autrement ? Il n'était plus question que de cela ; les spectacles de la rue Quincampoix se renouvelaient à un siècle de distance ; bon gré mal gré, on se sentait entraîné dans le tourbillon. Comment ne pas parler de choses dont tout le monde parlait, et d'ailleurs quel autre sujet choisir? Naguère nous n'en manquions pas ; nous avions nos petits événements et nos grands personnages. Nos petits événements, c'était un de ces discours, comme il en sort des tribunes libres, tantôt sévères, tantôt brillants, où l'art se marie à l'inspiration, et qui éclatent comme des météores, pour durer, hélas! aussi peu de temps. Pendant les vingt-quatre heures, la curiosité s'y attachait ; chacun en parlait, celui-ci

pour admirer, celui-là pour dénigrer, suivant le goût et les préférences ; personne ne s'y dérobait d'une manière absolue, tant c'était le bruit du jour, la seule chose dont il fût décent de s'occuper. Tels étaient nos petits événements.

Quant aux grands personnages, il n'en manquait pas alors et ils avaient aussi leur rôle. On s'inquiétait de ce qu'ils avaient dit et fait, même de ce qu'ils devaient faire. Paraissaient-ils dans une cérémonie? point de trompette de la Renommée qui n'en fît mention. Partaient-ils pour un voyage? leur itinéraire était d'avance signalé. Leurs bons mots volaient de bouche en bouche; leurs sentences également ; on savait longtemps à l'avance s'ils préparaient un livre ou un discours, s'ils appuieraient ou combattraient le gouvernement, s'ils useraient de cette arme terrible que l'on nommait une question de cabinet, et qui frappait les irrésolus d'une sorte de paralysie ; on n'ignorait rien en un mot de leur vie publique et privée, on les traitait de leur vivant comme des hommes qui doivent être coulés en bronze et figurer sur des piédestaux.

Or aujourd'hui, de ces grands personnages d'au-

trefois il ne reste plus qu'un souvenir; le bruit s'est éteint autour d'eux; ils n'y visent plus, ils n'y aspirent plus; ils supportent noblement et silencieusement l'oubli. Mais où sont les grands personnages qui les ont remplacés? Je les cherche, et, à vous dire vrai, je ne les trouve pas. S'il est quelqu'un dont les efforts aient été plus heureux, je le supplie de me révéler où ils sont, j'irai le chercher. J'ai besoin de grands personnages et les accepterai tels quels, sans trop discuter sur la qualité. Mais j'ai beau m'agiter dans tous les sens, je n'en découvre point. Je n'en découvre point dont le nom mène quelque bruit, dont l'opinion s'occupe, dont le public ait souci; ils restent tous sur un niveau qui ne semble pas dépasser celui du commun des hommes. Est-ce un système et une protestation contre le passé? Il faut avouer alors que le système est ingénieux et la protestation décisive.

Je m'arrête donc, et attendrai qu'il se soit manifesté quelque mouvement dans cette société frappée de langueur. La vie y sommeille seulement, elle n'en est point absente. Les crises, quand elles ne se dénouent pas par la mort, ont quelque chose

de réparateur pour les facultés, et il se peut qu'il sorte de celle-ci une nation plus vigoureuse, plus sûre de ce qu'elle poursuit, plus consistante dans ses affections et plus maîtresse de ses destinées. Dieu veuille qu'il en soit ainsi.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE ET Ce, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

